

# BRABANT





VISEZ JUSTE...

VISEZ...

LOTÉRIE  
NATIONALE

SECURITE — REGULARITE — HONNETETE ABSOLUES  
AUCUNE RETENUE SUR VOS GAINS  
Anonymat garanti

## BRABANT

Revue bimestrielle de la Fédération Touristique

Direction : Maurice-Alfred Duwaerts  
Rédaction : Yves Boyen  
Conseiller technique : Georges Van Assel  
Présentation : Mireille Van Zandycke  
Nadine Willems

Administration : Rosa Spitaels  
Imprimerie : Laconti s.a.  
Photogravure : Lemaire Frères  
Couverture : le Berrurier

Prix du numéro : 50 F. Cotisation : 200 F.

Siège : rue Saint-Jean 4  
1000 Bruxelles.

Tél. : (02) 13.07.50 - Bureaux ouverts de 8.30 h à 17.15 h.  
Les bureaux sont fermés les samedis, dimanches et jours fériés. C.C.P. de la Fédération Touristique du Brabant : 3857.76.

Les articles sont publiés sous la seule responsabilité de leurs auteurs. Ceux non insérés ne sont pas rendus.

Er bestaat eveneens een nederlandstalige uitgave van het tijdschrift « Brabant », die ook tweemaandelijks verschijnt en originele artikels bevat die zowel de culturele, economische en sociale uitzichten van onze provincie belichten als het toeristisch, historisch en folkloristisch patrimonium.

Les lecteurs désireux de souscrire un abonnement combiné (éditions française et néerlandaise) sont priés de verser la somme de 350 F au C.C.P. 3857.76.

BE ISSN 0006-8616

## SOMMAIRE 3-1973

Abbayes du Brabant (2), par Marie-France Dustin	2
Béguinages du Brabant (2), par Yvonne du Jacquier	10
Visite à Houtain-le-Val, par Joseph Delmelle	14
L'église symbolique de Strijtem, par Eugène Peeters	18
La Tentation de Saint Antoine, par Jean-Pierre Vanden Branden	26
Braine-le-Château, par Albert Lacroix	31
Hof ter Meeren, à Lubbeek, par Jacques Halfants	38
La Route de la Gueuze, par Yves Boyen	46
Il est bon de savoir que...	57
S.I.R. Magazine	62
Les manifestations culturelles et populaires	64

**BESOIN?**  
**d'ARGENT?**

**SOLUTION IMMEDIATE**

AUX MEILLEURES CONDITIONS

**PRET**

REMBOURSABLE DE 5 A 96 MOIS

BANQUE COMMERCIALE D'ESCOMPTE



47-48, VIEILLE HALLÉ AUX BLES  
(GARE CENTRALE) 1000 BRUXELLES  
TEL. 11.42.93 (7 lignes)



Pour suivre avec le maximum d'efficacité la Route Bruegel et celle des Six Vallées, deux circuits régionaux récemment balisés en Brabant,

procurez - vous nos brochures de poche qui sont vendues 15 F l'exemplaire, à verser au C.C.P. 3857.76 de la Fédération Touristique du Brabant.



### ICONOGRAPHIE PHOTOGRAPHIQUE

Abbayes du Brabant : Georges de Sutter, Buyle, Hubert Depoortere et Photo-Promotion; Béguinages du Brabant : Hubert Depoortere et Ph. Sergysels; Visite à Houtain-le-Val : Bibliothèque Royale de Belgique et Fédération Touristique de la Province de Brabant; L'église symbolique de Strijtem : Hubert Depoortere et Eugène Peeters; La Tentation de saint Antoine : le Berrurier et Service de Recherches Historiques et Folkloriques de la Province de Brabant; Braine-le-Château : Photo Maison, A.C.L., Léonard, Studio Juste, Studio Symon, Albert Hanse et Fédération Touristique de la Province de Brabant; Hof ter Meeren : Willy Caussin et Jacques Halfants; Route de la Gueuze : Georges de Sutter, Hubert Depoortere, Willy Caussin, Acta, A.C.L., Marcel Hombroeck, Michel Delmelle et Polyfoto; S.I.R. Magazine : Georges de Sutter et Acta; Il est bon de savoir que : Willy Caussin et Georges de Sutter; Du nouveau en Brabant : Georges de Sutter, Albert Hanse et Photo News Service.

Couverture : Pieter Huys : « La Tentation de saint Antoine », peinture sur bois (145 x 117 cm). Anderlecht, Maison d'Erasmus (Photo : le Berrurier).

à ses pieds ! Profondément remué, le jeune homme fit un rapide retour sur lui-même et décida de se retirer dans une abbaye bénédictine pour se préparer au sacerdoce.

A partir de ce moment, on l'aperçoit, jeûnant et revêtu de peaux de bêtes, essayer diverses formes de la vie religieuse.

Au concile de Fritzlar où il se rend, son attitude est vivement critiquée par ses confrères qui lui reprochent sa liberté d'allure et de prêche... (Norbert avait cependant reçu de son archevêque le droit à la prêtrise, incompatible alors avec celui de chanoine).

Il se défend donc vaillamment, mais constatant que nul n'est prophète en son pays, il décide de s'exiler et après avoir donné ses biens aux pauvres, il parcourt la Belgique proche : Huy, Fosses, Moustier-sur-Sambre, Gembloux ; à la suite de cet itinéraire au terme duquel le précède partout une grande renommée, il se rend à Reims, où se tient un nouveau concile, en vue d'obtenir du nouveau pape confirmation de son droit de prêche. C'est là qu'il rencontre Barthélemy de Vir, évêque de Laon, qui percevant son désir de fonder un ordre qui lui soit propre, lui proposa de choisir une terre dans son diocèse. Le choix de Norbert se porta dans la forêt de Coucy sur la vallée étroite et désertique de Prémontré. La Vierge le confirma dans ses vues en lui apparaissant munie d'un habit blanc qu'elle lui ordonna de porter pour honorer son Immaculée Conception.

Désormais le plan de Norbert était tracé. L'Ordre, appelé d'après l'endroit, Prémontré, venait de naître. C'était en l'année 1120. Restait à se procurer des reliques grandement vénérées dans les monastères. Pour en obtenir, Norbert se rendit à Cologne où à cause du martyre de sainte Ursule et de ses 11.000 vierges, il était facile de s'en procurer. Sur la route du retour, il fonda sur l'insistance du comte Godefroid la première dépendance norbertine : l'abbaye de Floreffes qu'il confia à son disciple Richard. Rentré alors à l'abbaye-mère, il consacra définitivement son œuvre en 1121 par le choix d'une Règle. Celle de saint Augustin, qui avait mis l'accent sur la prédication, lui convenait à merveille. Des Statuts, inspirés d'éléments des Règles bénédictines et cisterciennes la complétèrent, comme par exemple l'ad-

jonction aux profès de frères et sœurs convers qui exécutaient les travaux des champs. Mais contrairement aux Bénédictins et aux Cisterciens chez qui la vocation contemplative primait, les Norbertins s'adjoignirent le souci des paroisses et firent des chanoines, dont on voulait remplacer les chapitres par des moines, de solides prêcheurs. Le nouvel Ordre se distinguait donc par une double vocation, active et contemplative : prédication et charge des âmes, vie ascétique et communautaire. Indépendant des évêques et du clergé séculier, il marqua tout au long de sa carrière son attachement à Rome et à la Papauté, dont il reçut au XV<sup>e</sup> siècle les « Pontificalia » ou droit de porter les insignes pontificaux.

La vocation active s'affirma également par la suite car les chanoines Prémontrés étendirent leur action aux pays de mission où ils exercent toujours leur apostolat.

Mais deux faits restent encore à signaler dans la vie de saint Norbert, qui marqua son modernisme par la première création d'un tiers-ordre formé de laïques et l'accès aux femmes à l'état de chanoinesses : sa « lutte contre l'hérétique Tanchelin » et sa nomination comme évêque de Magdebourg.

Tanchelin, qui vivait dans un luxe et une corruption de mœurs inouïes débauchant, aux dires de certains, les filles aux yeux de leur mère, avait fait d'Anvers le centre de son fanatisme. Là, l'hérétique combattait surtout l'autorité du pape et le sacrement eucharistique qu'il traitait d'idolâtrique. Il fallut peu de temps à Norbert pour le combattre et montrer dans l'Eucharistie le centre de toute vie chrétienne. L'abbaye Saint-Michel d'Anvers, qui fut l'une des plus belles abbayes de Prémontrés, couronna cette victoire. De nouvelles fondations s'élevèrent partout en Belgique mais principalement dans le duché de Brabant : Le Parc, Tongerlo, Averbode, Grimbergen, Middelburg, Heylisse, Postel, Bonne-Espérance, Bois-Seigneur-Isaac... Saint Norbert devait finir sa vie en 1134 à Magdebourg où il avait été nommé comme archevêque pour lutter contre la simonie et le nicolaïsme ou mariage des prêtres.

En 1627, ses restes furent transplantés à Prague car Magdebourg était devenue protestante. Les divers épisodes de sa

vie, conversion, réception des vêtements de la Vierge, des Statuts de saint Augustin, lutte contre Tanchelin, translation des reliques de Magdebourg à Prague, ont été souvent représentés en peinture car le graveur Philippe Galle les avait popularisés en les éditant.

TROIS GRANDES ABBAYES NORBERTINES : PARC, GRIMBERGEN, AVERBODE

#### Contexte artistique

Avant d'entamer la description de ces abbayes, abordons de manière générale le contexte qui présida à leur élaboration.

Saint Norbert, contemporain et ami de saint Bernard, emprunta, on l'a vu, certains éléments de sa Règle à ce dernier. Or, l'influence de saint Bernard avait été déterminante sur l'architecture du temps qui devait, à son avis, refléter l'austérité et la simplicité cistercienne. Le grand homme, à tort ou à raison, avait fulminé contre les sculptures grouillantes et grimaçantes dont l'Ordre bénédictin se plaisait à enrichir ses bâtiments.

Cet idéal de sobriété ne pouvait manquer d'influencer Norbert qui y adhéra sans inventer un style architectural propre.

Ainsi, les premières bâtisses élevées par l'Ordre norbertin adoptent-elles le style roman dans ses formes les plus sévères et même le poursuivent curieusement en plein XIII<sup>e</sup> siècle, alors que partout ailleurs, l'ogive régnait en maîtresse.

Les parties les plus anciennes des églises primitives du Parc, Floreffes, Bonne-Espérance et Postel, qui existent encore, sont de ce fait en style roman. De même que les nombreuses églises élevées dans les paroisses par les religieux, l'église Saint-Pierre à Bertem, l'église Saint-Clément à Watermael, la chapelle Sainte-Anne à Auderghem, etc...

Or plus tard, guerres, incendies, vétusté ne manquèrent pas de ravager les premiers édifices et ils furent reconstruits dans tous les styles qui s'échelonnèrent du XIII<sup>e</sup> au XVIII<sup>e</sup> siècle.

Cette évolution stylistique, perceptible au travers des complexes monastiques, a cependant laissé à l'ensemble des abbayes norbertines une grande homogénéité de conception, des ressemblances marquées. Les abbayes du Parc, de Grimbergen, d'Averbode, présentent



Abbaye d'Averbode : façade extérieure du bâtiment d'entrée, restaurée avec goût en 1909-1910.

toutes un chœur très approfondi, des fenêtres élargies en plein cintre, ainsi qu'une vaste sacristie. A l'intérieur des édifices, l'adoption du style jésuite et sa richesse décorative se manifestent spécialement dans les grands autels baroques, le superbe mobilier liturgique : stalles, confessionnaux, bancs de communion et jusqu'à ces monuments architecturaux que sont les tombeaux du XVII<sup>e</sup> siècle.

#### Pourquoi cette unité de style ?

De son vivant déjà, saint Norbert avait centré toute sa doctrine sur l'Eucharistie dont les chanoines pouvaient célébrer le sacrifice puisqu'ils étaient en même temps prêtres. De même, plus d'une fois, il s'était rendu aux conciles pour marquer son attachement au Pape. Aussi, ce seront les deux points de son programme qui seront tour à tour valorisés ou contestés selon les périodes d'ac-

créditement ou de défaveur de l'Ordre et de l'Eglise.

Au XVI<sup>e</sup> siècle, par exemple, le pape avait accordé à la plupart des abbés le privilège des ornements pontificaux. Pour le déploiement de l'office et des cérémonies pontificales, il fallut dans les abbayes plus d'espace et de lumière. Les chœurs et les fenêtres en furent démesurément agrandis au détriment même du style.

Or ce même siècle connut également les querelles religieuses, les troubles iconoclastes, les attaques du protestantisme. Celles-ci se portèrent sur la validité des sacrements, du culte de la Vierge et des saints, de l'autorité papale. En réaction, l'art de la Contre-Réforme défendit les dogmes attaqués. Il exalta la Vierge, saint Pierre et la papauté, les sacrements de pénitence et de communion, l'Eucharistie, etc... De là, l'importance, dans les églises baroques de l'autel, du tabernacle, des confessionnaux

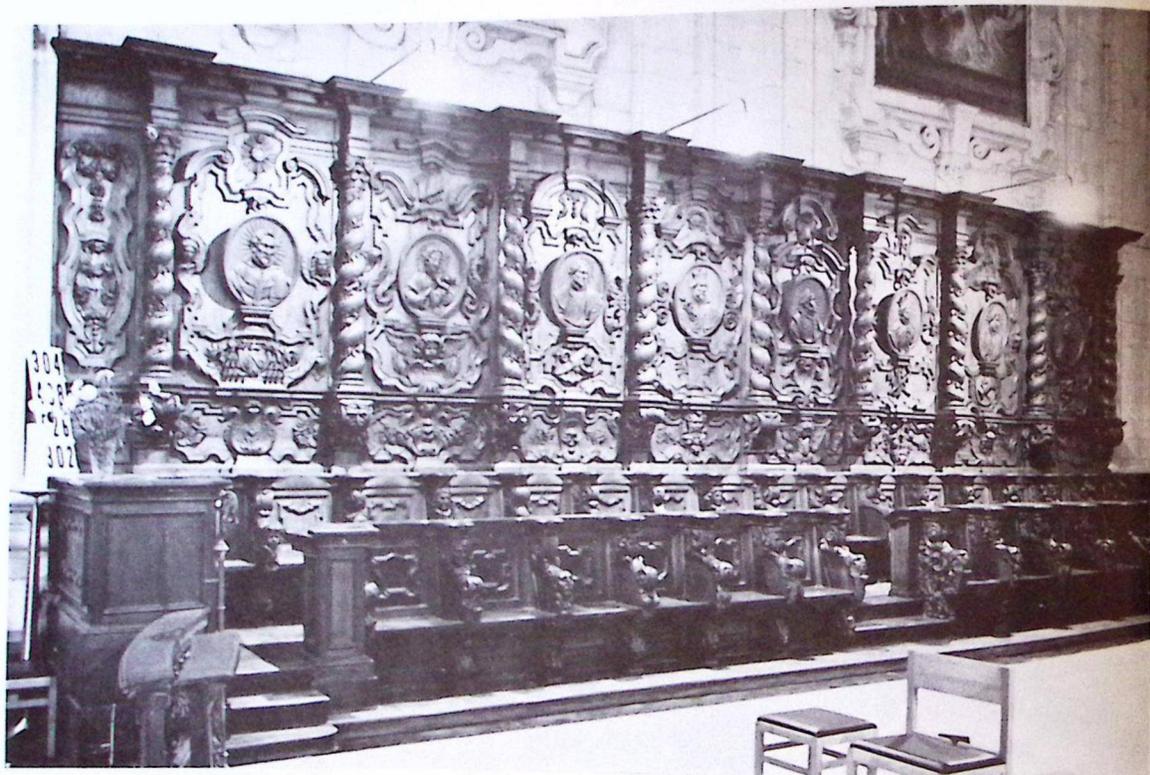
aux grandes figures allégoriques, du culte des saints partout représentés en peintures, médaillons, sculptures.

Pour mieux convaincre, l'art baroque ne dédaigna ni le superbe, ni l'ostentatoire, ni l'abondance orgiaque des formes. Toujours il se rapprocha de la vie, du mouvement, de la plénitude. Ce luxe qu'il déployait dans un art de commande l'était toujours à des fins hautement spirituelles. Même la Mort, squelette grimaçant brandissant sa faucille, fut évoquée avec un lyrisme touchant au paroxysme. L'Ordre des Prémontrés, à cet âge, au faite de sa splendeur, participait au gouvernement des Etats et se voyait confier d'importantes missions politiques. Les grands prélats à la tête des abbayes étaient en mesure de jouer dans la vie artistique de l'époque un rôle de mécénat et de direction des arts. Ils firent appel aux artistes les plus en renom, les stucateurs J.-C. Hansche, Bader, les peintres de l'école rubénienne,

1416, un duc de Brabant, toujours, nomma l'abbé du Parc son archichapelain (ce qui équivalait en tant que chef de la Chapelle royale à la direction de tout le clergé). C'est à ce titre, sans doute, qu'ils conservèrent jusqu'en 1795, que les abbés du Parc se virent confier d'importantes missions politiques et même celle bien ingrate de visiteur vis-à-vis de la toute récente université de Louvain ! Aussi, noblesse obligeant, l'abbaye dut-

Guillaume d'Orange et aux prétentions d'unification religieuse de Joseph II. Ce qui lui valut, dans le premier cas, d'être respectée lors du passage des troupes hollandaises en 1572 mais qui lui aliéna aussi définitivement l'empereur dans le second : ce dernier fit occuper militairement l'abbaye et vendre une partie de son mobilier après l'avoir fermée ! Par bonheur, l'abbaye échappa à la tour-

siècle français a ajouté un cachet spécial de noblesse. Le prélat Jean Versteylen a d'ailleurs obtenu en 1940 qu'ils soient classés par arrêté royal. Comme le domaine attendu surgit au bout d'un long chemin, l'abbaye du Parc, annoncée par une série de portails magnifiques coupant une longue allée de tilleuls, apparaît comme le couronnement d'une fête depuis longtemps préparée.



elle tout au long de son histoire soutenir les ducs en cas de guerre et prendre position à l'égard des différents régimes qui se succédèrent dans notre pays (c'est le lieu de rappeler ici, qu'avec la noblesse, le clergé représentait le peuple aux Etats du Brabant). Parc joua donc un rôle dans les batailles de Worringen en 1288 et des Eperons d'Or en 1302. Elle ne recula point non plus lorsqu'il s'agit de marquer son opposition à

mente révolutionnaire et le plan médiéval qui est resté le sien reprend à peu de choses près celui de l'abbaye de Villers-la-Ville, elle-même copiée de la maison-mère de Cîteaux. Des styles très variés allant du XIII<sup>e</sup> au XVIII<sup>e</sup> siècle s'observent dans l'ensemble des bâtiments mais sans rien leur enlever de leur cohésion architecturale; une très nette tendance Renaissance brabançonne à laquelle le XVIII<sup>e</sup>

Les stalles de l'église abbatiale de Grimbergen sont d'une richesse exceptionnelle.

Dans un écrin de verdure, ceinturée à l'est par les bâtiments de la ferme, au sud par quatre étangs de douze hectares aux miroitements féériques, elle forme, avec ses belles alternances de pierres et de briques, ses volumes amples et harmonieux, un morceau d'architecture de choix.

Une fois passées les trois portes d'ac-

cès, la porte aux lions, la porte Sainte-Marie et la porte Saint-Jean flanquée d'un vieux moulin chantant, on accède à la cour de la ferme dont la grange à la dime est une des plus grandes de Belgique. Près d'elle, la porte Saint-Norbert donne sur les jardins et le cimetière au nord. Elle fut construite en 1772 par le grand prélat de Waerseghere qui fit aussi élever le long de l'allée de marronniers menant à la cour d'honneur de gros piliers surmontés de lions présentant les armes de l'abbaye et de l'abbé constructeur.

A droite de cette cour, un gracieux pigeonnier auquel on donne le nom de « tourelle espagnole » fait face à l'escalier en éventail et double palier qui donne accès à la prélatrice.

En face de l'allée, le quartier des étrangers au superbe pignon baroque s'ouvre sur la cour des cuisines et du réfectoire d'où l'on peut admirer un autre très beau pignon, en pierre de Gobeertange. Ses caves romanes du XI<sup>e</sup> siècle constituent les restes du pavillon de chasse du duc de Louvain.

Les quatre grandes salles situées à l'ouest et qui formaient l'aile abbatiale sont devenues une sorte de musée avec leur importante collection de meubles anciens, leurs tableaux, porcelaines, etc... Le plafond en bas-relief de la première est l'œuvre de J.-C. Hansche, décorateur du château de Modave et auteur, dans l'abbaye, des merveilleux plafonds en haut-relief du réfectoire et de la bibliothèque, réputée une des plus belles d'Europe.

Le cloître, en gothique du XVI<sup>e</sup> siècle dans son ensemble, comporte des parties romanes et de décoration baroque. Une partie d'un vitrail très ancien; de 1280, un grand lavabo de pierre bleue où les chanoines se lavaient les mains avant d'entrer au réfectoire, deux œuvres intéressantes avant de pénétrer sous une porte monumentale qui donne accès à la plus belle place de l'abbaye, au point de vue architectural : la salle capitulaire dont les retombées d'arcs sont reçues par une seule colonne centrale.

Quant à l'église, malheureusement remaniée par le même abbé de Waerseghere, elle était bâtie dans un style roman très pur. Une partie de ses murs extérieurs, les deux premières travées du chœur et la sacristie, croissillon primitif d'un transept, datent de 1226, de mê-

me que quelques restes sous le jubé. La sacristie est ornée de magnifiques boiseries sculptées par Bergé en 1740, auteur également de l'ornementation de l'autel, des stalles et des fameux confessionnaux - chaires à prêcher. Le grand mausolée en marbre blanc et noir érigé par le prélat de Waerseghere à la mémoire de ses prédécesseurs sort également des mains de cet artiste : une Mort, soulevant son suaire et montrant d'un doigt décharné le nécrologe des abbés, surgit du tombeau qui en forme la base à côté des figures impassibles de la Foi et de la Charité.

#### L'ABBAYE DE GRIMBERGEN

Mais le plus bel ensemble de mobilier baroque norbertin est sans conteste celui de l'abbaye de Grimbergen dont ne subsistent malheureusement d'époque que la grande abbatiale et une aile de bâtiment du XVIII<sup>e</sup> siècle.

Les quatre confessionnaux, chef-d'œuvre de Henri-François Verbruggen, sont sans doute les plus beaux de Belgique. Décorés chacun de grandes figures allégoriques et de médaillons, ils expriment le mystère de la bonté divine dans le sacrement de pénitence. Les figures, empreintes d'une rare élégance, sont aussi d'une belle expressivité.

Dans le chœur, très belle interprétation toujours du baroque en Belgique, les stalles Louis XIII et les tombeaux richement décorés des abbés de Grimbergen et du prince Philippe de Bergues.

Près de celui-ci, on pénètre par une porte monumentale surmontée d'un médaillon, dans la sacristie, la plus belle également de ces abbayes, avec son immense plafond dont la fresque représente l'apothéose de saint Norbert entourée de dix scènes de la vie du saint en grisaille. Une de ses portes conserve l'orgueilleuse devise du prélat qui fit achever la sacristie, l'abbé Sophie : « Super Astra Sophia ». L'église de Grimbergen à la somptueuse architecture d'inspiration romaine affirme en réaction contre le protestantisme son attachement à Rome. En y entrant, on est frappé par la hauteur de ses nefs et surtout de la coupole, sentiment qui marque d'autant plus que l'église, inachevée, est restée privée de deux travées dans sa longueur.

Bâtie de 1660 à 1700 selon les plans du



A l'intérieur de l'église abbatiale de Grimbergen, l'art baroque s'exprime dans toute son exubérance.

chanoine Van Zinnick, il lui manque une flèche en élévation et le parachèvement de sa façade. Elle laisse cependant présager ce que pouvait être l'abbaye du temps de sa splendeur : la riche et puissante émanation d'une famille de haute lignée, celle des seigneurs de Berthout dont les possessions éveillèrent la jalousie du Duc de Brabant dans une guerre demeurée célèbre.

(à suivre)

\* Voir première partie de cette étude dans « Brabant » n° 2 / 1973.

La sacristie de l'abbaye de Grimbergen passe pour la plus remarquable du Brabant.





Anderlecht : le Vieux Béguinage qui sera entièrement restauré dans les prochains mois.

et firent édifier une nouvelle église, celle qui existe encore à l'heure actuelle.

La Révolution française dispersa une nouvelle fois les blanches cornettes et, au début du siècle passé, le béguinage fut définitivement supprimé. Définitivement et radicalement. Les édiles bruxellois ne comprirent pas la valeur artistique et historique de cet ensemble unique dans la capitale. On remodela complètement le quartier, les maisonnettes furent abattues.

Il s'agit là d'un exemple navrant qui devrait inciter à plus de sagesse tous ceux qui sont responsables de notre environnement et de la beauté de notre capitale. En Belgique et surtout à Bruxelles, on a la décision prompt et le coup de pioche facile; nos dirigeants semblent, à toutes les générations, craindre avant tout de paraître rétrogrades; ils croient ainsi se montrer dynamiques, entrepreneurs; ils démolissent avec entrain. L'opinion publique, mal informée, s'émeut trop tardivement et l'on se trouve devant l'irréparable. Et pourtant qu'on ne s'y trompe pas : en faisant table rase de notre patrimoine, en créant un fossé entre nous et nos devanciers, on nous ravale au niveau des peuples sans cul-

ture et sans traditions. En art, comme en maints domaines, il est souhaitable d'évoluer, mais non de briser toute assise. Et, si l'on est animé d'un esprit utilitaire, qu'on n'oublie pas que le touriste ne vient certainement pas chez nous pour voir de l'acier et du béton, mais pour découvrir des coins de grâce et de beauté. Les maisons des béguinages ont, en général, été solidement construites; restaurées régulièrement, celles de Bruxelles auraient pu — si on les avait respectées — constituer maintenant une adorable petite cité dans la grande ville. Il ne nous en reste que le souvenir et des regrets.

Dieu merci, l'église érigée en paroisse a été conservée. Elle constitue, à Bruxelles, un des monuments religieux les plus impressionnants de la Renaissance. On ignore le nom de l'architecte qui l'a conçue. La façade présente une décoration luxuriante, mais sans excès et son équilibre satisfait le regard. L'architecte a été influencé par le baroque italien, mais il y a introduit des variantes particulières au goût des Pays-Bas, notamment dans la ligne et l'ornementation du fronton principal et des deux petits frontons qui l'encadrent.

L'intérieur est imposant, clair selon le goût de l'époque; le plan général de l'église gothique a été conservé. Le mobilier est riche, notamment en ce qui concerne les tableaux et la chaire de vérité qui fut exécutée pour l'ancienne église des Dominicains de Malines et transportée plus tard à Bruxelles. Exécutée d'après les dessins de l'artiste flamand Smeyers, elle fut réalisée par le sculpteur namurois Parent, pour être placée à Malines. Cet exemple illustre une fois de plus, s'il en était besoin, l'étroite collaboration qui n'a jamais cessé d'exister entre nos provinces du nord et du sud.

Restaurée en 1856, l'église l'a été de nouveau dans les dernières années. Un éclairage adroit fait ressortir la blancheur chaude de ses pierres et l'élégance de sa décoration.

Saint-Jean-Baptiste au Béguinage constitue, au centre de Bruxelles, un véritable joyau. On doit souhaiter qu'on n'en saccage pas les abords et qu'au contraire, on les aménage en véritable écrin digne de sa beauté.

## DIEST

Une madone, au-dessus d'un porche Renaissance, sourit aux arrivants. Plus de coiffes immaculées. Des rires d'enfants emplissent les cours et les jardins. Des ronflements de moteurs aussi, hélas ! En effet, des laïques habitent l'enclos et c'est dommage, car ils troublent la quiétude des lieux. Heureusement l'église en pierre brune du pays a conservé son atmosphère recueillie.

Le béguinage de Diest parle encore d'un passé doux et feutré.

En juin, des moissons de lis blancs embaument les parterres et semblent vouloir rappeler les voiles de jadis.

On ne connaît pas la date exacte de fondation, mais on sait que, dès la moitié du XIII<sup>e</sup> siècle, le pape Innocent IV prenait sous sa protection une communauté déjà importante.

Diest fleurit surtout aux XVI<sup>e</sup> et XVII<sup>e</sup> siècles; il fut l'exemple parfait du « jardin clos ». Le porche d'entrée en garde souverain :

« Besloten Hof  
» Comt in mynen hof  
» Myn suster bruyt » (2)

Le béguinage porte le nom de « Sainte-Catherine des Champs » et c'est à la même sainte qu'est dédiée l'église.

Aux heures fastes, l'enclos a contenu jusqu'à nonante-quatre maisons, deux cent septante-deux béguines; il abritait aussi une septantaine de femmes âgées et malades, ainsi que des enfants indigents. Détail pittoresque retenu par les archives, ces dames ne dédaignaient pas d'être fermières et, en 1747, on dénombrait douze vaches, cinq veaux, cinq moutons et huit porcs.

Comme dans tous les béguinages, il y avait des maisons et des couvents : Couvent des Apôtres où le total des occupantes ne pouvait dépasser celui des douze disciples du Christ; Couvent du Saint-Esprit où l'idéal religieux de sept béguines était axé particulièrement sur les sept dons du Saint-Esprit, etc.

Les maisons portent généralement un nom; celles de Diest étaient désignées de façon délicieusement naïve : Odoranda, Ursula, Pudenciana, Euphemia, Anna, Begga, Barbara, Catharina. Les Pères

de l'Eglise n'étaient pas négligés et l'on retrouvait Leonardus, Lambertus, Norbertus, Bruno, Trudo et même Dionysius, assez imprévu et de résonance quelque peu païenne.

En notre époque de « fonctionnalisme », on est toujours agréablement surpris de voir le soin qu'apportaient nos ancêtres à composer d'attrayantes décorations. A Diest aussi, on admire les petits guichets-espions des portes, les enjolivures des serrures, des poignées de portes. Tout ici parle d'un passé doux, feutré, de vies simples s'égrenant au fil des jours, de bavardages puérils qui auraient sans doute justifié, comme à Anderlecht, le nom de « klaphuis ».

Le béguinage a été classé par arrêté royal du 25 mars 1938; il comprend encore quatre-vingt-six demeures, les couvents du Saint-Esprit, des Apôtres et des Anges, ainsi que la Maison de la Grande Dame.

Le béguinage appartient à la Commission d'Assistance publique, depuis l'occupation française. Les dernières béguines ont disparu en 1923 et les maisonnettes sont louées à des particuliers qui, forcément, altèrent l'atmosphère dont on regrette l'ancien recueille-

ment. La ville de Diest ne semble pas envisager de rendre l'enclos à sa destination première ou à une destination similaire. Selon les projets, elle vise plutôt à y créer une manière de centre culturel. Une galerie de peinture y a été établie dans le bâtiment du porche; la bibliothèque communale s'installera dans le couvent des Anges, tandis que le couvent du Saint-Esprit, déjà à l'heure actuelle, est transformé en restaurant. Des maisons ont été louées à des artistes qui y ont planté leur chevalet. Un musée béguinal prendra place dans une autre petite demeure.

Chaque Commission d'Assistance publique, chaque ville peuvent avoir des conceptions différentes; l'essentiel est de voir les édiles prendre conscience du caractère très particulier de nos béguinages et de leur donner une destination qui les garde dans le mouvement de la vie sociale.

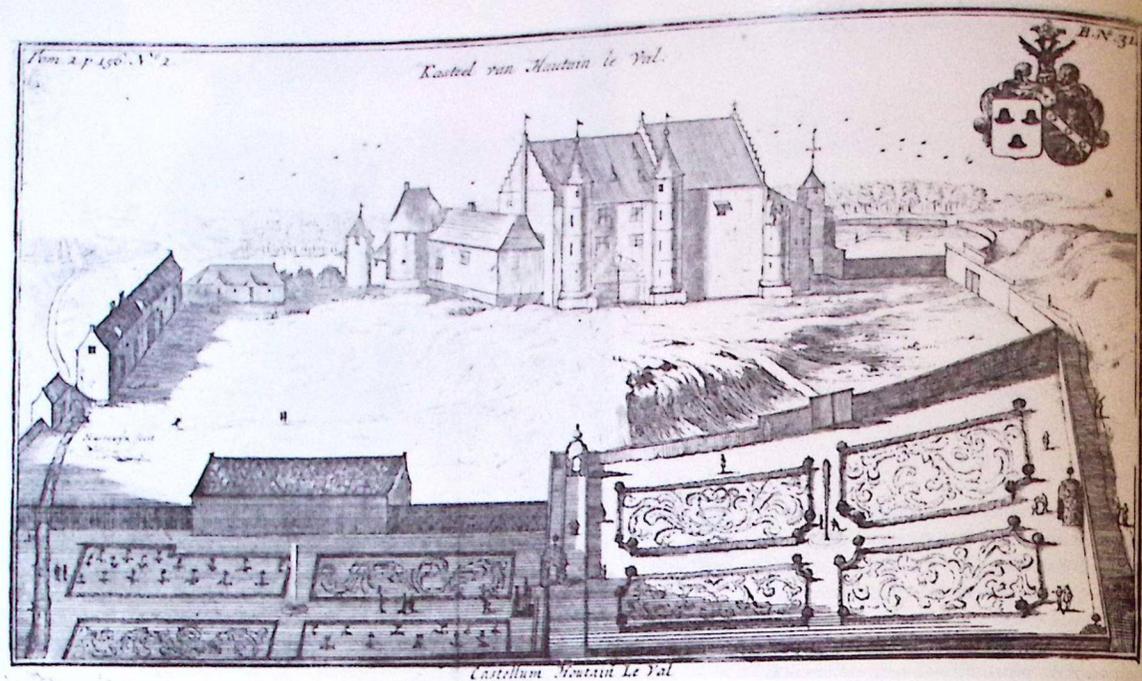
(à suivre).

★ Voir première partie de cette étude dans « Brabant », n° 2/1973.

(1) Une fondation patricienne à Bruxelles au XIII<sup>e</sup> siècle.

(2) Jardin clos  
Viens dans mon jardin.  
Mon épouse, ma sœur.





Le château de Houtain-le-Val, tel que le représenta Harrewyn.

# Visite à Houtain-le-Val

par Joseph DELMELLE

Cl et là, comme sur les talus de ce vieux chemin creux qui — baptisé à présent rue Lalonde — a abdié partiellement son caractère pittoresque, les demeures résidentielles — de styles « villa » et « fermette » — se sont multipliées à Houtain-le-Val comme en maints autres villages du Brabant. Fait social, l'automobile, en éliminant le pro-

blème de la distance, a suscité l'apparition d'un autre phénomène : la désertion du cadre urbain pour le milieu rural. Ce mouvement de transfert a eu pour effet d'atténuer ou de stopper le dépeuplement progressif des campagnes, l'arrivée des citadins compensant, plus ou moins, l'émigration des autochtones. A Houtain-le-Val, alors que

les statistiques démographiques accusaient régulièrement chaque année, jusqu'à naguère, une diminution assez sensible, le chiffre de la population est actuellement en légère progression et oscille aux environs des 830 unités. Convertis à la religion du « retour à la terre », les citadins obéissent, pour la plupart, à deux principaux impératifs.

Il est normal que, installés dans la vie, ils déterminent le lieu de leur implantation rurale en fonction de la situation de l'entreprise utilisant leurs services. Or, Houtain-le-Val se situe à mi-chemin entre Bruxelles et Charleroi, non loin de plusieurs agglomérations relativement importantes — dont Waterloo et Braine-l'Alleud — et à portée de quelques « zonings » ou parcs industriels en extension, tels ceux de Nivelles, Feluy et Gosselies.

Par ailleurs, ces citadins désirent échapper à l'étouffement des centres de grande concentration humaine et de leurs banlieues industrielles. Et ils optent de préférence pour des villages ayant réussi, jusqu'à présent, à se soustraire aux atteintes d'un « progrès » compromettant bien souvent la santé de l'individu dont, en particulier, son équilibre nerveux. Précisément, Houtain-le-Val a conservé un environnement champêtre qui est un gage permanent de calme. En outre, il présente toujours, en dépit de sa « colonisation » — demeurée très partielle jusqu'à ce jour — par les citadins, une physionomie rustique bien avenante.

## Survol d'un territoire

Comme bon nombre d'autres villages du Brabant wallon — comme Ohain, La Hulpe, Genval, Rixensart, Lasne, Plancenoit, Céroux-Mousty, Court-Saint-Etienne, Braine-l'Alleud, Genappe, Baisy-Thy, etc. — Houtain-le-Val semble avoir pris naissance, à l'époque mérovingienne ou carolingienne, dans une clairière ou une partie essartée de l'immense domaine feuillu, dont la forêt de Soignes est un admirable lambeau, qui s'étendait jadis de la Sambre à l'Escaut. Des éléments du sud s'y mêlèrent vraisemblablement à d'autres, venus du nord et, donc, d'origine germanique. La présence initiale de ceux-ci sur cette terre progressivement défrichée serait attestée, selon certains étymologistes, par le nom même du lieu, peut-être dérivé de « Holthem » ou « Hultheim », mot qui signifierait « la maison du bois ». S'étendant actuellement sur 1.039 hectares dont quelque 65 pour cent sont réservés à l'agriculture, Houtain-le-Val garde encore deux vestiges, mobilisant moins d'un dixième du territoire communal, de la forêt primitive. Au nord, vers Thines, il y a le bois de Houtain.

Au sud, un massif sylvestre sépare le hameau de Houtain-le-Mont de Buzet, en Hainaut. Signalons ici, par parenthèse, que la « montagne » de Houtain-le-Mont renfermerait du minerai de fer. Particularité notable, c'est sur le territoire de Houtain-le-Val, en direction du zénith, au-delà de Houtain-le-Mont et à proximité du seuil du Hainaut, que la Dyle, rivière axiale du Brabant, prend naissance. Les déboisements ayant été opérés dans la région et tout aux abords de la vallée, afin de donner de nouvelles terres à l'agriculture, ont eu pour effet de réduire considérablement le débit du cours d'eau qui, au Moyen Age encore, était navigable sur une partie de son tracé, alors quelque peu différent de celui d'aujourd'hui. Cette rivière — qui, sous l'occupation française, servit à baptiser un département ! — s'appelait, dans la partie romane du Brabant, le Thyl ou Thil alors que, dans le secteur flamand, elle se nommait « de Dijle » tout comme de nos jours.

La naissance vallée de la Dyle constitue l'un des charmes de ce petit pays où quelques grosses fermes, pareilles à des arches échouées, surveillent toujours la fécondité d'une campagne ayant joué un rôle, semble-t-il, dans l'éveil de la vocation poétique du regretté Jules Minne. Né à Loupoigne, mais presque en lisière de Houtain-le-Val, Jules Minne fit souvent le trajet séparant la maison de sa naissance du presbytère de ce dernier village où un prêtre, apparenté aux siens, avait plaisir à l'accueillir et à guider sa jeunesse sur les chemins de la beauté.

On évoque le souvenir de Jules Minne et l'on se surprend, de plus, à murmurer quelques vers d'un autre disparu, le Nivellois Charles Gheude, chanteur enthousiaste du roman pays :

*Je suivis le riant caprice des vallées*

*Où tes moulins jaseurs égrenaient leurs  
chansons;*

*Je parcourus tes bois, tes routes,  
tes allées*

*Sous leurs grands peupliers, tes champs  
lourds et féconds*

*Et tes vergers couverts de pommiers où  
splendide,*

*Le bétail somnolait, paisiblement  
couché !...*

Il y a toujours à Houtain-le-Val, une sinieuse vallée dont l'eau fit tourner la roue à aubes d'un moulin dont le bâtiment subsiste, mais adapté à sa nouvelle destination. Il y a toujours quelques vergers en pente, du bétail qui rumine une herbe bien verte, des champs manifestant leur fertilité, des peupliers balançant leur panache à contre ciel, des bois, des chemins et des routes dont la plus importante, la plus fréquentée, est la Nationale qui relie Nivelles à Namur, via les Quatre-Bras et Sombreffe. C'est en bordure de cette chaussée que se dressent les deux témoins les plus éloquents du passé local.

## Le château

Il est imposant et, par déférence pour lui, la route, abandonnant la ligne droite, dessine une courbe afin de rester à quelque distance de sa façade. Elle a laissé subsister, entre elle et celle-ci, une pelouse, avec parterres fleuris, coupée par une allée pavée qui, au-delà de l'entrée extérieure, conduit jusqu'au porche monumental flanqué de deux tours rondes auxquelles répondent, aux angles, deux tourelles moins élevées. La composition architecturale de cette façade est remarquablement équilibrée. Houtain-le-Val eut son château dès le XII<sup>e</sup> siècle et son premier propriétaire, renseigné en 1125, fut Walter de Houtain ou, plus exactement, de Holten. On trouve aussi, parmi les représentants de cette famille seigneuriale, en 1251, un Joes de Houtaing.

Il est probable que la famille en question connut des difficultés financières car elle se vit dans l'obligation, en 1325, de vendre son bien à Jean III, duc de Brabant, qui, plus tard, l'offrit à une de ses filles bâtardes.

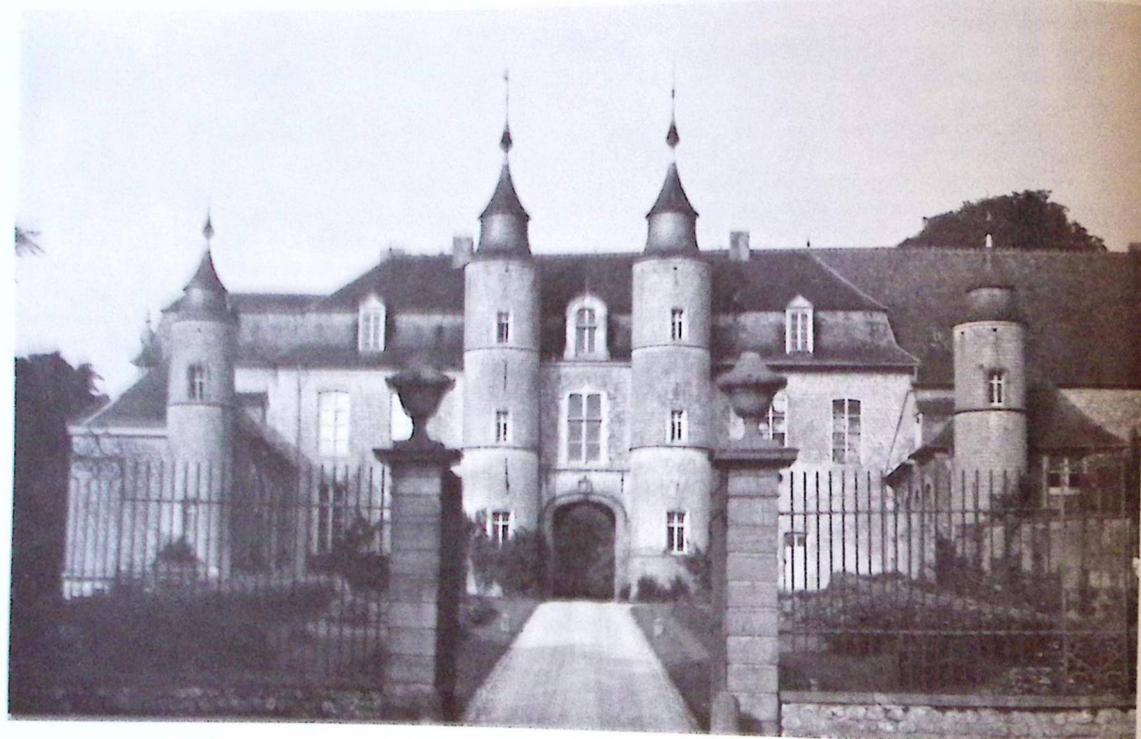
Par la suite, le château entra en possession de la famille Roose, puis des comtes de Wijnants qui — dans le même secteur du Brabant wallon — détinrent, jusqu'à la fin de l'ancien régime, la terre de Sart-Dames-Avelines, puis des Baesen de Houtain, des d'Hanins de Moerkerke et, enfin, des de la Croix d'Ogimont. On cite également, en ce qui concerne Houtain-le-Val, un sire de Soete de Laken qui, fort pieux, aurait effectué un pèlerinage en Terre Sainte.

Peu d'événements marquants, politi-

Le château du XII<sup>e</sup> siècle, il ne reste que les substructions. Toutefois, la façade de belle ordonnance que montre la vieille maison seigneuriale existait déjà, à peu près telle que nous la voyons aujourd'hui, comme l'a représentée en 1694, Harrewyn, illustrateur de l'ouvrage du baron Jacques Le Roy : « Castella et Praetoria Nobilium Brabantiae ». Pour le reste, la construction date de 1763. Elle a été complètement res-

taurée par l'architecte Auguste Bonté. Le professeur de 1763 a été autorisé à modifier comme la grande porte de style classique à la façade néoclassique, tel est ainsi un tour qui malgré la diversité des styles présente une remarquable homogénéité. La grande demeure, à laquelle succède un parc boisé, n'est pas de celles que les touristes sont admis à visiter mais, à la faveur d'un rendez-vous musical par exemple,

elle est bâtie, apparemment, au lendemain de la reconstruction partielle de la belle demeure fortifiée. Les abbayes d'Hyrières, sous Couture-Saint-Germain, délimitées d'Houtain-le-Val, en furent les propriétaires jusqu'à la Révolution française. Construit en briques et en pierres, dominé par une tour carrée à clocher pyramidal saillant par rapport au pignon à volutes, ce sanctuaire eut, entre



aucuns se sont attardés dans le rustique hall d'entrée, dans la galerie-véranda — construction ajoutée en 1904 — et dans le grand salon. Œuvres d'art et meubles de valeur confèrent de l'intérêt à ces salles et aux autres.

#### L'église

Attenante au château, l'église porte, sur sa façade, le millésime 1769. Elle a

Le château de Houtain-le-Val, bien connu des usagers de la route Nivelles-Namur.

autres desservants, Nicolas-Joseph Decock qui, né à Tubize en 1800, devint vice-recteur de l'université de Louvain avant d'être nommé doyen de Wavre. Extérieurement, il montre quelques vieilles pierres tombales encastrées

dans la maçonnerie et, sur le côté, vers le château, une grotte artificielle dédiée — comme celle, plus récente, de Bornival — à Notre-Dame de Lourdes. L'intérieur mérite plus d'attention : beaux lambris, nombreux obits, copie de Rubens ornant le panneau central de l'autel privilégié dédié à saint Martin, tableaux, statues anciennes ou saint-sulpiciennes, en bois ou en plâtre, de divers saints ayant bénéficié et bénéfici-

aussi en l'église Saint-Nicolas, à Nivelles, afin qu'il éloigne, des hommes, les maladies pestilentiennes dont, en particulier, le choléra. Au siècle dernier encore, notamment en 1833 et en 1866, la région fut assez durement touchée par des épidémies cholériques et c'est alors, sans doute, que la dévotion à saint Roch se propagea dans nombre de villages et que furent édifiées ces chapelles rustiques qui, aujourd'hui en-

listique. Elles parlent des pratiques dévotieuses des générations villageoises, disent leurs soucis et trahissent leur espérance.

Il n'est que rarement question de ce village : Houtain-le-Val, que nous venons de visiter ensemble, rapidement, sans en détailler tous les aspects. Nous n'avons eu qu'un but : mettre en évidence l'intérêt de ce lieu, en espérant que ceux qui s'y rendront recueilleront d'au-



chiant peut-être encore des préférences paysannes.

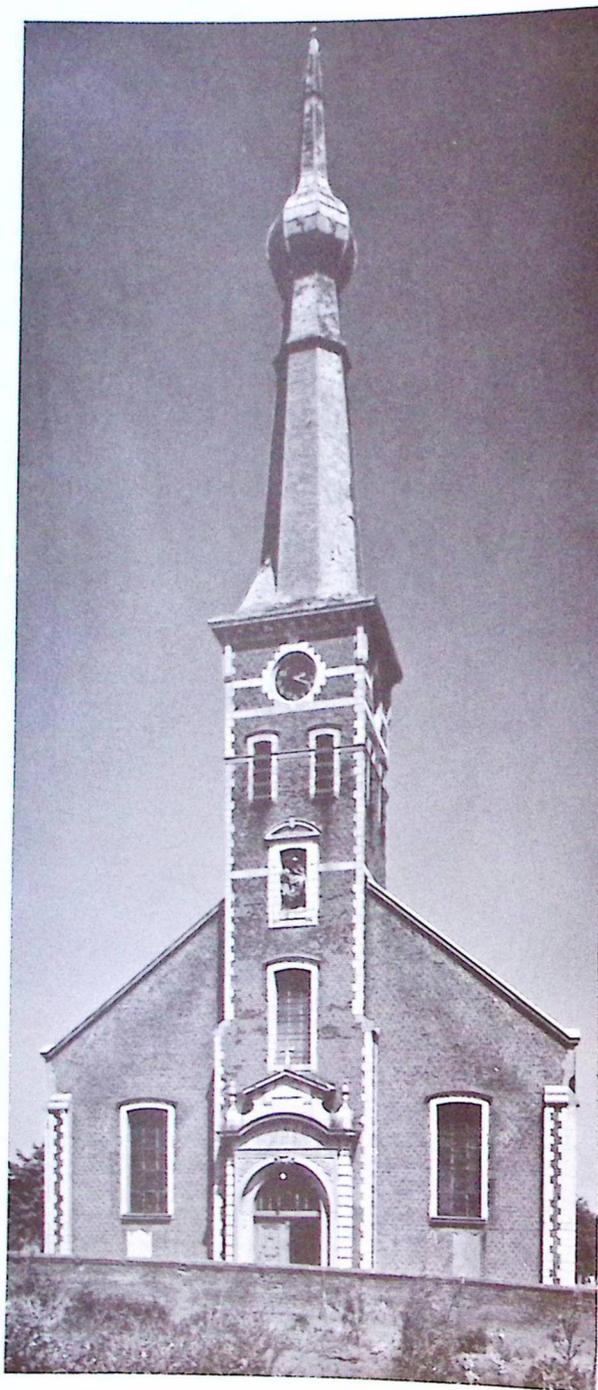
L'une des statues les plus remarquables est celle, en bois polychrome, représentant saint Roch. Ici, il faut rappeler que celui-ci, que l'on fête le 16 août, est l'objet, dans la région, d'une dévotion particulière. On invoque le saint, entre autres endroits proches, à Ronquières, pour la petite vérole, le typhus et la variole. Autrefois, on l'implorait

core, jalonnent la campagne brabançonne.

On trouve aussi, dans l'église de Houtain-le-Val, des statues de saint Eloy (ancienne), saint Martin (représenté à cheval, comme le veut la tradition), Notre-Dame (en manteau blanc), l'Enfant Jésus de Prague (représentation classique), saint Hubert (œuvre banale, en plâtre), etc. Ces effigies ont leur éloquence, quelle que soit leur valeur ar-

Le même château pris sous un angle moins classique. On remarquera, à l'arrière-plan, le clocher de l'église de Houtain-le-Val, dédiée à saint Martin et à saint Jacques.

tres renseignements ou apporteront des précisions aux nôtres, après avoir lié connaissance avec une nature qui n'a rien perdu de ses séductions originelles.



# L'Eglise Symbolique de Strijtem

par Eugène PEETERS

**S**TRIJTEM, coquet village du Payottenland, se trouve à peu près à mi-chemin entre Bruxelles et Ninove, en retrait de l'antique chaussée conduisant à cette dernière ville.

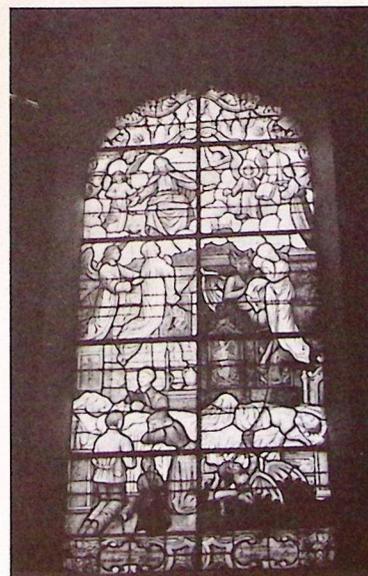
Le Payottenland est une contrée pittoresque et fertile, reliant le Brabant occidental à la Flandre orientale. Elle est couverte de vergers immenses, plantés d'arbres fruitiers, coupés de vallonnements sinueux aux perspectives lointaines que ne dédaigna pas, jadis, le pinceau de Pierre Bruegel l'Ancien. C'est là aussi que l'on rencontre les bourgs fameux ayant nom Lennik, Lombeek, Schepdaal, Pamel, Gooik réputés pour leurs marchés aux fruits et légumes et la grande foire aux fraises, fournisseurs patentés de la capitale.

En fait, officiellement, il n'est plus permis de faire mention de Strijtem. A la suite de l'application de la loi sur les fusions de communes, le village a été



La vie de sainte Barbe; cette bienheureuse est invoquée contre les maux de tête. C'est frappant de compréhension.

Parabole du bon pauvre et du mauvais riche.



uni à ceux de Pamel et Lombeek-Notre-Dame au retable splendide. Et pour qu'aucune des trois communes ne puisse se targuer d'une quelconque préséance sur les deux autres, on « effaça » les trois vieux noms connus et le nouveau conglomérat fut baptisé Roosdaal. Pour le commun des mortels, les anciennes appellations survivent à la décision administrative.

Avec ses 1200 habitants, Strijtem ne se distinguerait nullement des villages environnants, s'il n'avait son église. Elle est, au point de vue symbolique, unique en Belgique.

« Pour faire de cette église ce qu'elle est actuellement, écrit dans une vieille brochure un nommé Titerkos (1) que d'aucuns prétendent n'être autre que l'auteur des plans de transformation lui-même, il a fallu l'arrivée à Strijtem d'un homme de goût, doublé d'un artiste, triplé d'un mystique, quadruplé d'un philosophe, quintuplé d'un esthète, sextuplé d'un savant, septuplé d'un homme d'action. »

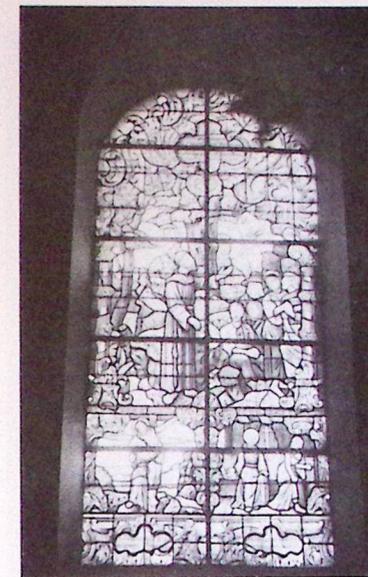
L'auteur de la brochure poursuit, d'ailleurs, pour notre totale édification :

« L'abbé Cuyllits, car c'est de lui qu'il s'agit, réussit en dehors de toute règle pédagogique stricte et naïve, à mettre les Mystères de la Religion à la portée, je ne dirai pas des primaires ni des illettrés, mais bien des ruminants, veaux, vaches, cochons qui l'entouraient, et c'est par ses qualités rares et profondes qu'il réussit à créer, par ses concepts originaux une ambiance générale — qui forme un tout — que nul n'avait ébauché avant lui. »

On ne dira pas que Titerkos, s'il ne fait qu'un avec l'abbé Paul Cuyllits, n'a pas commis, dans sa brochure, péché d'orgueil !

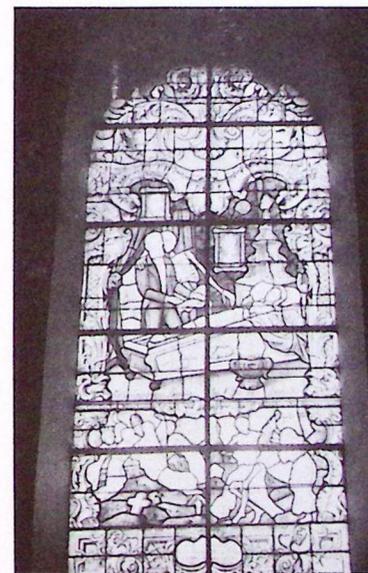
L'histoire veut que lorsque l'abbé Cuyllits fut installé à Strijtem, son père, brave bourgeois et catholique fervent, lui aurait dit : « Mon fils, j'attends de toi ce qu'aucun de tes prédécesseurs n'a osé faire. Il faut que tu laisses des traces de ton passage sur cette terre. »

Voyons comment le jeune abbé réalisa le vœu de son père.



Saint François d'Assise prêchant aux oiseaux.

Saint François Borgia devant la dépouille mortelle d'Isabelle du Portugal, qu'il avait été chargé par Charles Quint de faire ensevelir.





L'Enfer, décrit en huit panneaux suggestifs.

Le martyre de saint Blaise: on s'apprête à lui râtelier le dos.



Il voulut tout d'abord que son église se distinguât, extérieurement et plus tard intérieurement, de toutes les autres de la région, qui toutes se terminent par une tour pointue, dont celle de Lennik est la plus haute du Brabant. Il fit reconstruire la tour en prévoyant, non loin du sommet, un bulbe octogonal, rappelant l'aspect de certaines tours d'église de l'Entre-Sambre-et-Meuse.

Dans la façade, au-dessus du porche d'entrée, il fit creuser une niche pour y loger l'image du patron de la paroisse, saint Martin, à cheval, couvert de son ample manteau dont il coupe un pan pour en couvrir le mendiant assis au pied de sa monture.

Puis il s'attaqua à la décoration intérieure de l'église.

Les paysans qui m'entourent, se dit-il, ne comprennent rien aux textes liturgiques. Il faut que je parle à leurs yeux d'abord pour toucher leur cœur ensuite et les attacher à la Religion.

Il fit donc décorer son église d'une façon extrêmement originale mais qui n'a avec l'art dit sacré que des rapports fort lointains.

Dès le vestibule d'entrée, sous le porche, le visiteur trouve à sa gauche deux grandes fresques, sorte d'avant-propos de ce qui l'attend à l'intérieur. L'une d'elles montre le Christ portant sa lourde croix. Tout autour de lui sont plantées une bonne centaine de petites croix représentant les aléas de la vie de l'homme. Ce sont les scrupules, les persécutions, les femmes (!), les torts, les affronts, les injures, la maladie, les procès, le déshonneur, les pertes d'amis, de parents, les malchances, etc.

La seconde fresque nous montre les pièges tendus par le Diable. Elle est dominée par Satan en personne. Il se trouve au milieu d'un grand nombre de souricières représentant l'ivrognerie, la paresse, le bal, les mauvaises langues, les mauvaises gazettes, les richesses, l'entêtement, la colère, la fainéantise, les livres immoraux, les flatteries, etc. et... encore les femmes (!).

Au fond de ce corridor, trois portes d'en-



Le curé Paul Cuyllits offrant la nouvelle église à son patron, saint Martin, représenté sous les traits du Dr. Cuyllits, frère de l'abbé.

La vie de sainte Geneviève.



trée. Celle du milieu est surmontée d'une peinture représentant le Christ entouré d'anges et de paysans venant prier au temple de Dieu. On y lit cet avertissement : « Le Seigneur est ici vraiment présent et on n'y pense pas. »

Des deux portes latérales, celle de gauche donne l'accès à l'église aux femmes. Elle porte en exergue : « Il est honteux pour une femme de parler dans l'église. » La porte de droite, réservée aux hommes, les avertit de ce que : « Si quelqu'un crache dans le Temple, le Seigneur crachera sur lui. »

Pénétrons dans l'église. Les vitraux ornant les baies percées dans les façades latérales représentent des scènes de l'Écriture. Une personne pieuse ayant offert de couvrir les frais d'un vitrail, le curé crut bon de suivre l'ancienne tradition et d'y représenter les traits du donateur.

Voici comment cette idée lui vint. Un vitrail fut un jour décoré à la gloire de sainte Barbe. Lorsqu'il fut présenté, le président du conseil de fabrique de l'église demanda à l'abbé Cuyllits en montrant le prêtre romain, lèvres imberbes et rasé de près : « Qui est cette vieille femme ? »

« Je me suis trompé, se dit « in petto » le brave curé, et si j'y avais fait peindre les traits du juge de paix du canton de Lennik, tout le monde aurait compris. » Dès lors, tous les personnages entrant dans la composition des scènes illustrées par les vitraux, furent montrés sous les traits des notables du canton. Et c'est là que la fantaisie et aussi l'esprit caustique de notre abbé trouvèrent ample matière à s'exercer.

On y voit des saints portant barbe et favoris taillés à la mode du XIX<sup>e</sup> siècle en habit (queue de morue et sifflet) portant binocle. Sur un des vitraux on reconnaît, entre autres, l'ancien député catholique du Payottenland, feu le ministre d'Etat Henry Carton de Wiart !

Voyons le détail de quelques-uns de ces chefs-d'œuvre.

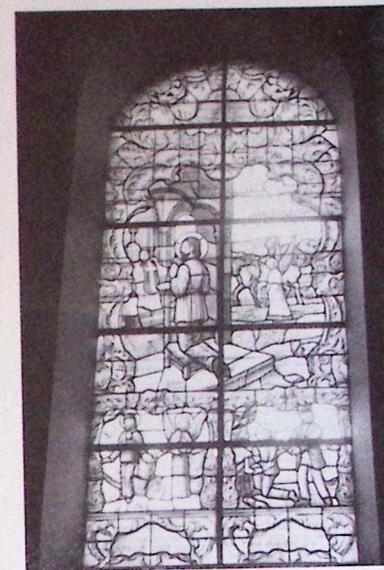
Le premier, à gauche, représente la Vierge donnant le rosaire à M.B. Dans

la partie inférieure nous voyons le Purgatoire dont nous sommes sauvés précisément par le rosaire. Le curé y a fait représenter des moines et des religieuses de toutes robes et de toutes couleurs, au grand scandale de maint chrétien bien pensant. Il a voulu, ce faisant, réformer une idée qui semble par trop avoir cours chez les catholiques, que le Purgatoire n'est fait que pour les coquins alors que la plupart des croyants y feront un séjour. C'est un endroit fort bien fréquenté.

La partie inférieure du vitrail représentant sainte Barbe nous apprend que cette sainte était invoquée contre les maux de tête. Pour bien faire comprendre la portée de cette invocation, un homme défonce à coups de marteau le crâne du suppliant. « C'est, nous dit Titerkos, frappant de compréhension. » On y voit aussi la Mort arriver, une faux à la main, auprès d'une moribonde. Pour bien montrer que le personnage va dépasser, on remarque en bonne place au premier plan sous le lit, un vase de nuit. Il faut savoir qu'en dehors des cas de maladie, cet ustensile, de première nécessité, est inconnu à la campagne. Sainte Barbe chasse la Mort. Dans la partie supérieure du vitrail, on voit sainte Barbe refusant la main d'un puissant seigneur; c'est un blasphémateur.

A propos de ce panneau, le successeur immédiat de l'abbé Cuyllits nous dit qu'un jour le cardinal Mercier visita l'église de Strijtem. Il se montra enchanté de l'idée qui avait présidé à sa décoration et ne fit qu'une légère réserve concernant précisément la présence de ce vase de nuit qu'il n'estimait pas précisément à sa place dans une église. Esprit large et tolérant, il aurait toutefois prié le curé de n'y rien changer.

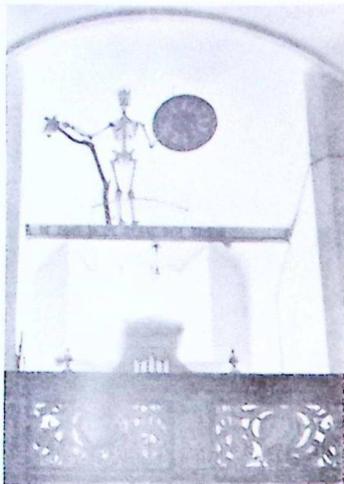
Voici la vie de sainte Geneviève, patronne des paysannes, que l'on voit ici sous les traits de la fille de la baronne de Faily, à l'époque châtelaine du village. Simple gardienne de moutons, elle surveille ses agneaux tout en disant son chapelet. Dans la partie inférieure, on remarque saint Germain l'Auxerrois, qui



Le miracle de saint Isidore, patron des agriculteurs.

La Vierge remettant le rosaire à M.B.





Ci-dessus : la Mort trône au-dessus du jubé. Ci-contre, de gauche à droite : saint Germain l'Auxerrois défend sainte Geneviève contre les calomnies et, à côté, les Vierges folles s'en allant au bal tandis que Geneviève se rend aux vêpres; la Foi (het Geloof); la Tempérance (de Matigheid); la Crainte du Seigneur (Vreeze des Heeren). Ci-dessous : maître-autel, chœur et calvaire de l'église de Strijtem.



la défend contre les calomnies dont on l'abreuvait. On prétendait en effet qu'elle passait ses journées dans la piété et ses nuits dans la débauche. Nous la voyons se flageler. Tandis que les Vierges folles s'en vont au bal, elle s'en va assister aux vêpres. Un diable soulevant un rideau nous fait entrevoir l'intérieur de la salle de bal : des couples y fox-trottent aux sons d'un orchestre infernal, dans lequel un démon joue de la flûte et un autre du violon.



Le vitrail suivant nous montre le jugement du bon pauvre et du mauvais riche. Le riche est enchaîné par des démons qui le précipitent en enfer, tandis que le bon pauvre, mort dans un simple lit de fer, est soulevé par des anges ailés qui le transportent au ciel. Le Miracle des Roses nous est ensuite présenté. C'est la baronne elle-même qui incarne sainte Elisabeth de Hongrie. Chargée de vivres, elle se rend auprès des pauvres, quand elle rencontre son mari qui, courroucé, lui intime l'ordre de montrer ce qu'elle transporte. Elle ouvre

son manteau et il ne s'y trouve que des roses en quoi se sont métamorphosées les aumônes destinées aux pauvres.

Et voici un grand vitrail représentant le Paradis, pour la description duquel nous laisserons la parole à Titerkos (Cuyllits?) sans rien omettre de ses appréciations et explications.

« Quelle conception peut-on donner du Ciel, se demande-t-il, riant séjour de la félicité, à des simples à idéal plutôt terre à terre ? Inutile de les initier aux idées

poétiques des Anciens : ils s'en moquent et c'est en dehors de leur compréhension. La Foi la plus robuste n'a jamais pu en donner une idée bien nette — personne d'ailleurs n'a pris un billet aller et retour pour venir nous le dire — et l'Eglise accepte les concepts les plus divers. En réalité, il doit y avoir autant de Paradis que d'aspirations. Notre curé, très embarrassé de devoir s'inspirer, non pour lui-même, mais pour ses relevants, finit par s'arrêter à une formule qui eût dû plaire à l'âme belge en général et au paysan flamand en particulier. Dans

un pays où toute fête, toute liesse se manifeste par une beuverie et un empifrement général, ce qui semble être le summum du plaisir, l'idée lui vint de représenter le Paradis par une kermesse... Il a fait dresser une table à perte de vue où les saints et les saintes sont habillés comme paysans et paysannes de Strijtem et où défilent des mets à n'en plus finir. Toutes les victuailles de choix défilent sur la table, hormis toutefois la tête de veau, que le curé, par une res-

sume toute la philosophie du geste des brasseurs : « Aux bienfaits du Ciel, faites-nous participer Seigneur. »

Ailleurs on voit l'abbé Cuyllits, lui-même, offrant la nouvelle église à son patron, saint Martin, représenté sous les traits du docteur Félix Cuyllits, frère du desservant et donateur du vitrail.

Dans la partie inférieure on voit une vache rendue furieuse par les blasphèmes du paysan et qui d'un coup de corne lui ouvre le ventre. Le diable triomphant

décoration d'une verrière. Le curé se venge alors de l'avarice du notaire en le faisant représenter en saint Blaise dont on va râcler la peau.

Face au Paradis, voici l'Enfer. Ce vitrail est divisé en huit parties représentant les péchés mignons des paysans et nous donne une vue générale de l'enfer. L'ivrognerie y est stigmatisée : un diable verse, à l'aide d'un entonnoir, un liquide corrosif dans le gosier d'un alcoolique. Le blasphème : un démon arrache la lan-



triction invraisemblable, n'a pas osé faire représenter. Ce n'est pourtant pas dans son entourage que le modèle lui eût manqué. »

Des anges versent à boire (parmi des boissons de choix, on remarque le lambic national) et Dieu préside la table, passant les plats aux élus et exhortant les saintes à vider leur verre.

Parmi les personnages invités à ce festin céleste, les initiés reconnaissent certains membres d'une riche famille de brasseurs de la région, donateurs du vitrail. Une inscription, combien pieuse,

présente la corne ensanglantée à saint Martin qui guérit le blessé en lui recommandant de ne plus blasphémer.

Voici encore le Martyre de saint Blaise. Un notable du canton, le notaire, est suspendu nu, tandis que le bourreau s'apprête à lui râcler la peau au moyen d'une étrille. Sollicité à plusieurs reprises par l'abbé Cuyllits, ce notaire s'était toujours montré rétif. Un jour qu'il gagna une somme importante à une loterie d'exposition et que le curé lui fit une nouvelle visite, il se montra plus généreux et offrit l'argent nécessaire à la

gue à un blasphémateur. Le goût du lucre : le diable donne à un accapareur des pièces d'or brûlantes. La calomnie, la médisance : une femme est mordue par un serpent tandis que d'autres reptiles lui sortent de la bouche. L'impureté : un diable armé d'immenses tenailles rouges au feu arrache les seins d'une femme (On est toujours puni par où l'on a péché). Cette dernière scène est une allusion à des faits authentiques qui se passèrent au village où une dame se commettait volontiers avec l'un ou l'autre de ses sujets.



Ci-dessus : la belle chaire de vérité.  
En haut, de gauche à droite : le nom du Seigneur respecteras; le bien d'autrui tu ne prendras; sois chaste aussi en pensées avec l'histoire de Samson et Davila.

Mais il n'y a pas que les vitraux qui doivent nous intéresser.

Les murs parlent à leur tour à l'imagination des paysans. Des médaillons peints en arceaux tout autour des verrières représentent les Sept Commandements principaux des sept jours de la semaine. On sait qu'au nombre sept les Scolastiques accordaient de grandes vertus.

— Vêtir ceux qui sont nus : on nous montre une distribution de cabans aux enfants pauvres.

— Rétablissement de la paix : deux hommes se serrent la main devant le juge de paix.

— La tentation du Christ : une « pierreuse » provoque à l'exposition de Liège, en 1905, un jeune homme que le diable incite à succomber (l'aventure arriva à un jeune paysan du village).

— La force étrangle la luxure, la chair et l'orgueil.

— La Tempérance est représentée par une femme tenant une fleur en chaque main; la santé du côté du docteur qu'elle écrase du pied, l'aisance du côté du cabaretier qu'elle piétine également.

— La Crainte du Seigneur : le dialogue entre Madame Putiphar et le chaste Joseph.

— La Foi : un petit communiant tenant

en main une bougie allumée est conduit par une sainte portant un soleil. Le communiant doit persévérer car ce qu'il connaît de la Foi est de la grandeur de la petite flamme de la bougie, comparée au soleil que tient la sainte.

— La bonté envers les animaux : saint Isidore vide un sac de 50 kg de grains qu'il jette en pâture aux oiseaux. Dieu le récompense en lui envoyant un ange chargé d'un sac de 1.000 kg.

Laissons là les médaillons et jetons un regard à la décoration de la nef centrale. Le grand vaisseau représente la Chose principale de la religion : les Commandements, les Lois et les Prophètes. Ceux-ci sont silhouettés dans des cartouches surmontant les colonnes.

Dans chaque arcade est expliqué un des Dix Commandements.

Un seul Dieu tu adoreras : c'est la reconnaissance d'un seul Dieu à l'encontre de ceux qui adorent le Veau d'Or et dansent une ronde folle autour de son piédestal.

Son saint nom ne blasphèmeras : on reconnaît Sennachérub, feld-maréchal, blasphémateur sans vergogne, qui voit s'anéantir en une nuit tout son armée. Homicide point ne seras : l'homicide, c'est-à-dire la première apparition de la

mort non naturelle, par les passions humaines, nous est représenté par Caïn, prototype du militariste, tuant son frère Abel.

Le bien d'autrui tu ne prendras : Achab, le voleur couronné, reçoit le châtimeut d'un de ses vols, méfait particulièrement odieux en ce qu'il opprimait le pauvre. Le dimanche tu garderas : on y voit la Création et l'œuvre des six jours. La période de travail encadre, en six orbes, un médaillon représentant le repos du Seigneur, le septième jour.

Luxurieux point ne seras : l'exemple de Sodome et Gomorre et Loth qui fuit la colère de Dieu.

Une autre série de médaillons représente les VII degrés de la Contrition et de la Conversion, qui part de la détestation des péchés pour aboutir à l'amour parfait.

Ailleurs encore on voit représentés les VII jours de la semaine avec la dévotion afférente à chacun d'eux.

Le chœur porte dans l'arc triomphal un calvaire et un arbre engendreur de vie sur lequel vont mourir la Lumière et la Vie du Monde.

Tournons le dos à l'autel et admirons la manière ingénieuse et pour le moins originale dont l'abbé rappelle ses ouail-

les à la constante réalité.

Le dessus du jubé est barré par un tronc d'arbre, couché horizontalement. On y lit que « la Mort est le châtimeut du Péché ». Il est surmonté d'un squelette couronné. De sa main gauche celui-ci fait tourner les aiguilles de l'horloge extérieure tandis que de la droite, il frappe sur une cloche, l'heure et la demie que marque le cadran. A chaque coup frappé sur la cloche on voit le crâne du squelette dodeliner, de gauche à droite, sur les vertèbres cervicales, comme s'il cherchait celui pour qui la fin vient de sonner.

En effet, dans l'arceau surplombant le jubé on lit cet avertissement solennel : « Homme souviens-toi à chaque heure qui sonne, que ta fin viendra tôt ou tard. » La légende veut que ce squelette fut, naguère, la charpente d'un soldat de l'armée autrichienne occupant notre pays à l'époque de Joseph II. Il n'aurait pas suivi ses camarades dans leur retour au pays tout à la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle. Il serait, raconte le sacristain de Strijtem, resté au village jusqu'à sa mort. Il aurait aussi « vendu » sa dépouille qui servit (c'est toujours le sacristain qui le dit) comme sujet à des étudiants en médecine. Et c'est ainsi que le squelette serait finale-

ment devenu la propriété du médecin, frère de l'abbé Cuyllits, qui le lui céda pour servir à son projet.

Une autre version, qui nous fut fournie par un ancien desservant de Strijtem, veut qu'il s'agirait du squelette d'un gendarme de Malines. Il ne put toutefois nous dire où ni comment Cuyllits se l'est procuré.

Dans cette curieuse église nous trouvons en outre une jolie statue de la Vierge, de pur style Renaissance, la chaire de vérité, très jolie avec ses décorations Louis XV et son tétramorphe est un beau spécimen du travail du bois dans la vallée de la Dendre.

Le tableau du maître-autel serait de l'époque de Rubens et les têtes des trois personnages principaux : la Vierge, saint Paul et saint Jean, sont attribuées à Van Dyck.

Il est indubitable que, simplifiés au point où ils le sont à Strijtem, les textes de l'Écriture devaient parler aux yeux des relevants de l'abbé Cuyllits. Autre chose est de savoir s'ils ont aussi parlé à leur cœur.

(1) Titerkos : L'Église symbolique de Strijtem. Edt. Librairie De Wit, Bruxelles, sans date.

# La Tentation de Saint Antoine

par Jean-Pierre VANDEN BRANDEN  
Conservateur de la Maison d'Erasmus à Anderlecht.

Pieter Huys : « La Tentation de Saint Antoine », peinture sur bois (145 x 117 cm). Anderlecht, Maison d'Erasmus.



**G**RACE à l'heureuse initiative de son bourgmestre, Henri Simonet, l'Administration communale d'Anderlecht a acquis pour le musée communal, c'est-à-dire la Maison d'Erasmus, une intéressante peinture sur bois (145 x 117 cm) représentant la Tentation de Saint Antoine, que l'on peut attribuer au peintre Pieter HUYS.

Né à Anvers, vers 1519, où il mourut en 1584, Pieter Huys, peintre et graveur, devint maître dans cette ville et le resta jusqu'en 1577.

Parmi les douze œuvres principales cataloguées par R.L. Delevoy, on dénombre huit « Tentation de Saint Antoine » qui ont toutes des traits communs. Il semblerait que Huys s'en était fait une spécialité.

Le coloris de ses œuvres est généralement riche, tantôt nuancé, tantôt agressif, le relief et les perspectives sont obtenus par le jeu des couleurs et si les formes sont souvent épaisses, on peut dire toutefois que son métier est sûr.

Sa parenté avec Jérôme Bosch est évidente mais il n'est pas le seul. Ses paysages sont plus naturels, moins complexes et la ligne d'horizon est plus normale que celle de Bosch qui est placée plus haut.

On comprend que Van Mander ait pu dire dans son « Livre de la Peinture » que Huys « peignit plusieurs jolies choses dans le style de Bosch ».

A Anvers, où tout affluait en cette époque de particulière activité, l'œuvre de Bosch était largement appréciée; il était

inévitabile que des peintres, sans forte personnalité créatrice, s'en inspirassent. Entre autres, le thème de la Tentation connut une vogue considérable au XVI<sup>e</sup> siècle.

Le premier peintre qui semble avoir traité ce sujet est le célèbre graveur Martin Schoengauer (école allemande 1445-1488) qui travailla notamment dans notre pays.

Des reproductions gravées de cette œuvre curieuse qui montre le saint enlevé dans les airs par des démons, se répandirent en grand nombre en Allemagne, mais aussi en Flandre, en France et même en Italie.

Vasari dit que Michel-Ange copia, dans sa jeunesse, cette œuvre qui inspira également Lucas Cranach.

Jan Mandyn : « La Tentation de Saint Antoine » (83 x 63 cm). Haarlem, Musée Frans Hals.





Le Christ mort, par Philippe de Champaigne, 1627. Musée de la Ville de Paris.

#### La mort de saint Antoine

Ces deux cas de mort violente, bien que tous deux signifiants, montrent le culte du saint Antoine en tant que protecteur des malades. Les légendes de cette terrible maladie proviennent de l'absorption de pain de seigle contaminé de son champignon le *Claviceps purpurea* et dont le traitement fut établi devenu une spécialité de l'ordre de Saint Antoine ou *diaboli*, le saint visage dans lequel avait même une mandragore et possédait les reliques du saint. Cette sorte d'arsénite ou de charbon actif est le principal traitement des contractures

musculaires ou rendaient difficile l'urgence des cabillaires, ce qui entraînait la nécrose des tissus, le dessèchement et le noircissement des membres. Tout le processus de décadence s'accompagnait de douleurs atroces ressenties comme une brûlure, ainsi que de troubles cérébraux, de vertiges, d'hallucinations allant jusqu'à la démence. Les rêves et les visions que décrivaient les malades avec force détails épouvantables devaient certes alimenter l'imagination des artistes lorsqu'ils avaient à peindre les scènes horribles de leurs tableaux.

Cette maladie redoutable s'appelait tantôt le feu interne ou le feu Saint Antoine, tantôt le feu sacré ou le mal des ardents. On voit que le seul nom de la maladie impliquait tout un climat de terreur mystique car, par analogie, cette sensation de brûlure dans les membres était considérée comme la préfiguration du feu des Enfers et le symbole de la punition céleste.

Dans la plupart des tableaux du genre, les villes brûlent comme des brasiers dans une aura de fin de monde.

Qui est saint Antoine ?  
Né en Égypte, en 251, à Coma, de pa-

rents riches, il reçut une éducation très soignée mais peu littéraire car il ne pratiqua jamais que la langue égyptienne. Vers l'âge de 34 ans, il se retira dans le désert de la Thébaine, après avoir distribué tous ses biens, pour se livrer à la méditation et à la prière, racheter ses fautes et préparer son salut. Il mourut à l'âge de 105 ans sous le règne de l'empereur Constantin.

Il vécut dans les endroits les plus sauvages, les plus isolés, logé dans une étroite cellule creusée dans le roc, cultivant un petit jardin et pratiquant toutes les austérités et macérations possibles.

Son exemple fut bientôt suivi par une foule de solitaires, si je puis m'exprimer ainsi, et, à leur prière, il fonda le premier monastère du Fayoum, près de Memphis.

Les anachorètes ne faisaient qu'imiter en cela le Christ et saint Jean-Baptiste qui eux aussi s'étaient retirés dans le désert.

Pour comprendre le comportement de ces solitaires, il suffit de lire dans la « Légende dorée » de Jacques de Voragine que « celui qui vit dans la solitude est délivré de trois guerres, à savoir contre l'ouïe, la vue, la parole et n'a à lutter que contre son cœur ».

Pendant le Moyen Âge florissait aussi une littérature qui traitait du mépris du monde dont Huizinga a souligné que c'était sans doute l'aspect le plus contestable de l'éthique médiévale.

Il s'agit surtout là de mépris de soi et de ses organes qu'on maltraite, de ses fonctions naturelles qu'on contrarie pour transcender ses aspirations terrestres. Ces solitaires sacrifiaient tout à Dieu et avant tout leur vie amoureuse. Ils considéraient en effet la femme comme l'incarnation du mal et en conséquence comme l'élément essentiel de leur damnation.

Le peintre représentera donc le saint comme un être guetté par la tentation de la chair, attaqué et raillé par le diable qui peut apparaître sous toutes les formes, un homme enfin que la luxure attire et dont l'esprit ne se libère pas entièrement de l'image de celle-ci.

Les Écritures en appellent souvent à la vigilance de l'homme à cet égard pour l'aider à assurer son salut.

L'Écclésiaste affirme que « les bras de la femme sont semblables aux filets des



Jérôme Bosch : panneau latéral de droite (53 x 131 cm) du triptyque « La Tentation de Saint Antoine ». Lisbonne, Musée national d'Art ancien.

chasseurs » et que « toute malice est petite comparée à la malice de la femme ».

Tertullien, ce docteur de l'église affirmait que « la femme est la porte de Satan ».

Il me paraît indispensable de voir saint Antoine avec les yeux des hommes du XVI<sup>e</sup> siècle, c'est-à-dire comme un héros puisqu'il mettait en déroute avec de l'eau bénite ou le geste de la bénédiction les diables qui venaient le tracasser.

De plus, le culte voué à ce saint connu son apogée surtout à la fin du XV<sup>e</sup> siècle et la légende populaire ajouta encore à ses tribulations des interprétations fabuleuses.

On sait que Philippe le Hardi et ses successeurs vénéraient particulièrement ce saint protecteur et guérisseur.

\*\*\*

Dans l'iconographie antonine on trouve généralement un corbeau (qui lui apporta du pain un jour de disette) et un porc (qui le suivit comme compagnon dans le désert).

Mais aussi le plus souvent un chapelet, une clochette qui rappelle celle que les cochons du monastère portaient au cou ou à l'oreille, la croix double des patriarches, des démons, du feu, le livre de la règle de son ordre et la lettre grecque T, ou bâton potencé.

En ce qui concerne le tableau d'Anderlecht, le saint de Huys est certes moins extatique, moins ascétique ou mortifié que ceux de Bosch et même que beaucoup d'autres peintres qui ont traité le même sujet.

Il ne prie pas car son geste bénisseur conjure paisiblement un groupe démoniaque constitué par une jeune femme presque nue dont les superbes cheveux blonds se soulèvent légèrement comme ceux de la Vénus de Botticelli, au corps bien enveloppé, dont les pieds (sans doute fourchus comme à chaque fois que le diable choisit de prendre l'aspect d'une femme fatale) baignent dans l'eau, qui montre de la main droite une chouette qui symbolise entre autres l'ignorance et la mort et dont le regard fixe constitue quasi le centre de la composition; par une femme âgée dont la quenouille évoque le temps qui passe et enfin un monstre qui présente sur un plateau d'étain la tête décapitée d'un animal fabuleux.

A l'avant-plan une coiffe de nonnette orne le chef d'une renarde qui porte un luth, symbole de la luxure et sa patte crochue maintient sur l'épaule un bâton de pèlerin où sont accrochées une calibasse et une lettre cachetée sur laquelle apparaissent quelques caractères cabalistiques.

Partout des monstres, des spectres voletant de l'Érèbe, des diables grimaçants, des démons terrifiants, armés de griffes, des serpents, des araignées géantes à tête humaine et le symbole de la faute originelle : la pomme, cause de tous nos malheurs !

Derrière le saint gît un monstre égorgé, qui représente sûrement une précédente

...sur l'esprit du Mal, au pied de  
 l'arbre de vie sur lequel un autre démon  
 semble se débattre le saint homme en  
 agitant le serpent familier de l'offense.  
 Dans le fond à gauche une ville fortifiée  
 sur le rocher fait rage et gagne l'é-  
 quipe dans le ciel et s'embrase. Je  
 suis dans le ciel et dans l'égout  
 recroqueville une statue déshabillée à la li-  
 cence des moeurs du siècle et à la tête  
 grise de l'âge décoloré par les  
 années, les années avant que par  
 les querelles et les rivalités des religieux  
 eux-mêmes.

Par ailleurs, le tableau avec des tours  
 de quel des rayons, signifie que  
 l'homme a été créé de la communauté  
 humaine de la paix universelle de  
 l'humanité de la création pour se  
 révéler l'arbre de vie de la sagesse.  
 La figure humaine, l'homme, est  
 le centre de gravité, la source  
 de la vie. Cette humanité deve-  
 nue étrangère à la grâce de Dieu est  
 en proie à la guerre, à la destruction, au  
 crime, à l'avarice sanglante de juges  
 cruels, à l'envie, à l'injustice so-  
 ciale. Mais la punition n'est pas loin : en  
 effet, une énorme queue, dont la trou-  
 che est maintenue ouverte par des bras  
 qui lui sortent des oreilles et qui est l'en-  
 trée des Enfers, avale tout ce monde  
 de pécheurs et de démons.

À droite, dans le haut du tableau, qui  
 semble avoir été quelque peu mutilé ou  
 en tout cas diminué de quelques centi-  
 mètres, plane un curieux aérostat.  
 C'est en effet un poisson volant, conduit  
 par un étrange pilote revêtu d'une mou-  
 le béante qui tient au bout d'une lance  
 la pomme (une fois de plus) et un fa-  
 non.

Faut-il voir dans ce poisson qui est le  
 symbole chrétien par excellence, le si-  
 gne ésotérique du salut, de la foi en la  
 résurrection et la rédemption, l'image de  
 la vie spirituelle, de l'ascèse, du combat  
 pour la pureté, par opposition au pois-  
 son renversé, éventré, qui va à la dérive  
 malgré les efforts dérisoires d'un rameur  
 grimaçant ? Serait-ce la chrétienté qui  
 n'a rien compris de l'enseignement des  
 évangélistes Marc, Mathieu et Luc qui  
 ont assez parlé des gens qui ont des  
 oreilles (qui font ici office de voile) et  
 qui n'entendent point ? Ceci expliquerait  
 la juste colère du dieu vindicatif de  
 l'Ancien Testament qui a décoché une



Jérôme Bosch - panneau latéral de gauche (53 x 131  
 cm) du triptyque « La Tentation de Saint Antoine ».   
 Louvres, Musée national d'Art ancien.

flèche redoutable comme signe de la  
 punition céleste.

Là aussi une image infernale incandes-  
 cente nous rappelle que la recherche  
 du plaisir (cochon qui grimpe au mât),  
 de la douceur et de la gourmandise (la  
 ruche et son miel) ne peut que nous  
 damner irrévocablement.

J'avoue que je vois moins clair dans les  
 deux groupes inférieurs. Un monstre au  
 crâne décharné et enturbanné s'apprête  
 à lancer un poisson vers un adversaire  
 invisible, de derrière un énigmatique  
 fruit creux aux couleurs chatoyantes,  
 tandis que cet autre gros poisson avale  
 un démon dont le fondement est orné  
 d'une trompette fumante...

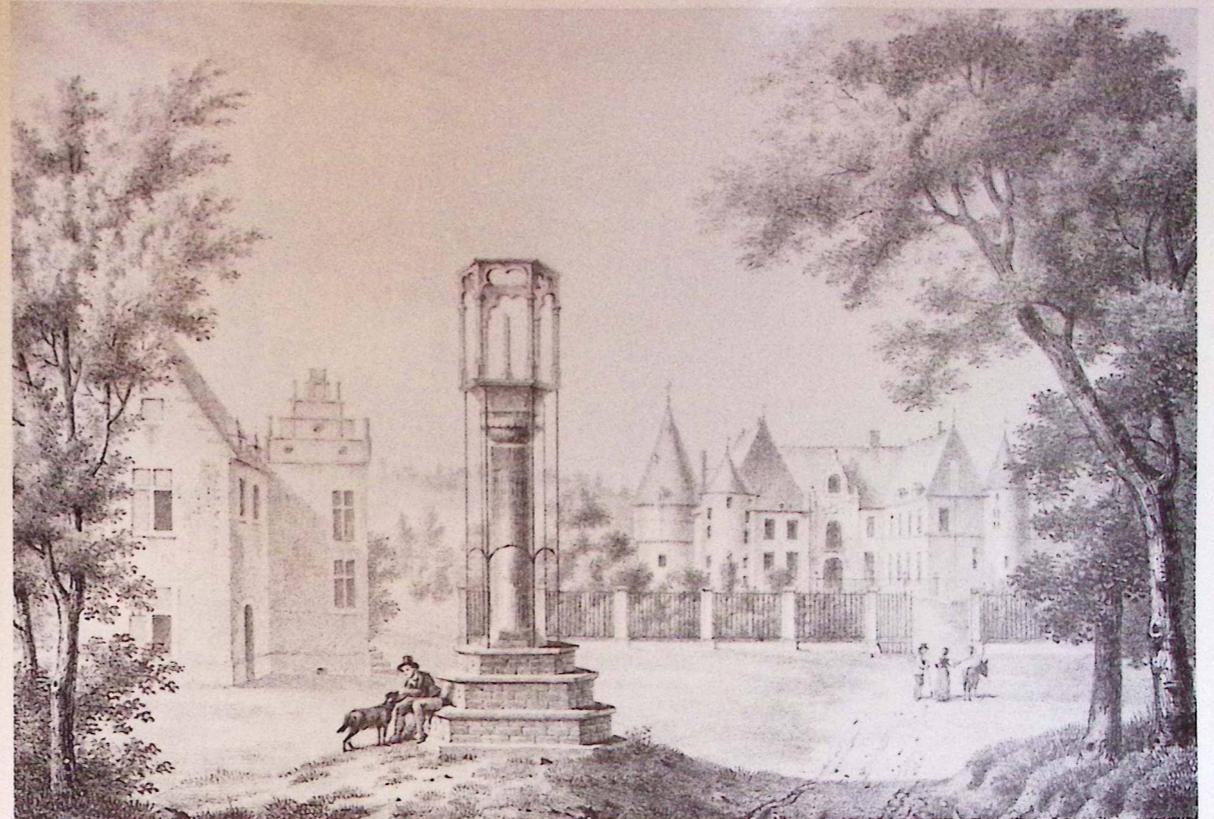
Non loin de là, sur une troisième pom-  
 me (c'est une obsession !) une cornu-  
 e symbolise le néant gonflé de va-  
 nité, qui s'enfle et paille tant que le  
 griville empit son sac mais qui s'effon-  
 dre lamentablement dès que celui-ci  
 vient à manquer. C'est la folie humaine,  
 satisfaite d'elle-même, qui chante sa  
 propre louange.

En conclusion, cette œuvre monumen-  
 tale appartient davantage à la tradition  
 du Moyen Âge qu'à la Renaissance et  
 témoigne, au-delà du milieu du XVI<sup>e</sup> si-  
 ècle, de la permanence d'une certaine  
 imagerie, de la crédulité populaire et des  
 traditions médiévales solidement an-  
 crées.

Sommes-nous assez attentifs pour com-  
 prendre cette époque inquiète qui en-  
 gendra ces satires diaboliques et macab-  
 res inspirées par la peur de la damna-  
 tion, les famines, la peste, les mala-  
 dies, les malheurs de la guerre, la licen-  
 ce des moeurs qui pouvaient faire croire  
 à des puissances infernales acharnées  
 à la perte du monde ?

Erasmus, un demi-siècle plus tôt, avait  
 eu beau se moquer dans l'Eloge de la  
 Folie de « ceux qui ne se lassent point  
 d'écouter les récits les plus étranges sur  
 les spectres, sur les revenants, sur les  
 esprits, sur les enfers », il n'avait pas pu  
 convaincre que ces diableries n'étaient  
 qu'affabulations et inventions humaines.  
 L'homme, faut-il le croire, aime se faire  
 peur et l'église de ce temps y aidait  
 sans doute pour mieux asseoir son au-  
 torité et obtenir ainsi plus facilement de  
 ses ouailles l'obéissance à ses comman-  
 dements.

Aujourd'hui, l'enfer n'effraie plus per-  
 sonne, les démons ne nous assaillent  
 plus, le diable ne nous chevauche pas  
 davantage, pas plus que les succubes  
 ou les incubes dont saint Thomas avait  
 si largement contribué à asseoir la si-  
 nistre légende. Nous pouvons nous con-  
 centrer devant un tableau sans terreur  
 et sans examen de conscience préa-  
 lable et communiquer esthétiquement  
 avec lui, nous réjouir devant la compo-  
 sition, les prouesses techniques de l'ar-  
 tiste, l'harmonie des couleurs et l'inven-  
 tion graphique, mais je me demande si  
 l'œuvre n'a pas perdu une dimension,  
 une épaisseur, un rayonnement, une si-  
 gnification puisque, en un certain sens,  
 nous sommes devenus sourds à son  
 message essentiel.



La Grand-Place de Braine-le-Château en 1825 (dessin de Jobart).

## Braine-le-Château

par Albert LACROIX

**A** 20 km au sud de Bruxelles, Braine-  
 le-Château étale sur les deux vers-  
 ants de la vallée du Hain ses nom-  
 breux hameaux où abondent promena-  
 des agréables et sites pittoresques. Que  
 ce soit aux « Cattys », aux « 40 Bon-  
 niers » ou « derrière les Monts », flâ-

neurs et amoureux de la nature ou cita-  
 dins lassés de la ville peuvent goûter re-  
 pos et air pur dans de véritables oasis de  
 calme et de quiétude.

Mais à tous ceux qui aiment évoquer le  
 passé, interroger les vieilles pierres, le  
 cœur du village, la Grand-Place et ses

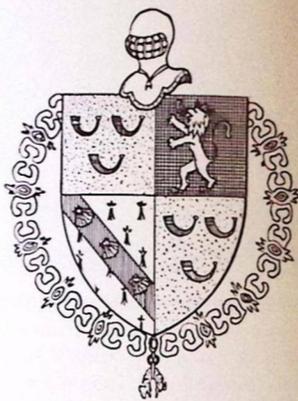
environs immédiats, offre l'attrait de ses  
 nombreux vestiges des temps révolus.  
 Parmi ceux-ci, « le Pilori » est certaine-  
 ment le plus remarquable. Ce monument  
 de justice féodale, en pierre bleue, éri-  
 gé en 1521 par Maximilien de Hornes,  
 chambellan de Charles Quint, se dresse



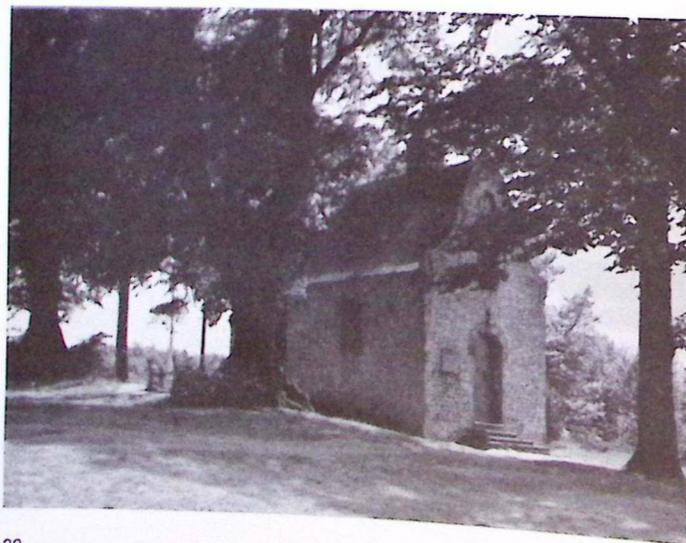
◀ Façade principale du château.

sur la Grand-Place, à l'endroit même où il servait à l'exécution des sentences prononcées au nom des seigneurs justiciers : les coupables condamnés à l'exposition publique étaient enchaînés dans la lanterne ou simplement attachés par un carcan, au bas de la colonne, pour être exposés, les jours de marché, aux quolibets et aux injures de la foule. Un soubassement hexagonal à quatre

marches supporte une colonne cylindrique, à piédestal hexagonal également, encadrée gracieusement de six barres de fer et dont le chapiteau est surmonté d'une lanterne composée de six colonnettes recevant à leur sommet des arcatures trilobées en anse de panier. Au sommet de la colonne, une banderole, qui fait le tour du chapiteau, porte l'inscription : « Maximilien de Hornes,



▲ Armoiries de Braine-le-Château.



◀ Chapelle Notre-Dame-au-Bois.

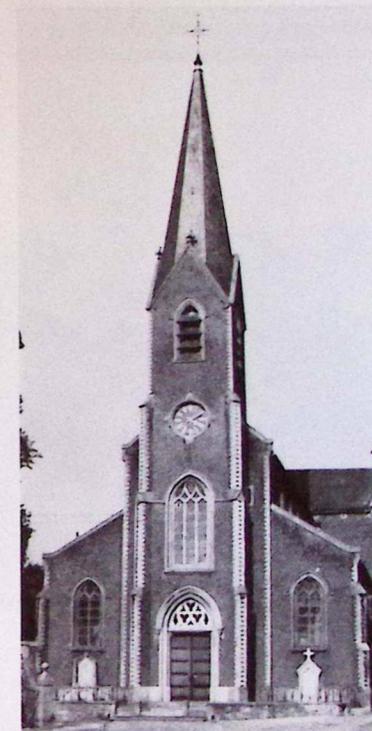
seigneur de Gaesbeek, chevalier de l'Ordre de l'Empereur, 1521 ». Menacé de destruction en 1794, au temps de la Révolution française, puis encore en 1838, lors de la construction de la chaussée de Tubize, il y échappa les deux fois grâce à la défense énergique de la population. A deux pas du Pilon, la « Maison du Bailli » occupe tout le côté nord de la place. Avec ses fenêtres à meneaux et



Le vieux moulin banal converti en musée de la meunerie.

son pignon dont la pointe, en pierre blanche, est ornée de gradins et de faux œils-de-bœuf, cette construction remonte au moins au début du XVI<sup>e</sup> siècle, comme en témoigne un acte de partage de cette époque qui en fait mention. L'église, avec sa flèche haute de 45 m, s'élève dans l'angle N.-E. de la place. Entièrement reconstruite en 1861 en forme de basilique à trois nefs, en style

ogival tertiaire, suivant les plans de l'architecte Coulon, elle abrite de nombreux objets d'art provenant de l'ancienne église, comme le monument funéraire d'Arnold Wincqz, ancien curé de la paroisse, encastré dans le mur du grand portail, un Christ en marbre blanc, de grandeur naturelle, attribué à Duquesnoy (1594-1642), dans le transept gauche, et un grand tableau représentant



Eglise Saint-Remi.

Maison du Bailli.





Ci-dessus, à gauche : aile occidentale du château; au centre : la chapelle Notre-Dame-au-Bois, lieu de pèlerinage toujours très couru; à droite : Christ, également appelé le Bon Dieu des Monts.

Le Pilori (1521).

#### L'avouerie de Braine-le-Château

Si l'origine de Braine-le-Château se perd dans la nuit des temps, son histoire connue remonte à 649, date à laquelle sainte Waudru fit don au chapitre de Mons du patrimoine dénommé « terre d'lttre » dont il faisait partie. Pendant tout le Moyen Age, Braine-le-Château resta soumis au comte de Hainaut, alors que toute la région avoisinante relevait du comté de Louvain.

Vers le milieu du XI<sup>e</sup> siècle, le chapitre de Mons constitua la seigneurie de Braine-le-Château, avec Haut-Ittre, sa dépendance, en avouerie dont les premiers titulaires furent les sires de Trazegnies. A la maison de Trazegnies succéda celle de Houdain, puis l'avouerie passa successivement aux maisons de Walcourt et d'Abcoude. En 1434, Jacques d'Abcoude vendit sa terre de Braine-le-Château à Jean de Hornes.

Braine-le-Château devait rester à la maison de Hornes jusqu'en 1670, date à laquelle il devint la propriété du comte de la Tour et Taxis et de sa femme, Anne-Françoise de Hornes. En 1681, le roi d'Espagne érigea la terre de Braine-le-Château en principauté, sous le nom de



Tour et Taxis. Enfin, en 1835, le prince Charles Alexandre de Tour et Taxis vendit tout ce qu'il possédait encore à Braine-le-Château au comte Eugène-Gaspar de Robiano, dont les descendants y sont toujours propriétaires du château.

#### Quelques dates marquantes.

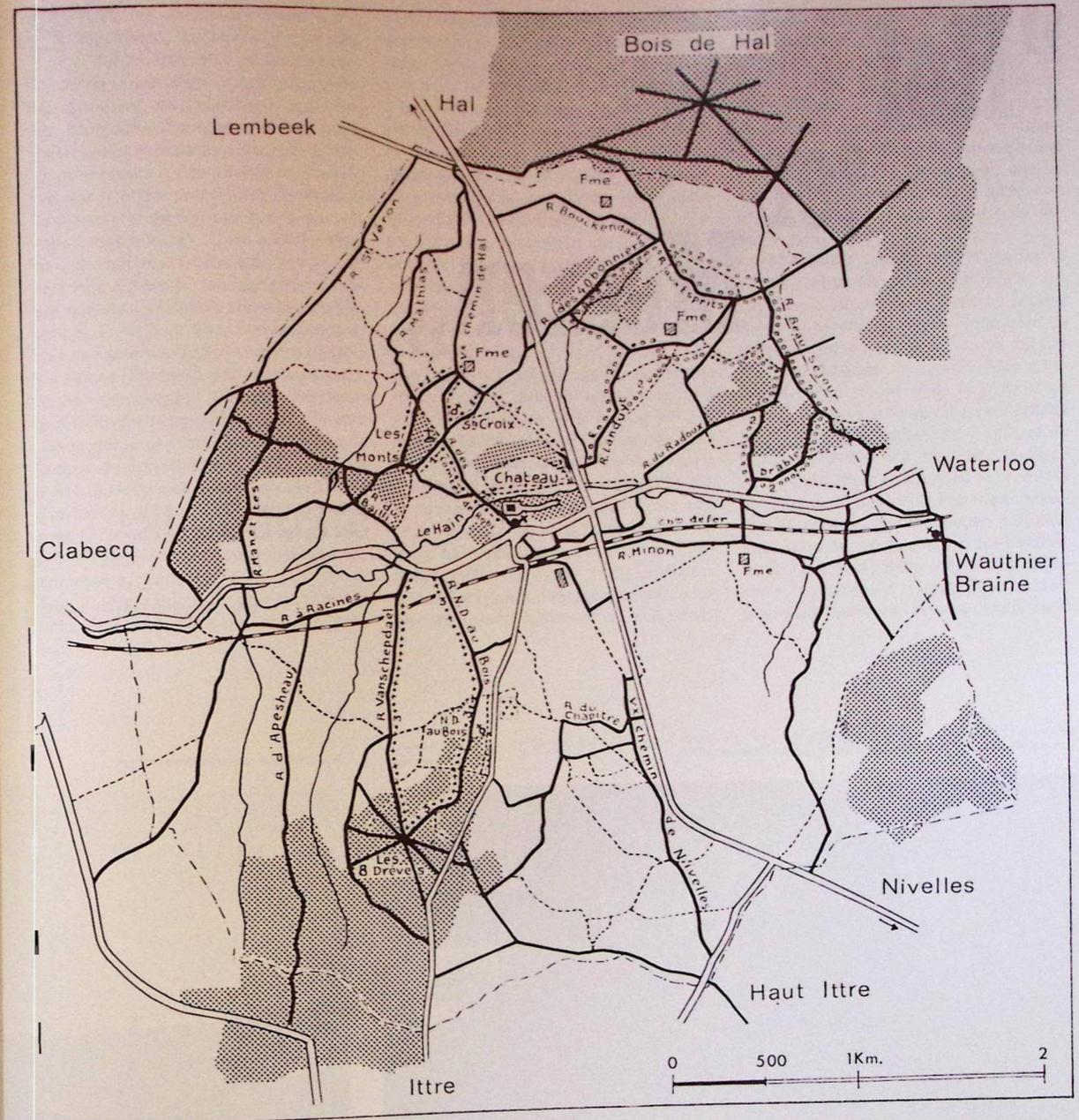
En 1374, une querelle féodale ravagea la région.

C'est de Braine-le-Château que partirent, le 26 août 1409, les nobles brabançons envoyés par le duc Antoine de Bourgogne au secours de Jean sans Peur.

De 1578 à 1583, la présence de troupes assiégeant Nivelles à plusieurs reprises, de même qu'en 1649, le passage des troupes de l'archiduc Léopold, forcèrent les habitants à se cacher souvent dans les bois avec leur bétail.

#### Étymologie

On trouve Braine-le-Château désigné par Brania Castelli (XIII<sup>e</sup> siècle), Brayne-le-Castial ou le Castial (XIV<sup>e</sup>), Brayne-le-Chastel (XIV<sup>e</sup>) et, en flamand, Brâchen (1404) ou Borchbrâchen.



#### LEGENDE

- |         |                                      |    |                                            |
|---------|--------------------------------------|----|--------------------------------------------|
| —       | Route provinciale ou intercommunale. | ⊕  | Chapelle.                                  |
| —       | Rue ou chemin carrossable.           | ⊕  | Calvaire.                                  |
| - - -   | Sentier.                             | 1. | Promenade touristique n° 1 : Les Monts.    |
| ~       | Rivière ou ruisseau.                 | 2. | Promenade touristique n° 2 : 40 Bonniers.  |
| - · - · | Limite de la commune.                | 3. | Promenade touristique n° 3 : Les 8 drèves. |
| ●       | Eglise.                              | ■  | Bois.                                      |

SYNDICAT D'INITIATIVE ET DE TOURISME  
1440 — Braine-le-Château

# "Hof ter Meeren,,

à Lubbeek

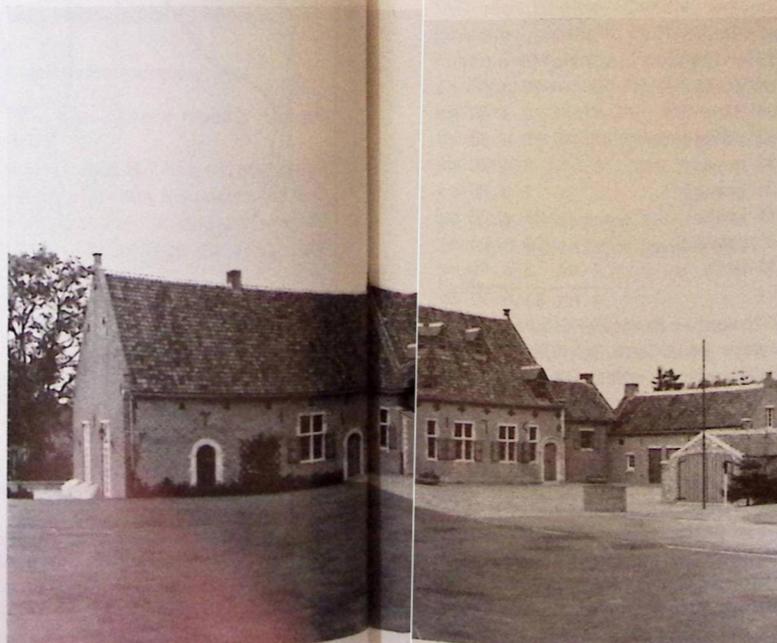
par Jacques HALFLANTS

Vue d'ensemble de la façade postérieure, après la restauration.



38

Vue générale après la restauration.



La maison restaurée, prolongée dans l'ancienne étable avec beaucoup de discrétion. La dernière porte est vitrée jusqu'au sol.



39

SITUÉE sur le versant d'une faible dépression, la ferme dénommée « Hof ter Meeren » se trouve dans le sud de la commune, dans le hameau peu peuplé de Heurebeek. Un chemin campagnard serpente actuellement d'une petite exploitation agricole à l'autre pour mourir à peu près en un chemin creux à la limite proche des communes de Kerkom et de Binkom; il a perdu son importance d'antan. C'est en effet l'ancien chemin de Lubbeek à Binkom qui se prolonge à travers Meensel pour rejoindre ensuite l'ancienne chaussée de Tirlemont à Zichem. Son importance ressort de sa dénomination : encore en 1656 « t Hof te Hoerbeke, aan de steenweg » (route empierrée). D'après l'éminent archivist-historien Alphonse Wauters (Géographie et Histoire des Communes de l'Escluse, canton Glabbeek, 1876), la ferme « Hof te Hoerbeke » citée en 1495, 1574 (Hoortbeke), 1656 et 1725, est à identifier avec la ferme « ter Meeren » (ou ter Meeren 1765), dénomination conservée notamment au cadastre.

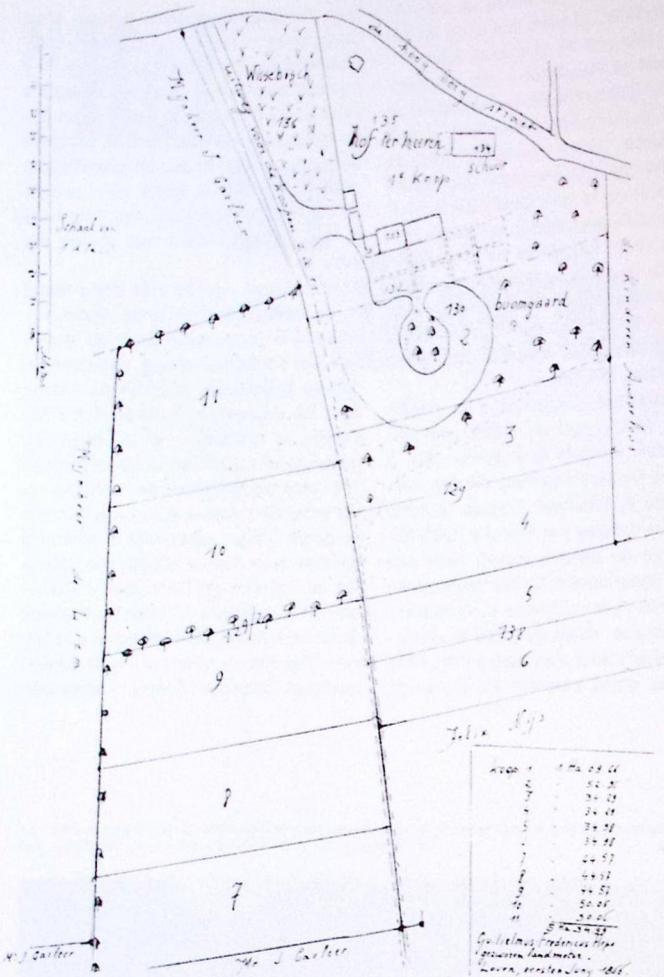
Tant la ferme que le chemin de Binkom, note Alphonse Wauters, ont été jadis

plus importants. La famille de Héverlé conservait à Lubbeek une série de tenures relevant de leur cour féodale : « t hof te Hoerbeke » (ter Meeren), « t hof te Schoenberghe (actuellement au comte de Liedekerke Beaufort), « t hof te Voerde (ferme Everaerts près de Roosmarijn), « de woninghe van Nethene » près de la cure (jardin de la clinique actuelle avec étang), le château disparu depuis longtemps de Craywinkel près du hameau de Schubbeek (connu aussi par la légende de Notre-Dame de Lubbeek). Indubitablement, c'est la ferme ter Meeren la mieux conservée de toutes ces tenures.

Elle appartient longtemps à la famille Henry (Herry), qui en vendit une part avec cour censale le 9 janvier 1585 à messire Richard Van Pulle (fin des données de A. Wauters). D'après la carte militaire dressée par Ferraris (1771-78), la ferme ter Meeren n'avait alors pas plus d'importance ni de bâtiments qu'aujourd'hui : aile principale au nord (maison actuelle, datée de 1750) et dépendances en retour d'équerre à l'est, enfin un plus grand bâtiment au sud-ouest,

près du chemin, disparu depuis. Mais cette carte a beaucoup d'intérêt pour connaître la disposition des étangs. Il y en avait trois : deux allongés se faisant suite à l'est de la ferme, interrompus par un passage (peut-être l'entrée primitive de la basse-cour) et un plus grand étang ovale au nord de la ferme, avec une île au centre. La proportion des bâtiments et des parcelles n'est pas exacte sur cette carte.

Assez souvent, une île près d'une ferme est le vestige de l'ancienne motte, sur laquelle le propriétaire avait au Moyen Age son habitation refuge, réduction du donjon seigneurial. A la fin du Moyen Age, les donjons ne servent plus d'habitation et tombent pour la plupart en ruines, tandis que l'habitation est édifiée d'un côté de la basse-cour primitive ou sur la motte même à côté ou à la place du donjon. Nous retrouvons la première solution avec donjon et habitation séparée au château de Terheyden à Rotseelaar, et la seconde solution au château de Horst à Rode-Saint-Pierre et à la ferme « Tuyckom » à Herent, où le donjon médiéval subsiste contre l'habitation



Copie du plan annexé à la vente publique (21 juin 1866), orienté au sud.  
 Au-dessus, à gauche, l'oseraie remplaçant un étang, la « hoobergstraet » et la grange (schuur) disparus depuis. Les bâtiments en équerre inchangés, et l'étang arrondi autour de la presqu'île.

ne nous est pas connu. Une recherche dans les archives de l'état civil de la commune nous renseignerait probablement à ce sujet. Provisoirement, nous connaissons sans doute ses initiales, qui sont gravées en lettres capitales sur les sommiers de l'arc de la porte d'entrée : C.D.G.

Sur la carte militaire de Ferraris (1771-78), l'ensemble est désigné sous la dénomination de « Cense Schs » qui doit probablement se lire « Cense Schijs », nom du propriétaire ou habitant de l'époque, je suppose.

LES PROPRIETAIRES DEPUIS 1800.  
 Les archives du cadastre et anciens actes notariaux ont permis à mon père de retrouver l'histoire de la propriété à partir de 1800.

1800 : propriétaire : Dubois Alexandre, de Louvain  
 Section F

n° 129 et 129/2 :	2 ha 19 a
n° 130 étang	28 a 90 ca
n° 131 île	6 a 50 ca
n° 132 potager	12 a 30 ca
n° 133 maison, etc.	3 a 20 ca
n° 134 grange	1 a 70 ca
n° 135 jardin	37 a 20 ca
n° 136 oseraie	24 a 90 ca
n° 137 terre	1 ha 3 a 10 ca
	4 ha 35 a 00 ca

± 1837 : vente à Rumold-Félix Nijs-Rens, cultivateur à Lubbeek, qui habite la ferme avec ses cinq enfants. A son décès, survenu le 22 février 1866, les enfants mettent la ferme en vente publique (acte du notaire Verstraeten à Lubbeek, 21 juin 1866, avec plan de lotissement en 11 lots; au total : 5 ha 34 ares 99 ca).  
 1866 : la ferme est rachetée par trois enfants Nijs, qui la revendent en 1884 (acte du notaire Desmeth à Lubbeek, 13 novembre) à Adèle-Marie-Françoise Baesen de Houtain, douairière du cheva-

plus récente. La basse-cour elle-même était également entourée de douves, si bien qu'il fallait franchir un premier pont pour arriver à la basse-cour et de là un second pont vers le château, sur sa motte. Telle est la disposition habituelle. Au XIX<sup>ème</sup> siècle, la disposition des étangs au « hof ter Meeren » a subi des transformations courantes à cette époque : réunion des bassins rectilignes en un seul étang aux contours sinueux; l'île est devenue presqu'île; l'étang proche du chemin public est devenu une oseraie (Wissebosch). La situation nous est connue par l'atlas des chemins vicinaux (dressé vers 1840) et par un beau plan

de géomètre daté du 1<sup>er</sup> juin 1866, annexé à l'acte de vente publique de la même année dont question ci-après. Quelques années plus tard, cet étang fut comblé et le terrain nivelé, au point que les berges mêmes ont disparu. Ces étangs et cette île semblent confirmer l'existence au Moyen Age d'un complexe plus important, peut-être un petit manoir, totalement disparu. La maison fut reconstruite entièrement en 1750, et les annexes paraissent peu postérieures, tel que le confirme l'analyse architecturale des bâtiments. Le nom du propriétaire, auteur de la reconstruction de ces bâtiments, qui subsistent encore,

lier Charles-Gustave-Sigismond de Liem († 1873), châtelaine de Brakum, dont le domaine est limitrophe et actuellement propre à Messire J. de Néeff, gouverneur de la Province de Brabant. La propriété vendue est dénommée « hof ter Mieren », d'une contenance de 4 ha 65 a 3 ca, section F n°s 129 à 136.

La nouvelle propriétaire, décédée peu après, institue par testament la comtesse Marie-Adèle-Henriette, veuve du comte d'Hanins de Moerkerke, née de Waha, dont le fils Henri-Alfred, héritier du bien en 1922, vend, par acte du notaire Halfants à Lubbeek, du 31 octobre 1927 la ferme avec 4 ha 61 a 10 ca à Messire Joseph-Ghislain-Félix de Néeff, écuyer, ministre plénipotentiaire, à Tirlemont. D'après plan annexé à l'acte, la grange a disparu.

En 1947, par acte du 19 septembre, ce dernier donne la ferme Ter Meeren avec d'autres biens à son fils adoptif Messire Jean - Ferdinand - Marie - Joseph - Eugène - Benoît - Ghislain de Néeff, écuyer, commissaire d'arrondissement, à Tirlemont, actuel gouverneur du Brabant (acte du notaire Rosseeuw à Tirlemont, du 19 septembre 1947).

Par acte de donation passé devant le notaire Halfants à Lubbeek le 7 février 1967, la fille du prénommé devient propriétaire de « hof ter Meeren » avec 1 ha 8 ares 2 ca (plan annexé) : Madame Sylviane - Brigitte - Colette - Germaine - Ghislaine - Josèphe de Néeff, épouse du comte René - Marie - Ferdinand - Ghislain de Brouhoven de Bergeyck, à Bruxelles. Ces derniers ont restauré les bâtiments et les ont aménagés en maison de campagne.

#### DESCRIPTION AVANT LA RESTAURATION (janvier 1967)

##### Extérieur

La ferme offre une longue façade, sans étage, coiffée d'une haute toiture en tuiles flamandes; elle se situe à l'écart du chemin, orientée au sud-est : l'étable et la grange à gauche (15,30 m), l'habitation à droite (11 m + annexe de 6 m). Les bâtiments actuels ont été conservés, fort heureusement, dans leur état original, sans altération ni défiguration. Les ancrages de l'habitation forment le millésime : A° 1750. Les bâtiments sont construits en grandes briques orangées de 26 cm sur 6 cm; les portes et fenê-



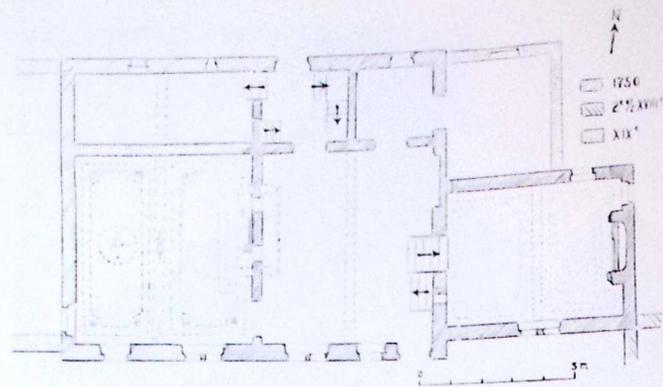
Façade postérieure de la maison, donnant au nord, après la restauration (à comparer avec le dessin ci-dessous).

tres sont encadrées de pierres blanches de Gobertange. Les murs ont été passés au lait de chaux, probablement au début du siècle passé selon la mode de cette époque; ils viennent d'être décrépis. L'habitation, dépourvue d'étage, présente une porte cintrée à l'extrême droite et quatre fenêtres ou demi-fenêtres en façade encore pourvues de leurs meneaux de pierre et de leurs barreaux originaux, ce qui est fort rare. Les volets

de bois extérieurs, qui fermaient la moitié inférieure des fenêtres, ont malheureusement disparu, ainsi que les boiseries originales des fenêtres à petits carreaux. Les moitiés supérieures sont garnies de vitres fixées dans un petit croisillon de fonte derrière les barreaux. Quelques traces de plâtrage (fenêtre murée vers l'étable) indiquent que le vitrage primitif se trouvait posé à l'extérieur contre les mêmes barreaux; c'était

Façade postérieure avant la restauration. Détails : 1. arc de la fenêtre dans l'annexe; 2. abaque d'une console d'âtre servant de seuil de fenêtre; 3. frise sous la corniche; 4. sommiers de l'arc avec lettres, à la porte principale (dessin de l'auteur).





Plan de l'habitation avant la restauration (relevé de l'auteur). En pointillé : le tracé des poutres et des plafonds moulurés.

probablement une mise en plomb à 3 × 3 compartiments correspondant aux deux barreaux.

La porte a son arc souligné par une moulure saillante en cavet, une pierre à la clef et deux à la base en léger relief; ces deux dernières portent une inscription : à gauche le monogramme du Christ I + S et à droite les initiales C.DG (du propriétaire probablement).

Les angles de la maison sont renforcés de pierres brunâtres de qualité assez médiocre, formant chaînage. Leurs formes étant insuffisamment allongées, et irrégulières, ces pierres paraissent mal adaptées à leur fonction, contrairement aux constructions de cette époque. Peut-être proviennent-elles de la démolition d'une construction antérieure, faite en pierre sablonneuse de mauvaise qualité telles qu'on en trouvait dans cette région.

Le haut toit de tuiles flamandes est dépourvu de lucarne; il est retroussé à la base et encadré de deux pignons saillants en briques disposées sur la tranche en dent de scie, s'appuyant sur deux oreilles avec consoles profilées de pierre : technique courante au XVIII<sup>e</sup> siècle remplaçant le pignon à gradins plus fréquent au XVI<sup>e</sup> et au XVII<sup>e</sup> siècle. La maison présente donc extérieurement encore les caractères traditionnels de notre architecture nationale des XVI<sup>e</sup> et XVII<sup>e</sup> siècles, avec sa porte arquée et ses fenêtres à meneaux de pierre, qu'on appelle parfois « style espagnol » (c'est-à-dire de l'époque de la domination espagnole).

La maison est prolongée à droite d'une annexe plus étroite, de la même époque, coiffée d'un toit en contrebas d'un effet très pittoresque. Cette annexe a l'originalité d'avoir une cave voûtée à moitié seulement en sous-sol, au-dessus de laquelle se trouve une chambre surélevée. Malgré une reprise dans la maçonnerie au-dessus de la cave, de part et d'autre près du point de rattachement à la maison, cette chambre paraît peu postérieure, vu l'utilisation de la même brique et la similitude parfaite du décor intérieur avec celui de la maison même. Les portes de communication entre les deux parties tant au rez-de-chaussée qu'au grenier prouvent que cette annexe était prévue. Cette dernière présente une cheminée dans le pignon terminal et une fenêtre sur chacune de ses faces extérieures : en façade une fenêtre double avec meneau central en bois soutenant la poutre du plafond (technique des constructions en bois et pisé); dans le pignon à droite de la cheminée, une charmante fenêtre arquée en brique d'un effet très inattendu et rare; sur la façade postérieure, une annexe plus tardive et plus basse, couverte d'un toit en appentis, est adossée à l'angle rentrant des deux constructions; elle apparaît sur les plans en 1844 et 1866 et a été conservée lors de la restauration. La façade postérieure de la maison, donnant au nord en direction des étangs d'autrefois, est presque aveugle. Une porte cintrée entourée de pierre en marque le centre environ. À gauche il y a une petite fenêtre (55 × 70 cm) qui paraît originale;

montant en brique, linteau en bois et seuil en pierre blanche; celle-ci est l'abaque d'une console d'âtre ouvert réutilisée; elle présente un large chanfrein oblique sur deux faces (cfr. dessin). À droite de la porte, il y a un soupirail original défendu de barreaux serrés, calés entre deux grosses pierres; la petite fenêtre et la meurtrière au-dessus sont percées ou élargies après coup, d'après la maçonnerie environnante. La corniche est soulignée par un double denticule en briques comme il a dû en exister en façade; les trous d'échafaudages n'ont ni pierre ni bloc de bois, par économie.

La façade postérieure de l'habitation, qui est dépourvue de pierres angulaires, est prolongée dans le même alignement vers l'ouest par les étables; le mur n'a ni frise supérieure ni trous d'échafaudage sous le toit. Il n'y avait originellement que des petites fenêtres presque carrées et quelques meurtrières, actuellement murées. Le pignon ouest est saillant; il est aveugle, sauf trois oculi disposés en triangle au sommet, permettant la libre entrée et sortie des hiboux, grands destructeurs de rats et de souris. La façade principale (sud) des étables est quelques centimètres en retrait de la maison. Elle présente une porte de grange rectangulaire au centre et une porte cintrée en pierre de Gobertange de part et d'autre, sans moulure. L'une d'elle et les petites fenêtres carrées originales ont été murées assez récemment. La porte de grange est le résultat, semble-t-il, d'un percement postérieur; les nombreuses retouches aux maçonneries environnantes le prouvent. Il semble qu'il y avait en cet endroit une troisième porte cintrée, dont les montants ont été réutilisés dans l'ouverture actuelle. Une nouvelle fenêtre remplacera cette large ouverture. Lors de la démolition de la grange qui se trouvait près du chemin, à la fin du siècle dernier, l'étable aura partiellement été transformée en grange. L'étable, malgré sa parfaite harmonie

avec l'habitation, lui est postérieure, car une fenêtre latérale de la maison a été condamnée et apparaît dans l'étable; elle a été réutilisée en façade lors de la restauration.

La charpente de l'étable est soutenue par trois grandes fermes en chêne grossièrement équarri, de qualité secondaire, reposant sur des entrails à faible hauteur, à peine 2 m, qui portaient le plafond bas des étables.

Le petit bâtiment en retour d'équerre à l'est de la cour ne présente plus grand chose de particulier. Son pignon nord paraît aussi ancien que la maison mais la pente du toit a été modifiée et la majeure partie des autres murs reconstruits au XIX<sup>e</sup> siècle. Une hotte sur montants en brique forme une cheminée rustique au-dessus de la bouche du four à pain, lui-même démolé.

#### Intérieur

Toujours avant la restauration, la division intérieure, fortement modifiée depuis, se présente vers l'avant comme suit :

l'habitation est divisée en deux belles pièces carrées (5,45 m de côté), éclairées par les fenêtres de la façade, et de petites chambres donnant vers l'arrière (nord, largeur moyenne 1,90 m); l'annexe à l'est a 6 m sur 3,80 m. Les plafonds sont à 2,95 m de hauteur.

Par la porte d'entrée, on accède directement dans la grande cuisine. Celle-ci, avec ses six portes, est le carrefour de toute l'habitation. Au milieu du mur central se trouvait le grandâtre ouvert, de 2,58 m d'ouverture. Il a malheureusement été dérasé et la grande hotte, qui avait 18,80 m de saillie à 1,73 m de hauteur, n'avait déjà disparu.

En déplaçant les murs, on a dégagé le fond primitif de petites briques (160 × 35 mm) et deux arcades latérales murées. Ces dernières n'étaient point des niches mais des ouvertures communiquant avec l'autre pièce dans l'âtre ouvert adossé. Probablement servaient-elles de passe-plat ou de chauffage indirect de l'autre pièce. Il n'y a pas ou plus de trace de fermeture de ces arcades, qui ont 40 cm de largeur et 30 cm de hauteur. La même disposition existe entre deux âtres adossés entièrement conservés de la ferme de Speelhoven à Haterbeek, hameau de Aarschot, datée

de 1575 et 1630; elle paraît très rare, tandis que des niches à cette place le sont moins. Les montants n'avaient qu'une demi-brique d'épaisseur (8 cm), ce qui paraît impliquer une arête de pierre avec la console en quart de cercle du type courant. Nous avons signalé la réutilisation d'une tablette latérale d'âtre ouvert comme seuil d'une fenêtre donnant vers l'arrière. Ceci nous permet de reconstituer aisément par dessin la cheminée primitive, à hotte dépassant nettement les consoles de pierre.

Les poutres et solives du plafond sont restées apparentes dans la cuisine; elles n'ont aucun décor ni console profilée. La deuxième grande pièce n'a d'accès que par la cuisine. Elle est décorée par un plafond mouluré en stuc avec coquilles et feuillage de style Louis XIV rustique dans les angles (le plan terrier en reproduit le dessin). Le premier panneau encadrait une grande hotte de cheminée proéminente comme celle de la cuisine, tandis que le second panneau porte une sorte de croix décorative dans un disque, motif peu classique. Ce plafond semble aussi ancien que la maison; il tient compte de la fenêtre, murée peu après la construction vers l'étable. Les moulures sont très empâtées, tant par les multiples couches de peinture que par l'inhabileté de l'exécution primitive. Ce plafond n'a malheureusement pas pu être conservé. La cheminée fut rétrécie de moitié au siècle dernier; mais il n'en reste plus que le fond de foyer en briquettes disposées en zig-zag dans un arc.

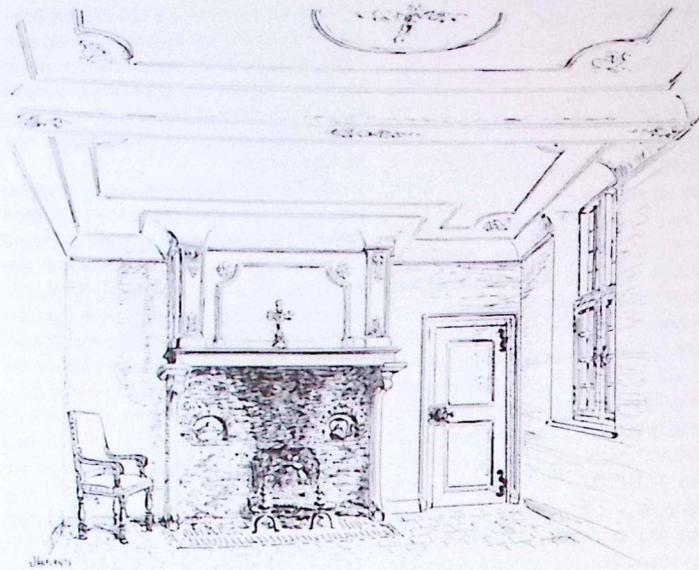
Dans la petite chambre surélevée au-dessus de la cave de l'annexe, à l'est, il existait un plafond analogue, qui s'est effondré peu avant la restauration. Par contre le manteau de cheminée y est conservé, avec ses quatre pilastres trapus disposés de face ou de biais, abondamment décorés de motifs Louis XIV. Cette chambre a conservé un joli dallage de carreaux rouges du petit format (12 cm) qui peut encore dater du XVIII<sup>e</sup> siècle. Une petite meurtrière permettait de regarder de cette pièce dans la cuisine. Vraisemblablement était-ce la chambre à coucher des parents, accessible de la cuisine par des marches fixées sur la porte inclinée de la cave au-dessous. Derrière la cuisine, il y avait une retable avec un évier de pierre et une petite pièce carrée obscure donnant sur

la porte de derrière. Là aboutissait également l'escalier en bois du grenier, une porte descendant vers un réduit, étroit et long, 50 cm en contrebas, séparé par un plancher d'une chambre à coucher surélevée, si fréquente dans nos vieilles fermes.

Le grenier est tout d'une pièce, soutenu par trois chevalets en chêne. Il était éclairé par une fenêtre latérale dans chaque pignon et probablement par deux lucarnes sur la façade (quelques chevrons coupés en suggèrent l'emplacement). Un passage arrondi vers le haut a été entaillé après coup vers le grenier de l'étable. Sur les premiers faux-entraits, à 2,50 m du plancher, est établi un second plancher portant un second étage de grenier, accessible par un solide escalier débouchant à côté du premier. Deux étages de greniers se rencontrent souvent dans les moulins à eau notamment ceux de Winge-Saint-Georges (Gempe, 1757) et de Rillaar (1759). La double cheminée traversait les deux greniers comme un énorme pilier, sans mur de refend; la même disposition existe au château de Horst à Sint-Pieters-Rode, au-dessus de la salle des chevaliers (XVII<sup>e</sup> siècle).

#### CONCLUSION

Extérieurement, avec ses portes cintrées, ses fenêtres à meneaux de pierres et ses hauts pignons saillants, la ferme ter Meeren n'accuse encore aucune influence des styles français, qui depuis le début du XVIII<sup>e</sup> siècle s'imposent dans les villes brabançonnaises. Elle n'est pas différente des fermes de Dievenhof (1728) et de Herendaal (1698) à Lubbeek, et de toutes leurs aînées du XVII<sup>e</sup> siècle dans le Hageland. Le grandâtre ouvert double à hotte proéminente est dans la même ligne. Par contre les plafonds moulurés Louis XIV des deux pièces plus décorées sont dans le « style nouveau » du temps. Nous sommes à l'extrême limite du style traditionnel; en effet sept ans plus tard, on bâtit la cure de Lubbeek en pur style Louis XIV, sans meneaux, ni porte cintrée, ni pignon, ni poutres apparentes, ni hotte proéminente; déjà en 1752, la cure de Korbeek-Lo était construite sur le même modèle. Et sur la grand-place de Lubbeek, dans la belle maison « het groen kruis » datée de 1787 (pharmacie Lemaître), il n'y a



Intérieur de la deuxième grande pièce. Reconstitution de la cheminée; le plafond existait encore, en état précaire, avant la restauration (dessin de l'auteur).

plus qu'une timide fenêtre à meneau reléguée sur la façade latérale. Les moulins à eau de Winge-Saint-Georges (1757) et de Rillaar (1759) n'ont plus de fenêtres à meneaux et possèdent des plafonds moulurés.

Le Hof ter Meeren est aussi un bel exemple de ferme reconstruite après le siècle de misère (fin XVIe et XVIIe siècle) par un fermier-propriétaire de moyenne importance, qui habitait, semble-t-il, lui-même sa ferme; le soin apporté au décor intérieur en témoigne. Elle est mieux conservée que bien des fermes contemporaines notamment la ferme « Dievenhof » à Lubbeek-Saint-Bernard, également restaurée récemment, mais dont le décor intérieur et les toitures primitives ont péri dans l'incendie d'août 1914. Aussi est-ce avec grande satisfaction que nous avons appris sa restauration.

#### RESTAURATION

Heureusement, les nouveaux propriétaires, le comte et la comtesse de Brouhoven de Bergeyck, entreprennent le sauvetage et la restauration de ce remarquable bâtiment, en 1967. Ils char-

gent Monsieur D. De Poorter de ce travail, l'architecte qui s'est vu confier par le professeur Lemaire la gestion journalière de l'immense chantier de la restauration célèbre du grand béguinage de Louvain.

Cela signifie restauration scrupuleuse et sensible, brique par brique, à mortier blanc, avec matériaux anciens, assainissement des murs humides. Les murs décrépis retrouvent une chaude alternance de briques plus ou moins cuites, les fenêtres retrouvent leurs volets de bois et leurs mises en plomb, les pierres sont doucement nettoyées et les tuiles, mi rouges-oranges, mi noires, sont serties à la chaux le long des faitages; de modestes lucarnes, pas trop nombreuses, agrémentent à nouveau le toit de l'habitation. Les deux étages de greniers sont aménagés en charmantes mansardes avec le splendide jeu des poutres, chevrons et solives du vieux toit se détachant sur les murs blancs ou tapissés d'un léger dessin.

L'étable est aménagée en habitation avec discrétion: la surface nue des murs domine encore entre les deux portes cintrées conservées, alternant avec deux fenêtres, une petite et une normale.

Une des deux portes est remplacée par un vitrage de mise en plomb jusqu'au sol, solution très pittoresque qui donne une jolie lumière à l'intérieur par terre. Les façades latérales et postérieure, originaires presque dépourvues de fenêtres, sont rythmées de jolies croisées à petits carreaux, d'un type très XVIIIe siècle. Les fenêtres nouvelles n'ont point d'encadrement de pierre en « faux vieux », mais un linteau et seuil de pierre, d'une découpe moderne très bien mariée à l'ancien. C'est un procédé d'authenticité dans les restaurations récentes, notamment au Béguinage à Louvain, qui laisse reconnaître les transformations du restaurateur.

Une cour de vieux pavés s'étale devant l'ancien logis, du gazon entoure les autres façades encadrées de quelques arbres. La rose grimpante et la glycine montent à l'assaut de quelques pans de murs, tandis que les géraniums fleurissent les auges de pierre bleue au pied d'autres murs.

L'intérieur a fait l'objet de soins tout aussi jaloux. Sauf un vieux plafond Louis XIV, ce que l'intérieur avait encore conservé d'authentique a été maintenu: le manteau de cheminée de l'annexe, les portes cintrées et les fenêtres à croisillons de la façade, la très belle charpente des greniers. Nous avons noté que les autres cheminées anciennes avaient disparu et qu'il n'y avait pas d'escalier ou de portes anciennes de qualité.

La division intérieure est nouvelle; seuls les murs extérieurs, plafond et charpentes sont restés. Un long et large couloir suit toute la façade méridionale, reliant l'ancien logis à l'aile « étable ». Il est éclairé par les jolies fenêtres à croisillons, dont le vitrage vert-bouteille lance des reflets pleins de finesses sur les voussettes blanchies retendues entre les solives du plafond: le style traditionnel du XVIIIe siècle y domine, ainsi que dans le nouvel escalier de bois en colimaçon, dressé au milieu de la maison comme dans les maisons des béguines et vieilles fermes.

Le style est moins rustique, plus XVIIIe siècle français dans les nouvelles pièces: salon du bout et salle à manger (aile de l'étable), chambre à coucher et charmant petit bureau surélevé avec sa cheminée Louis XIV évidemment. Le double style de l'ancien logis se trouve ainsi resouligné par le restaurateur.

Hof ter Meeren est vraiment une très belle réalisation de restauration d'une maison paysanne de moyenne importance, où les communs ont été convertis avec le goût et la mesure qui manquent si facilement à ce genre d'entreprise. Une réussite du même genre a été réalisée à la ferme Groenendaalhof (1792) à Vaalbeek, œuvre du même architecte-restaurateur, où une grange a également été intégrée avec bonheur dans l'habitation. Citons aussi la restauration du moulin à eau de Rillaar, jolie construction datée de 1759, comparable par plusieurs aspects avec le Hof ter Meeren.

Les restaurations de ce genre se multiplient ces dernières années en Brabant; il faut s'en réjouir. Il faut toutefois les donner comme exemples pour éviter deux autres phénomènes parallèles mais moins heureux: 1) des restaurations faites avec mauvais goût en faux rustique, par soucis soit spéculatifs de revendeurs, soit par ignorance des vraies valeurs à conserver. Que d'authentiques modestes éléments anciens sont remplacés par du faux rustique de pacotille! 2) les fermettes entièrement construites en faux-vieux, avec des matériaux de démolitions. Même si l'on admet ce principe d'une authenticité très douteuse, que de mauvaises reconstitutions, que d'erreurs d'assemblages, de mélanges d'éléments de styles incompatibles ou du trop rustique avec du raffiné!

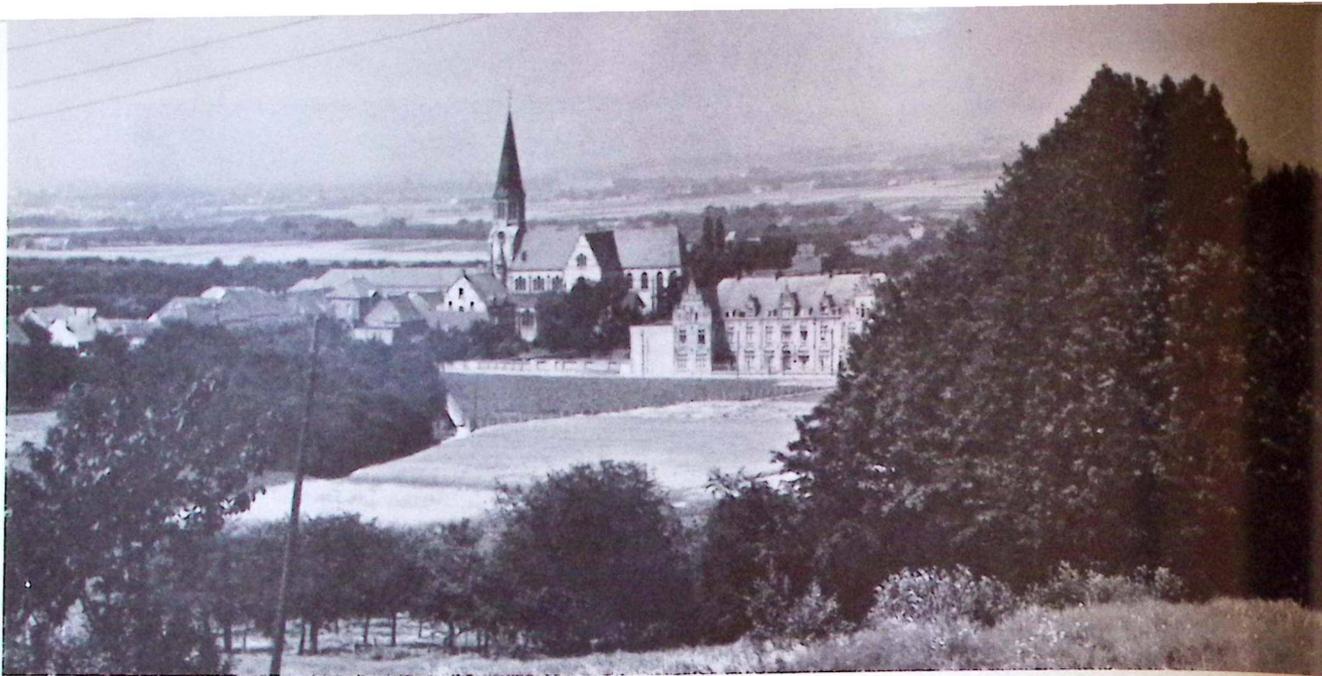
Une bonne restauration est une affaire de connaisseur, mais c'est aussi une œuvre d'art. Il faut donner ou redonner une âme à la maison, où il fait bon vivre: une chaleur humaine. Aussi faut-il y mettre du temps et de la réflexion avant de commencer. Il vaut mieux conserver des éléments postérieurs à la construction première, tels qu'un escalier, des portes et cheminées du siècle dernier, un joli dallage à fleurs des années 1925-30, plutôt que de les remplacer par des éléments faux ou étrangers au standing, à l'âme de la maison; ces renouvellements partiels sont l'apport vivant des générations qui l'ont habitée, qui, sauf discordance ou mauvais goût, ont leur valeur. A ce titre, la restauration de jolies maisons du XIXe siècle est autant à encourager que la restauration d'une bâtisse de qualité plus rare comme celle du Hof ter Meeren.



La grande galerie, avec la lumière filtrée par ses vitraux se reflétant sur les voussettes du plafond.

La cheminée de l'annexe restaurée. Décor en stuc Louis XIV original sur le manteau.





Panorama de Pamel, vu du Ledeberg.

# La Route de la Gueuze

par Yves BOYEN

Le Syndicat d'Initiative du Nord-Ouest du Brabant (en néerlandais : Gewestelijke V.V.V. Noord-West Brabant) a étudié trois itinéraires destinés à faire connaître aux touristes les curiosités naturelles et monumentales de la région incluse dans son ressort. Ces randonnées proposées aux excursionnistes portent des noms qui fleurissent sur le terroir : la « Geuzeroute » (Route de la Gueuze), la « Hoppeuroute » (Route du Houblon) et la « Plantentuinroute » (Route du Jardin botanique). C'est le premier volet — la Route de la Gueuze — de ce triptyque que nous nous proposons de décrire aujourd'hui. Pour prévenir toute méprise, précisons que l'intention des promoteurs de cette balade n'est pas d'inciter les automobilistes à faire halte dans tous les estaminets et cabarets où l'on débite encore cette bière typique, et risquer de la sorte, au terme d'une journée de libations, l'inévitable contravention pour ivresse au volant. En effet, le choix de cette appellation « Route de la Gueuze » représente bien plus qu'une banale invitation à lever allégrement le coude. Ses racines sont plus profondes, car au-delà de ce breuvage, au demeurant, délicieux, c'est tout un mode et même un certain art de vivre qui ressuscitent sous nos yeux. Bien que les seuls ingrédients entrant en ligne de compte pour la préparation de la gueuze, qui n'est autre que notre bon vieux lambic soumis à une seconde fermentation en bouteilles, soient le malt pour un pourcentage de 60 % et le froment, à concurrence de 40 % (le houblon n'est adjoint que pour garantir la bonne conservation de cette boisson spéciale), la gueuze est une bière exigeante n'admettant du technicien, qui en surveille la croissance jusqu'à complète maturité, aucune erreur, aucun relâchement, aucune distraction. Sa fabrication, dont les origines sont relativement anciennes, mais qui, sous sa forme actuelle remonte à ± 1830, semble devoir rester le privilège des brasseurs du Pajottenland et de ses abords immédiats (région de Hal) où l'on dénombre encore aujourd'hui une quinzaine d'industries appliquant toujours les recettes brassicoles, héritées d'une longue tradition.

Pénétrant au cœur même du Pajottenland, la Route de la Gueuze traverse une région agréablement vallonnée, qui a gardé de solides attaches rurales. L'industrie y est relativement peu développée. En revanche les cultures, surtout maraîchère et fruitière mais aussi houblonnière, occupent une grande partie de la surface arable

disponible.

Si cette excursion peut être entreprise en toute saison, les mois d'avril à octobre — époque où la nature déploie toute la gamme de ses charmes — sont toutefois les plus propices à cette évasion. Fin avril, début mai pour admirer les vergers en fleurs, dans le courant de juin pour déguster les fraises fraîchement cueillies, durant le mois d'août lorsque la moisson est sur le point d'être engrangée ou encore pendant le mois de septembre au moment de la cueillette du houblon, sans parler des attraits multiples que réservent en octobre les diverses variétés arborescentes lorsqu'elles revêtent progressivement leur incomparable parure d'automne. Et puis quelle émotion esthétique pour le touriste de découvrir au hasard du parcours, ici une vieille maison en torchis, là une modeste chapelle église campagnarde ou encore un austère château tout chargé d'histoire et de titres nobiliaires dont la respectabilité et le grand âge n'amoindrissent pas pour autant les mérites de la plaisante gentilhommière voisine.

\* = monument, site, point de vue ou œuvre d'art remarquable.  
 \*\* = monument, site, point de vue ou œuvre d'art de toute beauté.

Dilbeek a été choisi comme point de départ de ce circuit. Toutefois, les automobilistes partant de Bruxelles pourront, si bon leur semble, entamer leur randonnée à hauteur du château de Grand-Bigard. Aussi, avons-nous prévu une variante à leur intention.

## TRAJET DIRECT : BRUXELLES-DILBEEK

Quitter la capitale par la **porte de Ninove** et suivre la **chaussée de Ninove** qui coupe la **place de la Duchesse**, bien connue pour son marché aux chevaux. La chaussée traverse ensuite le quartier de Scheut où s'élevait jadis (milieu du XV<sup>e</sup> - fin du XVI<sup>e</sup> siècle) un couvent de Chartreux, précisément à l'emplacement occupé de nos jours par les missionnaires de Scheut. Du monastère du XV<sup>e</sup> siècle ne subsistent plus aujourd'hui que quelques éléments de l'église

conventuelle, incorporés dans le sanctuaire actuel.

Après avoir franchi le boulevard de Grande Ceinture de Bruxelles, la chaussée gagne progressivement les hauteurs de Dilbeek pour laisser bientôt, à droite, une modeste chapelle dédiée à saint Antoine. Au-delà de la chapelle, prendre la première artère, à droite, l'**avenue Baron Rob. de Viron**, qui conduit à la Place communale (Gemeenteplein) de Dilbeek, située derrière le château, où commence le circuit de la « Geuzeroute ».

## VARIANTE AU DEPART DE BRUXELLES

Quitter Bruxelles par le **boulevard Léopold II** et poursuivre en traversant le parc Elisabeth (21 ha) aménagé, en 1880, d'après un projet de Besme, et dominé de nos jours par la **Basilique nationale du Sacré-Cœur**, qui n'échappe peut-être pas à une certaine lourdeur, mais qui n'en achève pas moins d'une façon heureuse la perspective offerte depuis la porte de Schaerbeek. La première pierre de cet imposant édifice, élevé à l'initiative de Léopold II, fut posée en 1905 par notre Roi bâtisseur, à l'occasion du 75<sup>e</sup> anniversaire de l'Indépendance nationale. Mais en fait, les travaux ne débutèrent qu'en 1926 et ne furent terminés qu'en 1959.

Quatrième église du monde par ses dimensions, la basilique est un édifice de style néo-byzantin, comportant une ossature en béton armé avec revêtements extérieurs en briques sur soubassements en pierre. Longueur totale : 141 mètres; largeur du transept : 107 mètres; hauteur du dôme : 89,90 mètres. Le dôme lui-même est surmonté d'une croix en acier inoxydable, haute de 5,10 mètres et pesant 1.100 kilogs. Si l'extérieur du bâtiment a fait l'objet de critiques, bien que la ligne du dôme ne manque pas d'élégance, l'**intérieur\***, en revanche, peut être considéré comme une réussite. Les murs et les colonnes sont recouverts de « terra cotta » d'un joli effet. Le pavement du chœur est en marbre de même que le maître-autel surmonté d'un ciborium couronné par un calvaire. Les vitraux ont des coloris séduisants. Statue du Sacré-Cœur (dans le chœur), œuvre de Georges Minne, de même que le Christ, en bronze, adossé au chevet (à l'extérieur). La basilique possède le plus gros bourdon de Belgique (2.500 kilogs). Sous la basilique a été aménagé un



Dilbeek : église Saint-Ambroise.

Dilbeek : le château converti en maison communale.



centre d'accueil pour les nombreux pèlerins et touristes.

Visites guidées du dôme, les dimanches, pendant la haute saison. Du sommet (150 mètres au-dessus du niveau de la mer) **panorama\*\*** superbe.

Continuer par l'**avenue Charles Quint**, puis s'engager, à droite, dans la **chaussée de Gand** (N 10) jusqu'à la R. Pelgrimslaan, qui s'amorce, à gauche de la chaussée et conduit directement à l'entrée du château de Grand-Bigard où l'on rejoint la « Geuzeroute ».

## DILBEEK : POINT DE DEPART DE LA ROUTE DE LA GUEUZE

Jadis village agricole, Dilbeek est aujourd'hui un centre résidentiel de plus de 15.000 âmes. La commune a cependant gardé quelques attaches rurales et se trouve à la limite des zones de culture fraisière et houblonnière.

Le **Château\*** de Dilbeek, aujourd'hui maison communale, fut élevé en 1862 d'après les plans dressés par l'architecte Jean-Pierre Cluysenaar (1811-1880). Cette construction d'allure monumentale est assez caractéristique de la production de ce bâtisseur, en ce sens que si elle n'échappe pas à une certaine emphase et dénote même, avec ses nombreux bulbes coiffant tours d'angle et pignons, un goût assez prononcé pour la surcharge, elle n'en dégage pas moins une impression d'équilibre, d'élégance et même de sveltesse. Les armoiries du baron de Viron, qui fut propriétaire du domaine, ornent encore la porte d'entrée du castel.

Dans le voisinage immédiat du château, à notre droite en entamant le circuit, le **Parc Sainte-Alène**, qui faisait autrefois partie du domaine seigneurial, a été acquis au début de ce siècle par la commune qui l'a converti, par la suite, en promenade publique où de nombreux promeneurs viennent chercher à l'ombre de ses hêtres géants ces moments de calme et de sérénité dont nos contemporains ont tant besoin pour le maintien de leur équilibre physique et psychique.

Au pied du promontoire occupé par le château, nous laissons, à gauche, une jolie pièce d'eau ceinturant un îlot d'où émerge une tour ronde, coiffée d'un toit en forme de poivrière. Connue sous le

nom de **Tour Sainte-Alène\***, cette construction en briques (classée) paraît remonter au XIII<sup>e</sup> siècle et constitue le seul vestige de l'ancien château fort qui, à l'origine, était défendu par cinq tours. Sous ce précieux vestige du passé subsistent encore des souterrains dont l'entrée est condamnée. L'étang, qui sert aux ébats de quelques cygnes majestueux, est aussi un rendez-vous classique pour les mordus de la pêche et du canotage.

A notre droite, vis-à-vis de l'étang, le baron de Viron a fait édifier, en 1851-1852, divers bâtiments disposés autour d'une spacieuse cour rectangulaire. Ce complexe un rien tapageur avec pignons, murs et porche-tour à créneaux inspirés du style Tudor, abritait, au XIX<sup>e</sup> siècle, les écuries et les remises du château. Aujourd'hui, ces dépendances sont partiellement occupées par une pension-restaurant portant l'enseigne « Laiterie Sainte Alène » très prisée par les amateurs de tartines au fromage blanc et d'omelettes campagnardes arrosées comme il se doit d'un bon verre de gueuze ou de kriek. Un peu plus loin, à notre gauche, l'**Eglise Saint-Ambroise\*** (classée) mérite une visite. Ce gracieux sanctuaire rural, que diverses retouches et restaurations n'ont pratiquement pas défiguré, se caractérise par sa tour, en gothique primaire (fin du XIII<sup>e</sup> siècle) plantée en façade, sa nef centrale, en gothique tertiaire et son chœur remontant lui aussi à la fin de la période gothique. A l'intérieur, on remarquera les belles colonnes garnies de chapiteaux à crochets, l'opulente chaire de vérité (± 1650), un confessionnal daté : 1656, un tableau attribué à de Crayer et figurant le baptême de Levold, père de sainte Alène, et surtout la **statue\*** polychrome, en chêne, de sainte Alène, ravissante sculpture, sortie, vers 1500, d'un atelier brabançon, et occupant la partie centrale d'un retable moderne, en bois, relatif au martyre et au culte de la bienheureuse. L'église conserve des reliques (deux côtes) de cette sainte fille qui, selon la légende, vécut à Dilbeek dans le courant du VII<sup>e</sup> siècle et fut martyrisée, sur ordre de son père, parce qu'elle s'était convertie au Christianisme. Elle mourut exsangue à l'endroit où, suivant la tradition, s'élève, de nos jours, une petite chapelle (1872) où fut captée une source dont les eaux sont réputées souveraines contre les maladies des yeux (cette chapelle est située à l'extrémité de la Weerstanderslaan — accès par la chaussée de Ninove). Le culte à sainte Alène est encore resté très vivace à Dilbeek et environs.



Musée du Tramway à Schepdaal : autorail-tracteur construit en 1949 dans les ateliers de la S.N.C.V.

Musée du Tramway à Schepdaal : dans les remises ont été réunis une cinquantaine de véhicules.



### SCHEPDAAL

De l'église on joint, par la Verheylenstraat, la chaussée de Ninove dans laquelle on s'engage, à droite (direction Ninove). Après avoir suivi cette artère pendant 3 kilomètres, on arrive au lieu-dit Spanuit, à hauteur des **Brasseries Eylembosch**, fondées en 1851, et qui figurent aujourd'hui parmi les hauts lieux de fabrication de la gueuze et du lambic. Le toit de ce vaste établissement a été aménagé, en 1961, en belvédère. De cet endroit, le **panorama\*\*** porte, par temps clair, sur la quasi-totalité du Pajottenland et sur la majeure partie de l'agglomération bruxelloise (table d'orientation). Visites : seulement sur demande préalable. Continuer en direction de Ninove. Après 1.700 mètres, on atteint le Musée du Tramway.

### MUSEE DU TRAMWAY

Aménagé, en 1961-1962, dans un ancien dépôt de tramways vicinaux, construit entre 1888 et 1908. Ce musée retrace l'histoire du tram dans nos régions depuis ses origines jusqu'à nos jours. Il comporte une salle d'exposition où sont groupés d'intéressants documents relatifs au tram (gravures, photos, titres de transport, plaques d'arrêt, plaques de tête, lanternes, médailles commémoratives, outillage d'antan, moteurs électriques, ainsi qu'un schéma du fonctionnement d'une locomotive à vapeur du type 18 tonnes). Ensuite sont présentés dans trois remises une cinquantaine de véhicules reconstituant l'évolution du tramway en Belgique. On remarquera entre autres, une motrice électrique (1894), qui assura la liaison Bruxelles (place Rouppes) - Espinette, la voiture royale, utilisée par Léopold II, une remorque en bois de teck (1916-1917), une voiture pour voie à grand écartement, qui fut utilisée entre Groenendaal et Overijse, un autorail à moteur Diesel (165 chevaux-vapeur), dernier modèle construit en 1949, trois rames de wagons à vapeur, une dizaine d'anciens tramways électriques avec remorques (de 1894 à 1935) ainsi que de nombreux wagons à marchandises.

A l'extérieur où l'on peut toujours voir le château d'eau ont été rassemblés des modèles des différentes voies qui furent employées par les vicinaux depuis le rail à traction chevaline jusqu'à celui du type 51 kg/m, en passant par le rail vignole et le rail déraillable.

Le musée est ouvert de Pâques au dernier dimanche d'octobre, tous les samedis, dimanches et jours fériés, de 14 à 18 h.

Entrée générale : 15 F. Ce droit est ramené à 8 F pour les enfants, groupes organisés, familles nombreuses, membres des associations touristiques reconnues.

Pour tous renseignements : pendant les heures d'ouverture, en téléphonant au Musée 02/52.10.98. En dehors de ces heures et pour les réservations de visites en groupe, téléphoner à la S.N.C.V. - Direction du Brabant, rue Bara 105-107, 1070 Bruxelles : 02/21.00.07.

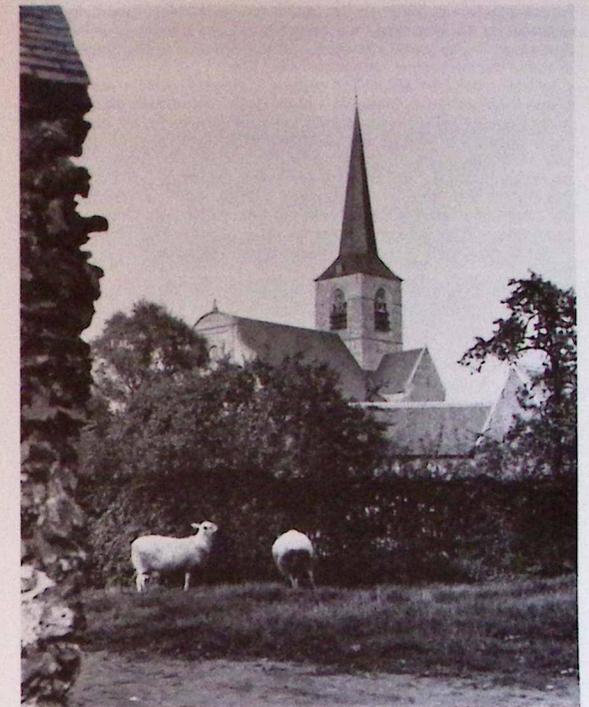
Avant de poursuivre le circuit, signalons aux amateurs de plein air et de natation qu'à une centaine de mètres du musée, à gauche de la chaussée de Ninove (direction : Ninove), un solarium « De Brabantse Alpen » équipé d'une grande piscine, d'une pataugeoire pour les petits, d'un buffet-froid (restaurant) et d'une buvette est ouvert durant la belle saison, tous les jours de 10 à 19 heures. Entrée générale : 25 F; enfants : 15 F.

Prendre, à présent, à droite devant le musée, la chaussée conduisant à Sint-Martens-Bodegem. Au-delà du pont surplombant le chemin de fer Bruxelles-Ostende, tourner à gauche au premier carrefour (direction Wambeek). Après avoir traversé le hameau de Zierbeek (Schepdaal) on pénètre sur le territoire de Wambeek.

### WAMBEEK

Attrayant village agricole. On y cultive notamment le houblon et la fraise. Le décor piqué de vergers nous rappelle que nous sommes au cœur d'une région où le fruit est roi. A Wambeek, une petite brasserie fabrique encore de la gueuze, suivant le bon vieux procédé traditionnel. Lieu de naissance du poète flamand Pol de Mont (plaque commémorative sur sa maison natale).

L'**Eglise Saint-Remy\*** (classée) mérite une visite tant pour son architecture que pour son mobilier. Cet édifice se rattache au groupe de sanctuaires brabançons de type scaldéen, c'est-à-dire à tour centrale. La construction de ce temple s'échelonna sur plusieurs siècles. On y relève au moins cinq campagnes de travaux : le chœur élevé au XVI<sup>e</sup> siècle, puis le transept et la tour, au clocher effilé, qui



Wambeek : l'église dans son cadre agreste.

Wambeek : le moulin à eau dit Klapscheutmolen.



Wambeek : intérieur de l'église dédiée à saint Remy.



furent achevés au XVII<sup>e</sup> siècle, tandis que le chevet recevait sa voûte actuelle en 1673; la vaste nef centrale, les collatéraux et la sacristie datent de la seconde moitié du XVIII<sup>e</sup> siècle. La façade actuelle, d'allure monumentale, fut élevée vers 1774.

L'intérieur est très séduisant. Notons l'imposant maître-autel animé d'une « Adoration des Mages » et de deux ravissantes statues baroques figurant saint Pierre et saint Jean l'Évangéliste, les autels latéraux dédiés à la Vierge et à saint Remy, qui sont deux compositions très soignées, puis un Christ en ivoire d'un modèle exquis, la chaire de vérité Louis XV, les lambris, en chêne, couvrant le transept et les bas-côtés; les lambris du transept proviennent vraisemblablement de l'ancienne abbaye de la Cambre. On remarquera enfin les fonts baptismaux avec potence en fer forgé, et plusieurs tableaux, dont un « Sacre de Clovis », œuvre intéressante, attribuée à S.-J. van Helmont.

A un petit kilomètre au sud de l'église subsiste un ravissant moulin à eau, le Klapscheutmolen, qui remonterait au XVI<sup>e</sup> siècle. Le moulin, le ruisseau et l'étang voisin composent un tableau d'une rare fraîcheur.

Joindre, à présent, la chaussée de Asse à Enghien dans laquelle on s'engage, à gauche, en direction d'Enghien. Après 1.700 mètres environ, tourner à droite, pour gagner le centre du village de Borchtlombeek.

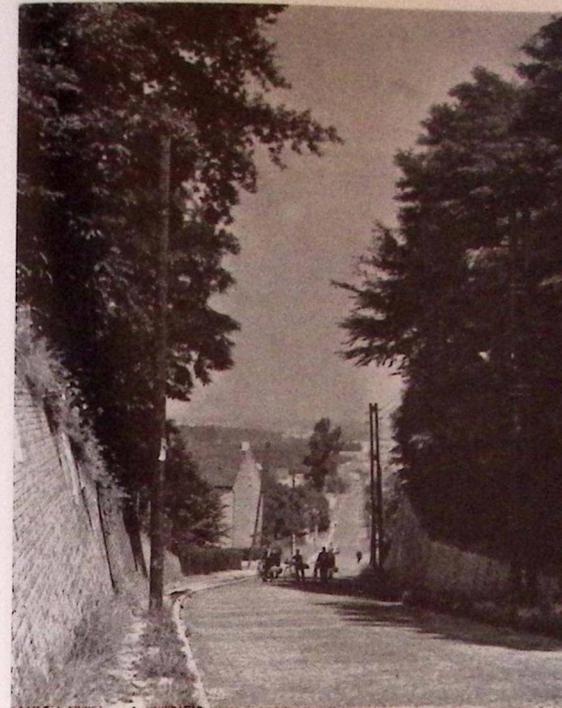
#### BORCHTLOMBEEK

Petit centre agricole. Houblonnières, vergers. Le relief assez accidenté ménage de beaux points de vue. Institut moderne pour handicapés mentaux.

L'Église Saint-Amand, en dépit d'agrandissements et d'élargissements des bas-côtés où la brique a été utilisée de façon peu heureuse, demeure un bel exemple du gothique finissant avec tour en pierre blanche et chœur à chevet plat. Une voûte inspirée de la Renaissance recouvre la nef centrale. Le sanctuaire est sobrement mais élégamment meublé avec un très beau maître-autel à fronton découpé et fortes colonnes encadrant une « Adoration des Mages » d'après Rubens, une chaire de vérité du XVIII<sup>e</sup> siècle avec images du Christ, de la Vierge et de saint Pierre dans un décor de vives rocailles. De gracieux lambris Louis XV courent le long du chœur.



L'église de Strijtem mérite une visite.



Pamel : à l'assaut du Ledebeg.

nous conduit par le modeste hameau de Kaltem (dépendance de Borchtlombeek) au site du Ledebeg, un des nombreux promontoires gardant la rive droite de la Dendre où vient mourir le Pajottenland.

#### PAMEL

Pittoresque localité devenue, depuis 1965, le centre administratif de la nouvelle commune de Roosdaal. On y pratique la culture maraîchère et fruitière (principalement la fraise et la framboise).

Au pied du Ledebeg, hameau de Pamel, dont les habitations grimpent jusqu'au sommet de la colline, jaillit une source exploitée comme eau minérale.

Du point culminant (75 mètres) de cette éminence on jouit d'un panorama\* grandiose sur une partie du Pajottenland ainsi que sur la vallée de la Dendre depuis la Vieille Montagne à Grammont jusqu'aux confins des Ardennes flamandes. La chapelle du Ledebeg est d'origine très ancienne. Signalée déjà en 1179, elle a fait l'objet de multiples modifications au cours des siècles; elle fut sensiblement agrandie à la veille de la guerre 1914-1918 et restaurée voici quelques couples d'années.

A l'intérieur, on notera le gracieux maître-autel au décor baroque et les vitraux modernes aux chaudes tonalités.

Nous descendons à présent, par le Ledebeg jusqu'au centre de Pamel, dont l'église dédiée à saint Géry est un édifice assez vaste datant de 1903 et qui s'apparente au courant néo-gothique.

S'engager maintenant, à droite, de l'église de Pamel dans la Gasthuisstraat. Laisser, à droite, la chaussée escaladant le Ledebeg et continuer à gauche pour atteindre notre prochaine étape : la commune de Liedekerke.

#### LIEDEKERKE

Vivante agglomération dont les quelque 900 hectares servent de lieu de séjour à plus de 10.000 habitants. La commune où grouillaient autrefois les gagne-petit est devenue de nos jours une localité proprette grâce notamment à l'aménagement de nouveaux quartiers résidentiels.

Église de Borchtlombeek : chaire de vérité.



Une artère très roulante nous conduit maintenant à travers des paysages verdoyants au centre de l'ancienne commune de Strijtem.

#### STRIJTEM

Riant village formant de nos jours, avec Pamel et Onze-Lieve-Vrouw-Lombeek, la nouvelle commune de Roosdaal. Vergers.

Le château de Strijtem (propriété privée), autrefois entièrement entouré d'eau, a été remanié et modernisé.

L'Église Saint-Martin\* mérite un arrêt prolongé. D'origine gothique, elle fut quelque peu banalisée vers le milieu du XVIII<sup>e</sup> siècle et coiffée, en 1901, d'une flèche piriforme qui, à défaut d'être gracieuse, rend le sanctuaire reconnaissable de loin. Mais le véritable spectacle est à l'intérieur et retiendra tout spécialement l'attention des amateurs de folklore religieux. En effet, dans les années 1900, le desservant, l'abbé Paul Cuyllits, orna le temple de fresques et de citations bibliques et fit placer des vitraux, à portée moralisatrice, où figurent, entre autres, les bienfaiteurs qui ont contribué à la réalisation de cet ensemble. Au-dessus du jubé, un squelette faisant office de jaquemart sonne les heures. A côté de cette imagerie populaire, le sanctuaire conserve quelques pièces anciennes : le maître-autel classique, enrichi d'une Ascension d'inspiration rubénienne, les lambris du chœur Louis XIV et Louis XV, les confessionnaux provenant de l'ancienne abbaye de Ninove, la chaire de vérité aux vives rocailles; enfin trois jolies statues : une Charité de saint Martin, composition folklorique du XVII<sup>e</sup> siècle, une Vierge à l'Enfant (± 1500) sortie d'un atelier brabançon, et une autre Madone, travail habile du XVIII<sup>e</sup> siècle.

A l'intention des touristes que n'effraie pas un petit crochet, signalons qu'à proximité de la chaussée de Ninove subsiste une ferme-château, dénommée « 't Hof ten Brugsken », ancienne demeure fortifiée déjà mentionnée au XIV<sup>e</sup> siècle, dont les bâtiments actuels, en briques zébrées de pierres, remontent dans leur ensemble au XVII<sup>e</sup> siècle et sont ornés de pignons et de gâbles à gradins tandis que quelques fenêtres ont conservé leurs archaïques meneaux. De l'église de Strijtem, la route sinueuse et variée à souhait après avoir longé l'Institut pour handicapés mentaux (Borchtlombeek)

Jadis centre rural, Liedekerke ne compte plus aujourd'hui qu'un nombre restreint d'agriculteurs. Parking derrière l'église.

L'Église Saint-Nicolas n'offre en raison des remaniements opérés au début de ce siècle (1903) qu'un intérêt mineur sur le plan architectural. Sa tour en pierres et son porche remontant tous deux au XVII<sup>e</sup> siècle sauvent l'ensemble de la monotonie.

L'intérieur de l'église a été « rafraîchi » en 1967 et dépourvu d'une partie de son mobilier qui, au demeurant, n'avait que très peu de caractère. Parmi les pièces conservées, on retiendra cependant la chaire de vérité (± 1620), un confessionnal du XVII<sup>e</sup> siècle et un ravissant autel de 1659, ornant le bras gauche du transept.

La cure actuelle date de 1867. Elle est l'œuvre de l'architecte bruxellois, Spaak.

On ne quittera pas Liedekerke sans remonter la Opperstraat, type particulier d'artère qui n'a pas, croyons-nous, son pendant en Belgique. Ses deux côtés sont, en effet, percés de ruelles et de venelles, portant chacune un numéro et bordées d'habitations basses et modestes, témoins d'une époque aujourd'hui révolue, où le paupérisme sévissait encore dans la commune et où le père d'une famille souvent nombreuse devait dans des conditions pénibles aller quérir son pain quotidien jusque dans les mines du Borinage.

Nous poursuivons en direction de Teralfene, laissant, à notre gauche, la belle et sinieuse vallée de la Dendre avec son décor de verts pâturages et de bois de peupliers. Avant d'atteindre la station de Liedekerke-Teralfene, tourner à droite (direction : Sint-Katherina-Lombeek).

Au hameau de Muilen, on aperçoit, à droite de la route, la chapelle Notre-Dame-ter-Muilen, élevée vers le milieu du XIV<sup>e</sup> siècle et reconstruite en 1884; elle est restée, au fil des siècles, le but d'un pèlerinage à la Vierge. A proximité de cet oratoire, un pan de mur est tout ce qui reste d'un ancien couvent des Carmes Chaussés, construit en 1653 et supprimé sous le régime français. Continuant notre randonnée, nous gagnons, à présent, le coquet et paisible village de Sint-Katherina-Lombeek. Le parcours est plaisant, quoique sinueux. La route, en effet, après avoir longé la ligne de chemin de fer Bruxelles-Ostende, enjambe cette voie ferrée, traverse ensuite le Essenehoek, puis tourne résolument à droite et, par la Bosstraat, passe à nouveau la ligne ferroviaire précitée pour s'inflé-



Ternat : le château de Cruyckenbourg.



Ternat : la maison communale, précédemment château De Mot.

chir vers la gauche en longeant le hameau de Schepenseel et recouper à nouveau (passage souterrain) la ligne Bruxelles-Ostende avant de joindre le centre même de Sint-Katherina-Lombeek.

#### SINT-KATHERINA-LOMBEEK (LOMBEK-SAINTE-CATHERINE)

Populeux village (plus de 4.500 habitants), qui tire encore une partie de ses ressources de l'agriculture, notamment de la culture du houblon, dont les autres centres brabançons de production sont localisés aux environs de Asse et de Hekelegem.

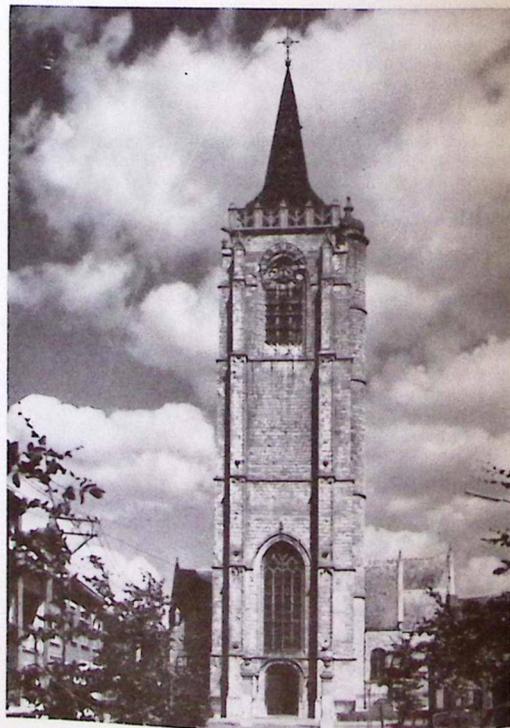
Si le site est charmant et reposant, si l'air n'est pollué par aucune industrie, en revanche, le patrimoine monumental de la commune n'est pas très riche.

L'église, dédiée à sainte Catherine, fut profondément remaniée en 1783 et en grande partie reconstruite en 1857 et 1879, de telle sorte qu'extérieurement elle a perdu tout cachet. Seul l'intérieur présente encore des traces de l'ancien sanctuaire. Le mobilier fut lui aussi renouvelé, en grande partie, dans le courant du XIX<sup>e</sup> siècle, mais en s'inspirant adroitement de modèles de menuiseries en usage aux XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècles. C'est le cas notamment du maître-autel, des lambris et de la chaire de vérité, cette dernière ayant au surplus belle allure. Le sanctuaire a cependant conservé quelques pièces plus anciennes, notamment, un autel dédié à saint Antoine l'Ermite avec tableau représentant la fameuse tentation du bienheureux et statue du saint abbé, remontant au XVII<sup>e</sup> siècle. A signaler aussi une Vierge à l'Enfant du XVI<sup>e</sup> siècle, sortie vraisemblablement d'un atelier malinois.

La cure est une élégante construction du XVIII<sup>e</sup> siècle. Il existe à Lombeek une chapelle dédiée à sainte Catherine et une source dite de sainte Catherine. La dévotion populaire envers cette bienheureuse est toujours vivace; on l'invoque contre les maladies de la peau.

De l'église, en remontant le frais vallon de Hunselbeek pendant quelques centaines de mètres, on arrive à la hauteur du vieux moulin à eau de Lombeek, appelé Campens Molen ou encore Molen aan de Ploter. Cette charmante minoterie, déjà mentionnée en 1461, est aujourd'hui désaffectée, mais serait, le cas échéant, encore en mesure de fonctionner.

Ternat : église Sainte-Gertrude.



Poursuivant notre circuit, nous atteignons bientôt la chaussée de Asse à Enghien dans laquelle nous nous engageons, à gauche, en direction de Asse. Ne pas franchir le passage à niveau de la voie ferrée Bruxelles-Denderleeuw, mais prendre à droite, passer devant la gare de Ternat et poursuivre jusqu'au centre de cette importante commune, qui mérite une visite.

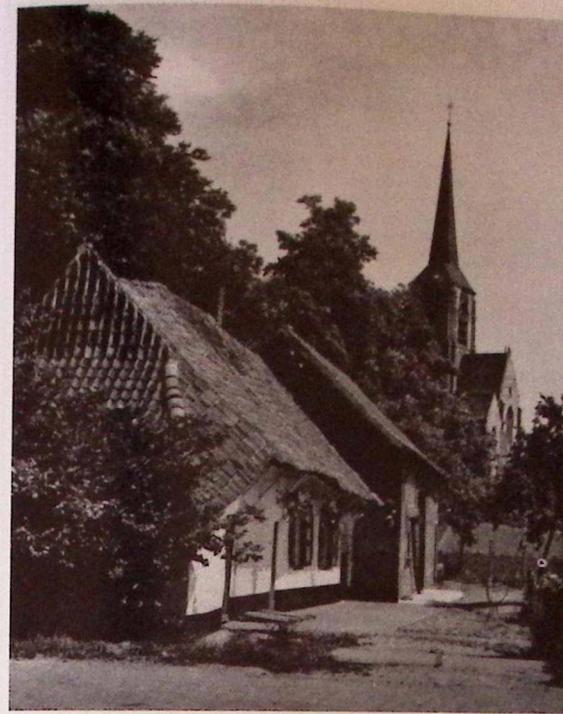
#### TERNAT

Coquette et vivante bourgade, forte aujourd'hui de quelque 4.700 habitants, en grande partie des travailleurs manuels et intellectuels occupés dans les grands centres. Nonobstant sa récente vocation résidentielle, Ternat a encore gardé de solides attaches rurales. On y cultive notamment le houblon. Bien que divers édifices fleurant bon les siècles révolus aient disparu durant ces dernières décennies, la commune a su préserver plusieurs monuments que ne rieront ni les amateurs d'art ni les amants du passé.

Et tout d'abord, le **Château Kruikenburg\*** (Château de Cruyckenbourg) dont les vénérables murailles perpétuent près de huit siècles d'histoire.

Plantée au cœur d'un riant domaine de quelque 16 hectares, cette sobre mais élégante demeure remonte vraisemblablement au XIII<sup>e</sup> siècle et fut notamment la propriété des Wesemael qui vendirent, en 1380, château et seigneurie à Everard 't Serclaes, échevin de Bruxelles, lâchement assassiné en 1388 et considéré depuis comme un héros populaire. Les 't Serclaes demeurèrent propriétaires du domaine jusqu'au XVI<sup>e</sup> siècle. Le château, qui au début avait l'allure d'une forteresse, subit d'importantes modifications vers 1715. Toutefois, ses tourelles en forme de poivrière, sa robuste tour carrée et les douves qui l'entourent et qu'on franchit par un pont à cinq arches, rappellent encore ses origines moyenâgeuses. Depuis 1938, le château est la propriété des Frères des Ecoles Chrétiennes. Les ailes septentrionale et orientale de cette imposante demeure ont été classées, de même que les abords du castel.

Il n'y a guère encore, une belle drève, formée par une quadruple rangée de chênes séculaires, reliait le château à l'église. Ces arbres vénérables ont été malencontreusement abattus en 1959 et remplacés par deux rangées de petits hêtres pourpres.



Sint-Martens-Bodegem : l'église Saint-Martin et ses abords tentent toujours les peintres et les chasseurs d'images.

#### SINT-MARTENS-BODEGEM (BODEGEM-SAINTE-MARTIN)

Coquet village agricole, situé au point de jonction des zones de culture fraisière et houblonnière. A côté de nouveaux quartiers à vocation résidentielle, on trouve encore quelques vieilles fermes et l'une ou l'autre pittoresque maison en torchis (notamment dans la Schepdaalstraat) telle qu'on en voyait par centaines jadis dans le Pajottenland.

**Eglise Saint-Martin\*** : Fièrement plantée sur un tertre et encore entourée de son vieux cimetière, l'église (classée) de Bodegem est le joyau architectural de la commune en même temps qu'un des édifices religieux les plus typiques de l'ouest de la capitale. Sa tour centrale, percée d'ouïes, constitue le principal ornement de ce monument qui, par ailleurs, allie élégance à robustesse.

Pour le reste, l'église présente un mariage heureux d'éléments relevant du gothique rayonnant et tardif. On admirera, outre la tour, la façade occidentale et son porche remontant au XVI<sup>e</sup> siècle, ainsi que le chœur aux lignes très pures. Le sanctuaire a été récemment restauré.

Le mobilier est peu important. A signaler cependant la chaire de vérité, transition entre les styles Louis XV et Louis XVI, un calvaire du XVI<sup>e</sup> siècle, un confessionnal Louis XV, le maître-autel imposant (XVIII<sup>e</sup> siècle) et une très intéressante pierre tombale à la mémoire de Pierre Vander Beken, qui servit sous les archiducs Albert et Isabelle et mourut au château de Bodegem, le 30 octobre 1615.

Au pied du monticule subsiste encore une ravissante ferme qui a tenté plus d'un peintre et d'un chasseur d'images.

S'engager, à présent, dans la chaussée conduisant à la gare de Bodegem. A hauteur de celle-ci, franchir le passage à niveau.

Immédiatement à droite, le château abritant de nos jours un noviciat des Sœurs Blanches d'Afrique. Puis, à gauche, le moulin à eau, établi en bordure du Steenvoordebeek; il fut construit en 1738 et a de nos jours cessé toute activité. Après 600 mètres, tourner à droite, en direction de Sint-Ulriks-Kapelle.

#### SINT-ULRIKS-KAPPEL

Paisante localité plantée dans un site agréablement vallonné. Ressources agricoles axées en partie sur la culture des fraises et du houblon. Siège de plusieurs exploitations de moyenne importance

L'église\*, dédiée à sainte Gertrude (Ternat releva au début de l'abbaye Sainte-Gertrude à Nivelles), remonte à la fin de la période gothique. En forme de croix latine et comportant trois nefs soutenus par des colonnes cylindriques, ce sanctuaire, construit en pierres de la région, se signale par ses vastes proportions, sa tour robuste et majestueuse, une des plus hautes du Brabant (50 mètres), étayée par de puissants contreforts et flanquée d'une tourelle d'escalier, et aussi par ses voûtes aux superbes nervures et aux clés armoriées auxquelles on travailla au début du XVII<sup>e</sup> siècle, notamment en 1627. Un détail curieux : la tourelle d'angle donne accès à une petite construction en forme d'échauguette faisant office de cadran solaire.

Une restauration effectuée, en 1896 a eu pour conséquence la disparition partielle du mobilier ancien, notamment les boiseries et l'ancien maître-autel.

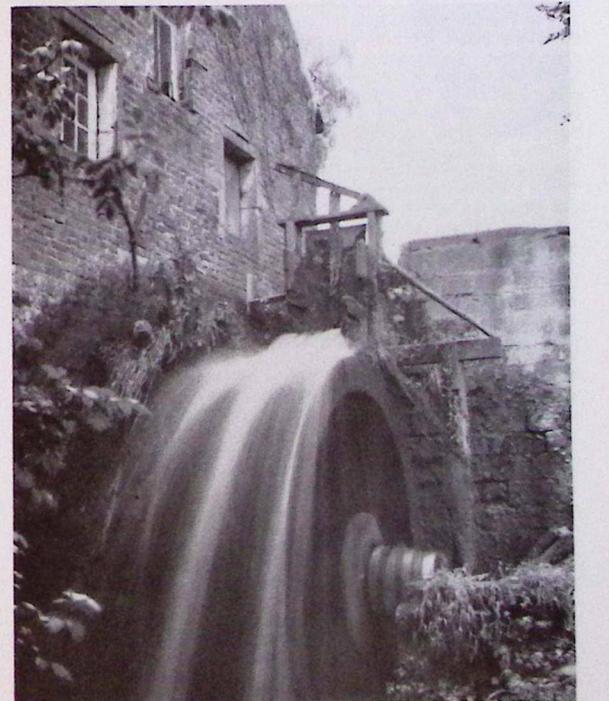
Quelques œuvres d'art ont été cependant conservées, entre autres, une statue de sainte Gertrude, œuvre malinoise du XVI<sup>e</sup> siècle, la chaire de vérité (1779) aux décors néo-classiques et à la cuve richement sculptée, une belle et grande toile attribuée à Gaspard de Crayer figurant « Le Couronnement de la Vierge » qui ornait autrefois l'autel majeur et qui est conservée aujourd'hui à la cure, et un autre tableau représentant sainte Gertrude, composition non dénuée de mérite datant du milieu du XVIII<sup>e</sup> siècle. Dans le chœur on remarquera le caveau des de Fourneau qui furent seigneurs de Cruyckenbourg.

Le sanctuaire est classé comme monument.

La **Maison Communale**, anciennement château De Mot, est une ravissante demeure de plaisance (classée) comportant un étage et édifée au début du XVIII<sup>e</sup> siècle (le millésime 1719 est gravé dans la façade). On détaillera surtout la superbe porte Renaissance, la gracieuse tourelle bulbeuse coiffant l'édifice et la pittoresque façade percée de neuf fenêtres à meneaux. Au-dessus de la porte d'entrée ont été scellées les armoiries de Ternat, qui représentent sainte Gertrude, abbesse de Nivelles.

A l'extrême gauche de la Maison communale subsiste encore une vieille pompe, en pierre bleue, aujourd'hui, hors d'usage. Se diriger maintenant vers Sint-Martens-Bodegem (Bodegem-Saint-Martin), en négligeant à la sortie de Ternat, la route qui, à gauche, conduit directement à Sint-Ulriks-Kapelle qu'on visitera plus tard.

Sint-Ulriks-Kapelle : le vieux moulin à eau, dit Nieuwermolen, qui a donné son nom au château voisin.





Sint-Ulriks-Kapelle : le château de Nieuwermolen.

Laurent-Benoît Dewez, premier architecte de Charles de Lorraine, qui fut l'un des bâtisseurs les plus brillants de la seconde moitié du XVIII<sup>e</sup> siècle en même temps que l'un des chefs de file du mouvement néo-classique dans nos provinces. Le château de la Motte, où suivant la rumeur, L.-B. Dewez aurait séjourné, est composé d'un corps de logis principal, à un étage, orné d'un fronton triangulaire, et de deux constructions placées en avant-corps et surmontées, chacune, d'une tourelle hexagonale.

L'édifice, auquel on accède par un pont à deux arches, est toujours entouré de douves. Dans le parc croissent encore quelques magnifiques essences arborescentes, dont certaines auraient été plantées par Dewez lui-même, lors de l'aménagement du domaine.

Un autre château, celui de **Nieuwermolen\*** est situé à quelque 2 kilomètres au nord-ouest de l'église, au-delà de l'autoroute Bruxelles-Ostende.

Occupant une situation privilégiée dans un site admirable, piqué de tilleuls et de chênes séculaires, et égayé par un beau plan d'eau, le château de Nieuwermolen (propriété privée) forme un important ensemble mêlant adroitement les emprunts au gothique finissant avec les tendances artistiques issues de la Renaissance.

En dépit de divers remaniements et de différentes retouches opérés, entre autres, aux XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècles, le castel a conservé une réelle homogénéité d'un effet des plus séduisants. La tour à cinq niveaux est la partie la plus ancienne de la construction : elle remonte probablement au XIV<sup>e</sup> siècle et laisse encore voir de-ci de-là quelques meurtrières. Le bâtiment proprement dit fut entièrement reconstruit à la fin du XVI<sup>e</sup> siècle et au début du XVII<sup>e</sup> siècle, à l'initiative de Louis Verreycken, audientier du Brabant et premier secrétaire d'Etat sous Philippe III.

L'aile nord réédifiée en 1596 et l'aile sud rétablie en 1606 se particularisent par leur appareillage de briques, dites espagnoles, zébrées de pierres blanches et leurs toitures d'ardoises, rythmées par des pignons à gradins.

Le château est classé comme monument.

Près de cette demeure historique subsiste un **vieux moulin à eau** (hors d'usage), qui a donné son nom au château. Cette petite usine existait déjà en 1450; détruite pendant les guerres de religion, elle fut reconstruite, vers 1590, par Louis Verreycken et son épouse

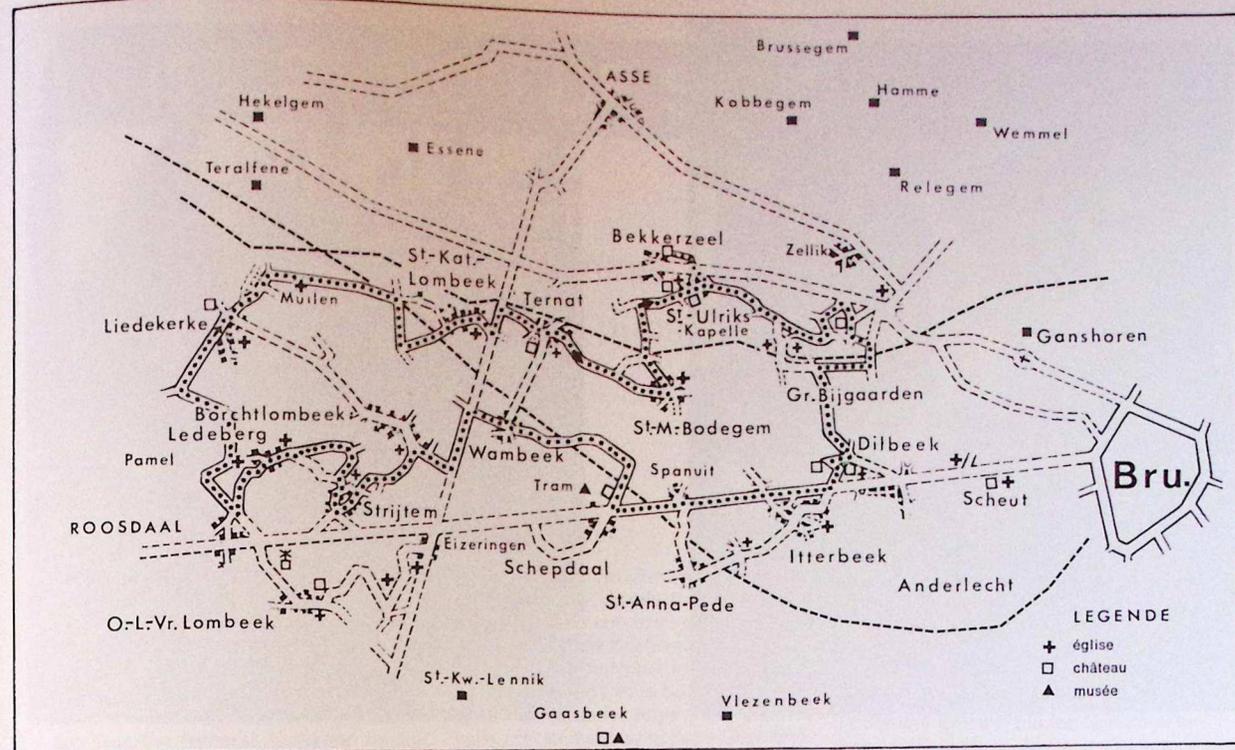
(de 10 à 25 hectares environ par propriété). Brasserie spécialisée dans la fabrication du lambic. Groupe folklorique de danseurs et danseuses (29 danseurs, 10 musiciens et un géant), dénommé Volk-dansgroep « Pajottenland ». Créé en 1959, il a remporté depuis de nombreux succès tant en Belgique qu'à l'étranger en faisant revivre d'anciennes danses populaires du Pajottenland.

L'Église **Saint-Ulric**, de style gothique, pêche, sur le plan architectural, par défaut d'homogénéité. L'élément le plus intéressant est le chœur élevé au XVI<sup>e</sup> siècle. La nef centrale et les bas-côtés ont été remaniés dans le courant du XVII<sup>e</sup> siècle, tandis que la tour peu esthétique ne fut édifée en briques qu'au début du XIX<sup>e</sup> siècle. Outre le chœur, on remarquera cependant les bras saillants du transept et, à l'intérieur, les gros piliers cylindriques à base moulurée soutenant les nefs. Du mobilier assez important, on notera le maître-autel à colonnes orné d'une Crucifixion et surmonté d'une statue de saint Ulric, évêque d'Augsbourg et patron de la paroisse; puis deux statues baroques où sont figurés saint François d'Assises et sainte Claire, qui sur la foi d'une tradition séculaire reproduiraient les traits des archiducs Albert et Isabelle; ensuite la chaire de vérité Renaissance avec images des évangélistes. A signaler aussi l'autel baroque, à colonnes torsées (bras droit du transept), rehaussé d'une jolie toile attribuée à Gaspard de Crayer et représentant « le Christ ressuscité apparaissant à ses disciples et à Marie-Madeleine »; on y voit également un buste de saint Hubert et un reliquaire du patron des chasseurs. L'autel à colonnes corinthiennes (bras gauche du transept) animé d'un tableau du même de Crayer et deux confessionnaux aux lignes vigoureuses retiendront encore notre attention. En quittant l'église, jeter un coup d'œil sur la remarquable pierre tombale de Messire Théodore de Fourneau († 1634), adossée au mur extérieur (côté sud) sur laquelle le défunt est figuré, en bas-relief, dans un encadrement où sont reproduits les quartiers des de Fourneau et d'autres familles nobles.

A deux pas du sanctuaire, au n° 5 du Kerkweg subsiste une construction remontant au XVI<sup>e</sup> siècle et constituant le seul vestige de l'ancien château seigneurial.

A 250 mètres du sanctuaire, en retrait de la Lumbeekstraat, un charmant domaine privé abrite le **Château de la Motte**, agréable gentilhomme, de style néo-classique, édifée d'après les plans de

Vue aérienne du château de Grand-Bigard et du châtelet d'entrée.



Louise Micault et resta en service jusqu'à la seconde guerre mondiale.

En reprenant notre circuit à hauteur de l'église et en nous dirigeant vers Groot-Bijgaarden (Grand-Bigard), nous laissons immédiatement, à notre droite, le **troisième château** de Sint-Ulriks-Kapelle. Il s'agit d'une construction assez massive datant de la fin du XIX<sup>e</sup> siècle et qui fait office aujourd'hui de maison de repos gérée par des religieuses hospitalières.

Deux kilomètres plus loin, nous pénétrons sur le territoire de Groot-Bijgaarden.

#### GROOT-BIJGAARDEN (GRAND-BIGARD)

Village autrefois agricole, Grand-Bigard est devenu de nos jours une bourgade pratiquement soudée à l'agglomération bruxelloise. Outre la culture maraîchère et l'horticulture qui occupent encore quelques dizaines d'hectares, la commune est le siège d'une fromagerie, d'une laiterie, d'une fabrique d'appareils de chauffage, d'une briqueterie, tandis que d'autres établissements sont concentrés dans un nouveau zoning industriel.

Le patrimoine monumental de Grand-Bigard est important. Tout d'abord, à droite et en contrebas de notre route, l'ancienne **abbaye bénédictine de Grand-Bigard**, fondée vers 1130 par sainte Wivine.

Le moulin devenu abbaye, en 1548, connut des fortunes diverses jusqu'à sa suppression, en 1796, sur ordre de l'occupant français. Depuis 1897, ce qui subsiste de l'ancien complexe abbatial est la propriété des Frères des Ecoles Chrétiennes, qui y ont installé un juvénat.

En dehors des bâtiments élevés dans le courant de ce siècle (chapelle, maison de retraite, etc...) plusieurs constructions remontant au temps où l'abbaye était occupée par les Bénédictines sont parvenues jusqu'à nous; c'est le cas du mur de clôture, du beau porche daté 1730, de l'ancienne infirmerie édifée en 1632, de la ravissante maison du receveur et des prêtres desservant l'abbaye, élevée en 1756 et dont la façade, en pierres blanches, marie symétrie et sveltesse, ainsi que des bâtiments réservés à l'exploitation rurale. Dans les jardins où croissent de luxuriantes frondaisons, dont quel-

ques hêtres centenaires, ont été mises au jour les substructions de l'église primitive, de style roman, ainsi que quelques autres vestiges qui forment de nos jours un modeste mais précieux musée lapidaire.

Propriété privée; visites seulement moyennant autorisation préalable. En face du porche, une avenue rectiligne, qui s'est substituée à une jolie drève conduit à la **Chapelle Sainte-Wivine**, bâtie en 1660, à l'emplacement où, suivant la tradition, sainte Wivine construisit une hutte et où elle commença sa vie exemplaire de recluse.

Ce charmant oratoire fut restauré en 1808. Derrière la chapelle jaillit une source dont les eaux sont réputées miraculeuses et utilisées comme remèdes contre diverses affections, notamment les maux de gorge, de poumon, les varices, ainsi que contre les maladies des yeux et du bétail. La chapelle où est vénérée un fragment d'os provenant d'un des doigts de sainte Wivine (les autres reliques de la sainte sont conservées, depuis 1805, en l'église du Sablon, à Bruxelles, qui en céda, en 1812, une partie à l'église d'Orbais, tandis qu'en 1855, d'autres fragments étaient déposés en l'église Saint-Gilles, à Grand-Bigard) est ouverte tous les dimanches dans la matinée et l'après-midi. A cette occasion, les pèlerins et touristes peuvent se procurer divers souvenirs se rapportant à la sainte, entre autres, l'eau réputée qui jaillit de la source voisine.

En suivant les flèches directionnelles, nous contourmons, à présent, par la J. Mertensstraat, la Groenstraat et la Fr. Van Beverenstraat, le magnifique domaine servant d'écrin au château de Grand-Bigard, et, après avoir longé la ferme convertie en manège, nous arrivons devant l'entrée de cette belle propriété d'origine seigneuriale.

#### CHATEAU\* DE GRAND-BIGARD

Ancienne demeure fortifiée, entourée de douves, dont les origines remontent au Moyen Age — l'occupation des lieux est déjà mentionnée en 1110 — le château de Grand-Bigard fut la résidence favorite de plusieurs seigneurs de haute lignée, tel Ferdinand de Boisschot, chancelier de Brabant, qui acquit la propriété en 1634, agrandit le château et procéda à l'édification de la chapelle. On accède à la propriété, dont les bâtiments furent habilement restaurés, au début de ce siècle, par Raymond Pelgrims de Bigard, par



Château de Grand-Bigard : cuisine flamande.

un pont à cinq arches conduisant à un châtelet, édifié en briques et grès lédién et datant partiellement du XIV<sup>e</sup> siècle, mais remanié au XVII<sup>e</sup> siècle. Il est flanqué de deux tours rondes percées de meurtrières; il comporte une salle gothique (XV<sup>e</sup> siècle), une cave aménagée en prison, qui a gardé ses instruments de torture, ainsi qu'un vieux puits.

Dans le parc sont conservés des fonts baptismaux romans (XII<sup>e</sup> siècle). Dans le parc également où croissent de belles essences arborescentes (hêtres centenaires, chênes, tilleuls, épicéas, etc...) se dresse un **donjon** massif, de style gothique, érigé en 1347 et remonté, pierre par pierre, par Raymond Pelgrims de Bigard. Ce donjon, haut de 30 mètres et doté de murs atteignant jusqu'à 3 mètres d'épaisseur, possède d'admirables cheminées et des salles voûtées avec soin.

Le **corps de logis** est une brillante illustration du style Renaissance dans nos régions. Ses proportions harmonieuses sont soulignées par l'heureuse combinaison de la brique rouge et de la pierre blanche. Il est flanqué, d'une part, d'une tour majestueuse à clocher bulbeux, et, d'autre part, d'une chapelle (XVII<sup>e</sup> siècle) où est conservé un admirable Christ polychrome de la fin du XVI<sup>e</sup> siècle. L'intérieur a été aménagé en **musée**. On y voit notamment une superbe grille, en fer forgé (XVIII<sup>e</sup> siècle) séparant le hall du vestiaire, une cuisine flamande avec cheminée gothique du XV<sup>e</sup> siècle, four à pain avec taque d'origine et évier à pompe avec encadrement d'époque forme d'authentiques carreaux de Delft, la salle à manger rehaussée d'une remarquable cheminée (XVI<sup>e</sup> siècle), ornée de tableaux dont une vaste composition sortie de l'atelier de Rubens représentant Jésus chez Simon le Pharisien, la salle de réception au beau mobilier d'où se détache une tapisserie (XVII<sup>e</sup> siècle) de la manufacture d'Aubusson, figurant le Festin offert par Didon à Enée. On y trouve encore une splendide collection de 42 crucifix (XII<sup>e</sup> au XV<sup>e</sup> siècle), un tableau de Jean Brueghel : « Les Singes » (1624) et une variante, due à Pierre Bruegel l'Ancien, de la célèbre « Parabole des Aveugles ».

Le musée garde encore des tableaux de primitifs italiens et allemands, des orfèvreries, dinanderies, étains, des épées, arquebuses et heaumes, de la porcelaine ancienne, de jolis lustres, un coffre



Le houblon, qui garantit la bonne conservation de la gueuze, est cultivé sur place.

gothique en noyer (une des pièces maîtresses de l'ébénisterie française) ainsi que plusieurs statues dont une Vierge de l'époque bourguignonne et une Sainte Anne sortie des ateliers brabançons. Le château de même que le domaine peuvent être visités tous les dimanches et jours fériés, de 14 à 19 heures, depuis Pâques jusqu'au dernier dimanche d'octobre.

Entrée générale : 30 F. Diverses réductions.

Nous remontons l'avenue Pelgrims de Bigard. Avant d'atteindre la Place Communale, remarquer, à droite, la **cure**, détruite à la fin de la guerre 1940-45, et reconstruite en « faux vieux ».

La **Place Communale** est charmante avec, à l'un des angles, l'église **Saint-Gilles** (classée), à une seule nef donnant sans transept sur le chœur. Ce sanctuaire campagnard fut reconstruit, en briques et pierres de taille, entre 1771 et 1778, à l'exception de la tour qui est la partie la plus intéressante de l'édifice et qui date de ± 1600. On détaillera le beau portail classique et on remarquera, contre le mur extérieur (côté sud) la pierre tombale de Laurent-Benoît Dewez, le grand architecte dont nous avons parlé plus haut.

A l'intérieur, on admirera une sculpture\*, en marbre, d'excellente facture, figurant le Christ au Tombeau et provenant de l'ancienne abbaye de Grand-Bigard; cette œuvre de tout premier plan est communément attribuée à Jérôme Duquesnoy.

Sur la place se dresse une sobre colonne, élevée en 1919, à la mémoire des héros de la guerre 1914-18, grâce à la générosité de Raymond Pelgrims de Bigard.

Sur la place encore, la **Maison Communale**\* (classée), ravissante construction, en pierres et briques, élevée en 1933-34, sous la direction de R. Pelgrims de Bigard, en grande partie avec des matériaux provenant d'une vieille demeure champêtre, dénommée « De Pampoel », qui datait de 1617 et qui, située à Ganshoren, fut démolie en avril 1933, lors du percement de l'avenue Charles Quint.

De la Place Communale de Grand-Bigard, s'engager dans la **Bosstraat** qui passe au-dessus de la ligne de chemin de fer Bruxelles-Denderleeuw. Au-delà, prendre, à droite, l'avenue **R. Dansaert**, puis, à gauche, la **Kloosterstraat** qui nous ramène à notre point de départ : la Place Communale de Dilbeek. Il est superflu d'ajouter, au terme de cette excursion exquise, que la dégustation d'un dernier verre de gueuze ou de krik est de rigueur.

## IL EST BON DE SAVOIR QUE ...

### Le Musée du Caillou réaménagé est à nouveau accessible au public

La Ferme du Caillou, robuste construction rurale, située en bordure de la chaussée de Bruxelles à Charleroi, à l'endroit où celle-ci pénètre sur le territoire de Vieux-Genappe, serait sans doute restée dans l'anonymat si Napoléon ne l'avait choisie pour y installer son Quartier Général, le dernier de son étonnante carrière militaire, et pour y passer la nuit du 17 au 18 juin 1815 avant de rencontrer dans un suprême engagement Wellington et ses troupes solidement retranchés sur le plateau de Mont-Saint-Jean.

Le bref séjour de l'Empereur avait fait du Caillou une demeure historique au sens propre du terme, ce qui incita sans doute les Prussiens à l'incendier à l'aube du 19 juin. Par bonheur, le feu ne détruisit que la grange et la buanderie, épargnant, de la sorte, toute l'aile gauche, celle précisément qu'occupa Napoléon. Après avoir été relevé de ses ruines, le Caillou fut converti en cabaret, puis en relais de diligence avant de devenir, en 1869, la propriété de l'architecte provincial, Emile Coulon, qui fut le premier à prendre réellement conscience de l'inté-

rêt historique de cette construction. Mais ce fut surtout l'historien et publiciste, Lucien Laudy, qui en se consacrant corps et âme au Caillou assura la sauvegarde de la vénérable bâtisse et en fit même un lieu de pèlerinage. En 1950, deux ans après la mort de Laudy, fut fondée, à l'initiative de Théo Fleischman, la Société Belge d'Etudes Napoléoniennes, qui fit dans le courant de la même année, l'acquisition de la ferme du Caillou. Grâce, entre autres, au mécénat du comte de Launoit, la construction put être définitivement sauvée et aménagée en musée napoléonien, le seul du genre existant à ce jour en Belgique. Trois ans plus tard, la Société en question achetait une ferme et un terrain voisins qui d'ailleurs faisaient déjà partie, en 1815, du domaine du Caillou. En 1972, la Société Belge d'Etudes Napoléoniennes vendit la ferme du Caillou et ses dépendances à la Province de Brabant, qui veille désormais sur sa destinée. Dans cette optique, l'établissement fut fermé provisoirement et reçut divers aménagements destinés à mettre mieux en valeur les collections exposées. Depuis avril 1973, le musée est à nouveau ouvert au public.

A l'intention des futurs visiteurs de ce lieu historique, nous donnons ci-après un aperçu des principaux objets exposés. Après avoir franchi la porte d'entrée surmontée d'une plaque en bronze rappelant que l'Empereur passa dans cette maison la nuit du 17 au 18 juin 1815, le touriste pénètre de plain-pied dans le musée dont les collections sont réparties entre quatre salles. A côté de boulets et fusils provenant du champ de bataille on verra des lances françaises et la plaque originale apposée sur la façade du cabaret de la Belle-Alliance où Blücher et Wellington se rencontrèrent le soir de la victoire. Puis, on s'arrêtera devant le lit de camp utilisé par Napoléon à Sainte-Hélène, le buste en marbre de l'Empereur, le chapeau qu'il porta à Sainte-Hélène, un gobelet de voyage lui ayant appartenu, ainsi que sa lunette de guerre et la lettre qu'il adressa à son frère Joseph, le 14 juin 1815, la veille de son entrée en Belgique. On notera au passage que le mobilier et le crucifix qui garnissent la deuxième salle



dite « Chambre de l'Empereur » sont ceux qui se trouvaient déjà dans cette pièce en 1815. La salle à manger où l'Empereur déjeuna frugalement dans la matinée du 18 juin a conservé les tables et le tapis qui servirent pour l'étude des cartes peu avant la bataille décisive. D'autres objets et œuvres retiendront l'attention, notamment la terre cuite originale de la statue de Seurre qui orne la Cour des Invalides, à Paris, le chapeau du prince Jérôme, le buste en plâtre de Bonaparte par Corbet, le masque mortuaire de l'Empereur, la maquette originale de l'Aigle blessé, de Jean-Léon Gérôme, la collection des pièces de 5 F, en argent, frappées de 1805 à 1815, des médailles, gravures, lithographies, des documents autographes des principaux acteurs de la bataille, des plans et des vues de la bataille, le squelette d'un husard français, un tableau de Flameng représentant la charge de Ney, puis des balustres provenant du château-ferme de Goumont, ainsi que le balcon de la chambre qu'occupait, en 1861, Victor Hugo, à l'hôtel des Colonnes (aujourd'hui démoli) à Mont-Saint-Jean, et où le célèbre poète-romancier acheva « Les Misérables ».

Dans le jardin a été érigé, en 1912, un ossuaire reconstruit en 1954, à l'initiative de la Société Belge d'Études Napoléoniennes. On y a rassemblé des ossements trouvés sur le champ de bataille. Toujours à l'initiative de la Société Belge d'Études Napoléoniennes, une plaque en bronze a été placée, en 1965, dans le verger pour rappeler qu'en cet endroit bivouaqua dans la nuit du 17 au 18 juin 1815 le 1<sup>er</sup> Bataillon du 1<sup>er</sup> Régiment de Chasseurs à pied de la Garde Impériale, conduit par le Commandant Duuring. Ce musée si riche en souvenirs mérite à coup sûr une visite. Il est ouvert tous les jours — sauf les mardis — de 10 à 19 heures pendant la période comprise entre le 1<sup>er</sup> avril et le 31 octobre, et de 13 à 18 heures pendant la période courant du 1<sup>er</sup> novembre au 31 mars. L'entrée générale est fixée à 15 F par personne. Ce prix est ramené à 10 F par personne pour les groupes de 15 personnes et plus et à 5 F pour les enfants de moins de 12 ans.

## Panorama de la Bataille de Waterloo

Le « Panorama de la Bataille de Waterloo », la célèbre rotonde, établie au pied de la non moins fameuse butte du Lion, constitue, avec ladite butte, l'attraction par excellence du champ de bataille historique, l'endroit vers lequel principalement en haute saison convergent des dizaines, voire des centaines de milliers de touristes de toutes nationalités. C'est ainsi qu'en 1972, près de 200.000 visiteurs sont venus admirer la saisissante composition picturale de Louis Dumoulin et de son équipe représentant l'aspect du champ de bataille, le soir du 18 juin 1815, au moment des charges impétueuses de la cavalerie française, conduite par le maréchal Ney. A l'intention des lecteurs, qui comptent, en 1973, aller voir ou revoir cette ample et remarquable fresque, signalons que le prix d'entrée est fixé comme suit : visite individuelle : 20 F ; groupes de 20 personnes et plus : 15 F par personne ; groupes transportés par autocars : 15 F par personne ; enfants de 12 à 16 ans et écoles : 10 F ; enfants de 6 à 12 ans : 5 F. Rappelons que le Panorama de la Bataille de Waterloo est ouvert tous les jours ; en été de 8 à 20 h. ; les autres saisons aussi longtemps qu'il fait clair.

## Léopold II, urbaniste

Une réception extrêmement sympathique s'est déroulée récemment à l'Hôtel de Ville de Bruxelles, en présence du prince Albert, à l'occasion de la sortie de presse du livre « Léopold II, urbaniste » de Madame Liane Ranieri. Cette réception était offerte par les éditeurs de l'ouvrage, Frédéric et Serge Hayez.

Liane Ranieri, docteur en histoire de l'Université de Bruxelles, s'est tout d'abord consacrée à des études d'histoire diplomatique. Un mémoire consacré à « Lambert et Banning, collaborateurs de Léopold II » l'a familiarisée avec l'œuvre et la personnalité de ce souverain.

Son étude sur « Les relations entre l'Etat Indépendant du Congo et l'Italie, 1876-1908 » dont elle a recueilli les principaux matériaux pendant un séjour de deux ans à Rome, fut couronnée en 1957 par l'Académie Royale des Sciences d'Ostre-Mer.

Indépendamment de nombreux voyages d'étude en Italie, en Afrique, au Moyen-Orient et aux Etats-Unis, Liane Ranieri fut pendant sept ans journaliste-éditorialiste au journal parlé de la RTB, dont elle dirige actuellement le service de documentation de l'information.

Collaboratrice de divers journaux et revues scientifiques, elle est également chargée de cours à l'Institut Supérieur Lucien Cooremans.

Au moment de son accession au trône, Léopold II avait exprimé sa volonté de laisser après lui la Belgique « plus grande, plus forte et plus belle ».

A la lumière de documents inédits provenant des archives royales, l'auteur s'est attaché à cerner avec précision le rôle exact joué par le Roi dans la transformation de Bruxelles et d'autres villes. L'imposante suite de réalisations patronnées par Léopold II ou financées de ses deniers se classent en deux catégories distinctes :

— les travaux de voirie et d'urbanisme qui couvrent toute la durée de son règne ;

— les grands monuments qui furent édifés au cours des dix ans qui précédèrent sa mort.

Les réalisations sur lesquelles porte la présente étude ont un point commun : elles bénéficièrent toutes de l'intervention financière de Léopold II. Tel quel, le bilan est impressionnant. Nous lui devons en effet la création ou la préservation de plus de sept mille hectares d'espaces verts, dont plus de mille hectares de jardins publics dans la seule agglomération bruxelloise, qui en était à peu près dépourvue au début du règne.

Précurseur de l'urbanisme contemporain, Léopold II poursuivit ses objectifs avec une inlassable ténacité, car malgré la vive opposition que suscitèrent certains de ces projets, la plupart furent pourtant exécutés soit de son vivant, soit par la postérité.

Notre époque, qui semble enfin prendre conscience de l'urgente nécessité de préserver la nature et les sites, sera sans doute mieux à même que les générations précédentes d'apprécier les hautes qualités de Léopold II, qui nous a ainsi donné, dans un esprit de complet désintéressement, une durable leçon d'efficacité en faveur d'une plus grande harmonie urbaine et d'une meilleure sauvegarde de nos sites naturels.

C'est un volume au format 23 x 32, relié pleine toile sous jaquette de couleurs, de 400 p. comprenant 230 illustrations en noir et 16 illustrations en couleurs. Prix 1.640 FB, aux Editions Hayez, rue Fin, 4, 1080 Bruxelles.

## Joseph Delmelle publie...

Après avoir publié — en septembre 1972 — deux nouveaux recueils de poèmes favorablement accueillis par la critique, notre collaborateur Joseph Delmelle a fait paraître quatre nouveaux ouvrages :

— **Binche, Cité des Gilles** (Editions Actica, 595 F). Préfacé par le Ministre Charles Hanin et comportant de nombreuses illustrations en noir et blanc et en couleurs, ce livre-album s'intéresse au riche folklore de la ville hennuyère, à son histoire et aux divers aspects de son présent. Il y est fait fréquemment allusion aux différends ayant opposé, jadis, le comté de Hainaut au duché de Brabant et on y voit évoluer des personnages appartenant également à l'histoire de notre province mitoyenne.

Signalons qu'il existe une édition néerlandaise de cet ouvrage, avec une préface de M. Frans Van Mechelen, ancien Ministre de la Culture néerlandaise.

— **Armand Jamar** (Editions Arcade, 1.250 F). Cette somptueuse monographie, qui s'ouvre par un avant-propos de Paul Caso, remet en mémoire la figure

d'un remarquable artiste-peintre qui, Liégeois de naissance, a passé la majeure partie de son existence à Schaerbeek où il avait, rue de la Consolation, un vaste atelier. Armand Jamar a beaucoup travaillé en Brabant et eut comme ami Michel de Ghelderode. Un texte de ce dernier et d'autres pages, de divers auteurs, complètent la vivante étude de notre collaborateur. De très nombreuses reproductions en quadrichromie enrichissent ce volume relié en plein cuir et présenté sous jaquette.

— **Le Luxembourg belge** (Editions Larriou-Bonnel, 80 F). Il s'agit là d'un guide, répondant à une formule appliquée précédemment à de nombreux départements français, destiné à fournir, au touriste, un ensemble de renseignements d'utilité pratique et à favoriser sa connaissance avec la plus sylvestre de nos provinces.

Enfin, dernier venu, voici — à l'occasion de l'« Année des Abbayes et des Béguinages » — un volume consacré à ce sujet : **Abbayes et Béguinages de Belgique**, sorti aux Editions Arts & Voyages. Il y est évidemment question du Brabant puisque notre province demeure jalonnée de fondations monastiques importantes — Averbode, Parc-le-Duc, Affligem, etc. —, garde des ruines abbatiales particulièrement imposantes — nous pensons, d'abord et surtout, à celles de Villers-la-Ville — et a été à l'origine du mouvement béguinal (celui-ci, en effet, semble avoir pris naissance à Nivelles). Il subsiste, en Brabant, plusieurs enclos dignes d'attention : Diest, Louvain, etc.

## Un nouvel hôtel au centre de Bruxelles

Un nouvel hôtel vient d'ouvrir ses portes au public au centre de Bruxelles. Ce nouvel hôtel de 29 étages est le premier maillon de la chaîne suisse « Lendi Hôtels S.A. » et le premier ensemble commercial à entrer en activité au Manhattan Center.

De première catégorie, l'Hôtel Lendi Bruxelles a 460 chambres qui se répartissent pour les deux tiers en chambres

« single » et pour le tiers restant en chambres doubles ; 37 suites se partagent les derniers étages.

L'hôtel, équipé des derniers perfectionnements techniques et électroniques en matière de gestion et de service, a été conçu et aménagé de façon à renforcer considérablement le potentiel hôtelier offert actuellement aux hommes d'affaires en déplacement dans notre capitale et à maintenir le coût de la nuitée à Bruxelles à un prix raisonnable.

Les trois restaurants de l'hôtel, un restaurant classique, un snack-bar, un grill, au style typiquement national, offrent un éventail très large de plats faisant partie de la gastronomie internationale, de même que de très nombreuses spécialités suisses.

Un vaste emplacement pour voitures est prévu dans les sous-sols de l'hôtel.

Pour tous renseignements complémentaires, s'adresser à M. Pierre Gentina, directeur général, ou à M. Pierre Vogt, directeur général adjoint, Hôtel Lendi, rue des Croisades 33 - 1000 Bruxelles. Tél. : 02/19.36.70.

## Tourisme pédestre dans la province de Brabant

L'ASBL « Comité National Belge des Sentiers de Grande Randonnée » vient de publier le topo-guide du nouveau sentier de grande randonnée n° 12 « Paris-Bruxelles », itinéraire de 88 km, entre Bruxelles (Bois de la Cambre), la forêt de Soignes, Braine-le-Château et la vallée de la Sambre (abbaye d'Aulne).

Ce topo-guide, imprimé et orné de plusieurs clichés, comprend, outre la description détaillée de l'itinéraire dans les deux sens, des notes générales sur ce sentier, les moyens de communication, les curiosités à découvrir, les possibilités de logement, horaires de marche, etc...

Il peut être obtenu en versant la somme de 65 francs au C.C.P. 446.64 du C.N.B.S.G.R. à Liège. Tous renseignements complémentaires peuvent être obtenus en écrivant au C.N.B.S.G.R., boîte postale 10 à B-4000 - Liège 1.

# IL EST BON DE SAVOIR QUE ...

## Cet été à l'abbaye d'Averbode

Comme nos lecteurs le savent déjà, l'année 1973 est placée sous le signe des abbayes et des béguinages. Cette campagne orchestrée à l'échelle nationale vient à coup sûr à son heure, car dans notre monde de plus en plus dés-humanisé, il est opportun de rappeler à nos contemporains tout ce que le passé nous a légué comme valeurs enrichissantes et vivifiantes.

A vrai dire, certains monastères — nous

pensons notamment à ceux d'Averbode et de Parc à Heverlee — n'ont pas attendu que cette vaste campagne de prise de conscience soit déclenchée pour sensibiliser l'opinion en prenant sur le plan de l'animation de leurs enclos des initiatives jugées sinon révolutionnaires, du moins progressistes. C'est ainsi que, depuis six ans déjà, l'abbaye d'Averbode organise régulièrement, au seuil de la saison touristique, un Festival de Prin-

temps de musique de chambre dont le succès s'accroît d'année en année. Pour sa part, l'abbaye de Parc à Heverlee a lancé il n'y a guère, une opération « Porte Ouverte », toutefois limitée à quelques week-ends par an.

Il va sans dire qu'à l'occasion de l'année des abbayes, ces initiatives hautement bénéfiques sur les plans tant culturels que touristiques ont été non seulement reprises mais aussi renforcées. Tandis qu'à l'abbaye de Parc, les bâtiments claustraux ont été ouverts tous les dimanches de mai et juin (dernier jour de visite : le dimanche 24 juin 1973, de 14 à 17 heures), les moines d'Averbode ont mis sur pied un plantureux programme d'activités culturelles et artistiques qui se prolongera durant tout l'été 1973.

A l'intention de nos lecteurs, nous avons extrait de ce programme les manifestations ci-après qui ont ou auront pour cadre l'enclos monacal d'Averbode.

Tout d'abord, et jusqu'au 24 juin prochain inclus se tient dans les salles du Quartier abbatial une exposition placée sous le thème « L'art religieux contemporain ». Entrée libre. Ensuite, et toujours dans les salles du Quartier abbatial se tiendra, du 1<sup>er</sup> juillet au 2 septembre 1973 une autre exposition axée sur la « Beauté historique d'Averbode » avec présentation de documents iconographiques, sculptures, tableaux, orfèvreries, incunables, etc. faisant partie des trésors d'art de l'abbaye. Heures d'ouverture : en semaine : de 14 à 18 h.; les dimanches, de 10 à 12 et de 14 à 18 h. Un droit d'entrée de 10 F sera perçu par personne.

D'autre part, et toujours du 1<sup>er</sup> juillet au 2 septembre prochain, les bâtiments conventuels pourront être visités à titre exceptionnel, tous les samedis et dimanches, de 14 à 17 heures. A cette occasion les touristes seront autorisés à parcourir le cloître et à visiter la remarquable salle du chapitre, la superbe sacris-



L'abbaye d'Averbode, dominée par sa majestueuse église, forme, après celle du Parc, à Heverlee, l'ensemble abbatial le mieux conservé du Brabant.

# IL EST BON DE SAVOIR QUE ...

tie et le chœur majestueux de l'église abbatiale. Prix : 10 F, ramené à 5 F par personne pour les groupes de pensionnés, militaires et membres des mouvements de jeunesse. Les enfants bénéficient de l'entrée gratuite.

Signalons qu'en tout temps les groupes peuvent bénéficier, moyennant demande préalable, par écrit, adressée au R.P. Prieur, d'une visite guidée de l'église abbatiale et d'une promenade commentée le long des bâtiments conventuels. Pour ces visites, il est perçu un droit de 5 F par personne.

Terminons cette courte évocation des manifestations qui auront, cet été, l'abbaye d'Averbode pour cadre, en attirant l'attention toute spéciale des touristes mélomanes sur le concert exceptionnel qui sera donné le 23 août prochain à 20 h. 30, dans le grand réfectoire de l'abbaye et qui se déroulera avec la participation des Solistes de l'Orchestre de Chambre de Belgique, placé sous la direction de Georges Maes avec au piano, Monika Druyts. Ce concert s'inscrit dans le programme du Festival des Flandres. Pour toutes informations complémentaires, prière de s'adresser à l'Abbaye Norbertine, Abdijstraat 1, 3281 Averbode; tel. 013/710.70 ou 013/722.57.

Dans le numéro 4/1973 de notre revue, nous traiterons plus spécialement des manifestations prévues, cet automne, à l'abbaye de Parc à Heverlee, pour clôturer en beauté cette année 73 qui fera date dans le domaine du tourisme éducatif et culturel.

## Le Château de Bois-Seigneur-Isaac sera ouvert au public les 24 juin et 1er juillet 1973

Le site de Bois-Seigneur-Isaac, constitué par le château et son parc, ainsi que par l'abbaye et la chapelle dédiée au Saint-Sang, qui jouxte les bâtiments

conventuels, figure parmi les hauts lieux touristiques, culturels et religieux du Brabant wallon. Ce site a d'ailleurs bénéficié d'un arrêté de classement en raison de son exceptionnelle valeur. Si les pèlerins et les excursionnistes connaissent de longue date la Chapelle du Saint-Sang, avenante construction de la fin du XVI<sup>e</sup> siècle, qui abrite un splendide reliquaire où est gardé le fameux corporal imbibé du sang miraculeux qui, du 5 au 9 juin 1405, coula d'une hostie consacrée, en revanche, ils ne gardent en général qu'un souvenir imprécis du château dont ils n'ont pu que deviner à travers les luxuriantes frondaisons l'élégante silhouette. L'accès du castel est en effet normalement interdit au public.



Renouvelant cette année l'heureuse initiative prise en 1965, le Baron Snoy et d'Oppuers ouvrira exceptionnellement son château aux touristes les « dimanches 17 et 24 juin ainsi que le 1<sup>er</sup> juillet prochain, de 14 à 19 heures ». Rappelons que le château, d'origine médiévale, est formé d'un majestueux corps de logis, surmonté d'un sobre fronton, et de deux ailes, en angle obtus. Cet ensemble, d'une grande pureté de lignes, date de 1720 environ et est très représentatif du

courant architectural de l'époque. Toutefois, la tour ronde (côté parc), isolée aujourd'hui du bâtiment principal, est beaucoup plus ancienne; il s'agit d'une des tours d'enceinte qui défendaient la forteresse primitive.

En outre, l'intérieur du château sert de réceptacle à un bel éventail d'œuvres d'art, avec comme pièces maîtresses un excellent portrait de l'Infante Isabelle, sorti de l'atelier d'Antoine Van Dyck, la maquette, en terre cuite, de la Mise au Tombeau, composition de Laurent Delvaux, ornant le maître-autel de la Chapelle du Saint-Sang, une statue en bois de tilleul, du même Delvaux, intitulée « La Marchande d'Amours », une cheminée monumentale du XVI<sup>e</sup> siècle, une intéressante suite de tableaux (portraits, paysages, etc...) ainsi que de précieux meubles de styles Louis XIV, Louis XV et Empire.

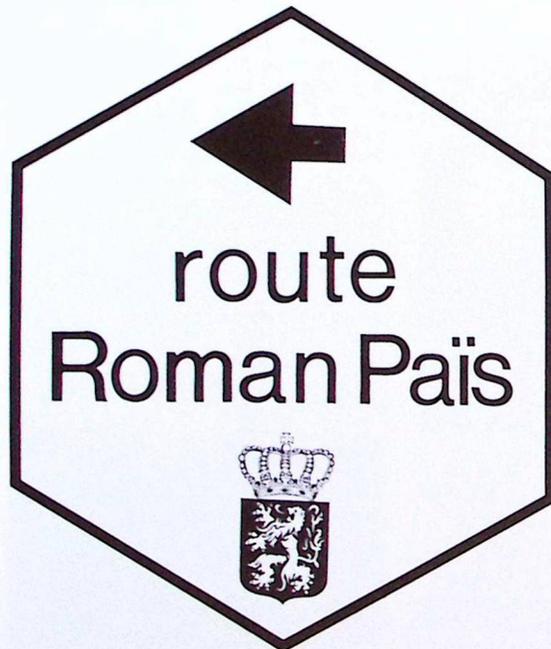
Situé aux portes de Nivelles, à 26 km seulement de Bruxelles, le château de Bois-Seigneur-Isaac est prêt à accueillir, les 17 et 24 juin de même que le 1<sup>er</sup> juillet les nombreux amateurs d'art et amants du passé, qui ne voudront pas manquer l'occasion de prendre contact « de visu » avec un des témoins les plus représentatifs de notre prestigieux patrimoine culturel. Un droit d'entrée sera perçu lors des visites et utilisé à des fins philanthropiques.

Une visite à ne pas manquer.

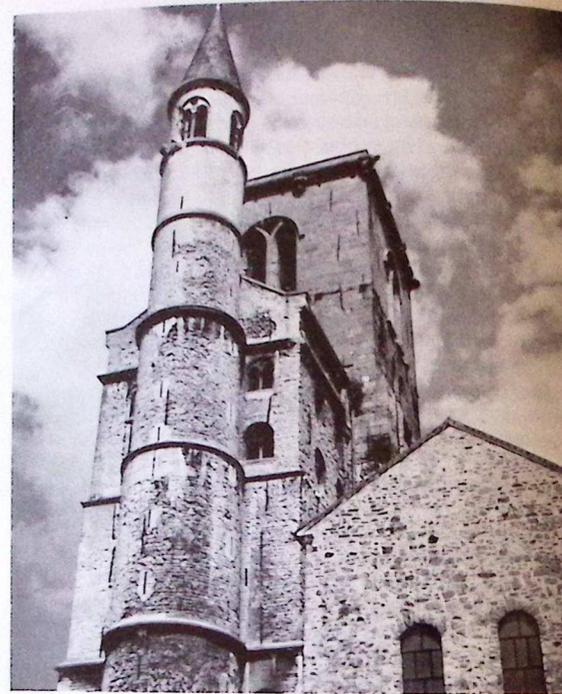


## La Route du Roman Païs ouverte aux touristes

L'événement s'est passé le 7 mai dernier. Le cadre : la Grand-Place de Nivelles dominée par la prestigieuse collégiale dédiée à sainte Gertrude. Il était 11 heures très précises lorsque M. Hugues Delvoe, président de l'Association des Syndicats d'Initiative de la Région de Nivelles (en abrégé : A.S.I.R.E.N.), entouré de M<sup>me</sup> Germaine Parmentier, secrétaire de cet organisme, et de M. Octave Hendrickx, vice-président de cette même association, coupait tout à fait symboliquement le ruban barrant jusqu'alors le circuit touristique étudié et tracé par l'A.S.I.R.E.N. avec le concours actif de notre Fédération. Geste purement symbolique, disions-nous, puisqu'en réalité, il n'y eut pas de cérémonie proprement dite. M. Delvoe se bornant très judicieusement à inviter les nombreux participants à cette journée inaugurale à suivre le guide, en l'occurrence, ces plaques, de forme hexagonale, frappées aux armes du Brabant et qui portent bien haut leur nom de baptême, en l'espèce, un nom qui fleure bon le terroir : la « Route du Roman Païs » de Brabant, de ce Roman Païs dont Nivelles fut et reste l'incomparable capitale.



Avant de partir à la découverte de ce merveilleux circuit qui sillonne tout l'Ouest du Brabant Wallon, représentants de la presse quotidienne et périodique et délégués des principales associations touristiques auxquels s'étaient joints plusieurs fonctionnaires provinciaux et mandataires communaux purent, au cours d'une brève mais vivante visite guidée de la

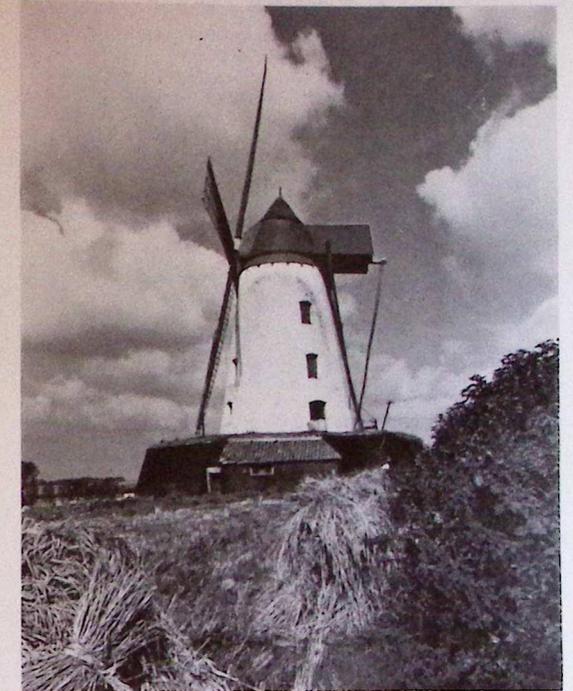


Nivelles : la collégiale Sainte-Gertrude, joyau de l'art roman-rhénan.

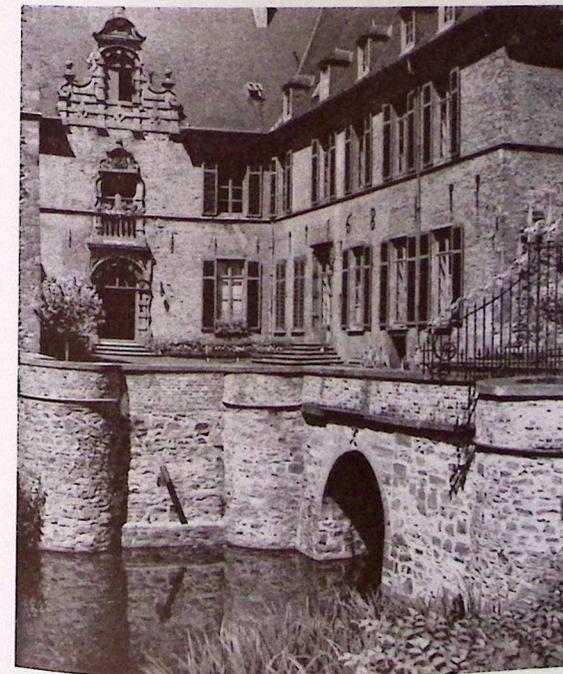
collégiale de Nivelles et de son précieux sous-sol archéologique, communier à l'indicible beauté que dégage ce monument qui n'a pas son pareil en Belgique. Bien qu'elle n'ait pu, au cours de cette journée du 7 mai, être parcourue qu'en partie, tant sont nombreux les centres d'intérêt qui jalonnent ce circuit, la Route du Roman Païs apporta aux participants la preuve que le Brabant en général et l'Ouest du Brabant Wallon en particulier valaient bien plus que cette étiquette assez banale sinon franchement commerciale de « Belgique en miniature » dont l'affublèrent certains écrivains du tourisme. Loin de nous l'idée de nier un certain degré de parenté, une certaine ressemblance, sinon une ressemblance certaine entre le frais vallon de la Thyle aux abords de Villers-la-Ville ou le Bois des Rêves, tout nimbé de mystère qui domine les approches de Fauquez sur le territoire de Virginal-Samme, pour nous limiter à deux exemples, et certains sites justement célèbres qui ont fait la renommée des régions s'étendant au-delà du sillon Sambre-et-Meuse. Ressemblance qui cependant ne va jamais jusqu'à la similitude car, outre que le sol brabançon a sa propre « texture », la glèbe y a été à ce point façonnée, modelée et remodelée par l'homme que celui-ci lui a transmis un peu de cette âme régionale, dont les ascendances latines — le terme idoine serait plutôt ascendances romanes — n'ont nullement fait obstacle à une ouverture d'esprit vers d'autres cultures, d'où sont sortis tant sur le plan strictement architectural que dans le domaine

artistique ces témoins du passé qui enchantent à présent nos contemporains. Concrètement que resterait-il des ruines majestueuses de l'abbaye de Villers, si elles venaient à être transplantées, pierre par pierre, au cœur de nos Ardennes ? Auraient-elles encore cet aspect fantasmagorique, ce rayonnement incantatoire qu'on leur reconnaît dans leur site primitif ? Et l'incomparable collégiale Sainte-Gertrude, à Nivelles, réédifiée sur les bords du Rhin, n'apparaîtrait-elle pas comme une copie édulcorée des sanctuaires de Trèves, Mayence ou Maria-Laach, alors qu'à Nivelles elle étale une splendeur et une originalité que nul ne prétend lui contester. On pourrait multiplier les exemples de cet aspect typique et spécifique du Roman Païs de Brabant en citant telle ou telle ferme de la région, dont l'architecture essentiellement utilitaire n'exclut pas une recherche et un goût artistiques, tel ou tel château, d'origine médiévale, comme ceux d'Houtain-le-Val ou de Braine-le-Château qui, sous leurs formes actuelles, témoignent d'un art et d'une douceur de vivre qu'un des grands tournants de l'histoire européenne vint un instant perturber, nous voulons parler des combats épiques qui les 16 et 18 juin 1815 eurent le hameau des Quatre-Bras à Baisy-Thy d'abord, puis les communes de Plancenoit et Braine-l'Alleud ensuite, comme théâtre, et qui sont paradoxalement passés à la postérité sous le nom consacré de bataille de Waterloo, commune qui ne fut que le témoin de quelques

Saintes : le pittoresque moulin de Hondzocht. ▶



Braine-le-Château : le château féodal est le plus bel ornement architectural de la région. ▼



engagements secondaires. Tout aussi paradoxalement ce site de Waterloo, qui vit, en 1815, la désolation succéder à l'angoisse et à la terreur, est devenu aujourd'hui un pôle d'attraction touristique de portée universelle et pour beaucoup d'étrangers l'une des trois « merveilles de la Belgique » avec la Grand-Place de Bruxelles et Bruges-la-Morte. Annuellement plus de 300.000 touristes pour la plupart des étrangers, parcourent le champ de bataille, le plus souvent à l'aveuglette; aussi avons-nous la conviction, pour l'avoir une nouvelle fois traversé, le jour de l'inauguration de la Route du Roman Païs, qu'une meilleure information du public conjuguée avec une union des efforts de propagande et des moyens de publicité verrait, au bas mot, doubler le nombre déjà impressionnant de visiteurs tout au long de quelque 5.000 hectares où se joua en une seule journée le destin de l'Europe.

La Route du Roman Païs, c'est Nivelles, Villers-la-Ville, Waterloo, Braine-l'Alleud, bien sûr, mais c'est bien d'autres choses encore (abbaye et château de Bois-Seigneur-Isaac, pilori et moulin seigneurial de Braine-le-Château, méandres de la Senne entre Rebecq et Rognon, centre de villégiature d'Iltre, Plan Incliné de Ronquières, circuit automobile de Nivelles-Baulers, etc.) qui balisent les 130 kilomètres d'un itinéraire d'une exceptionnelle richesse sur le plan touristique. Une route qui n'est pas faite pour le touriste pressé, mais pour celui qui sait encore, en toute quiétude et sérénité, vibrer au contact de la Beauté.

Y. B.

## JUIN 1973

**AVERBODE** : A l'Abbaye (salles du Quartier abbatial) : exposition d'art religieux contemporain (jusqu'au 24 juin).

**BRUXELLES** : Salle des Métiers d'Art du Brabant, rue St-Jean 6 : « Les métiers d'art du Brabant » (jusqu'au 14 juillet).

**DIEST** : Centre culturel (Béguinage) : Exposition internationale de photographie sur le thème « Qu'est-ce que l'homme ? » en collaboration avec le Musée Sterckshof de Deurne-Anvers (jusqu'au 12 août) - Galerie d'Art Esschius (Porte du Béguinage) : Assemblages et peintures de Paul Engelen (jusqu'au 30 juin).

**GAASBEEK** : Exposition J. Lucas dans les salles du château (jusqu'au 24 juin).

**HEKELGEM** : Visites autorisées de l'abbaye d'Affligem, tous les dimanches et jours fériés, de 16 à 18 h (jusqu'au 30 décembre).

**HOEGAARDEN** : Musée Julien Van Nerum : Exposition centrée sur le Dr. Smeesters, une figure d'Hoegaarden. Visites en semaine à partir de 15 h; samedis, dimanches et jours fériés, dès 10 h du matin (jusqu'au 22 juillet).

**LOUVAIN** : A l'Académie des Beaux-Arts, Leopold Vander Kelenstraat 30 : Exposition des œuvres des élèves de l'Académie (jusqu'au 3 juillet) — Au Musée de la ville, Savoyestraat 6 : Exposition consacrée à Louvain, ville européenne de la bière et aux plaisirs de la boisson (jusqu'au 15 septembre) — Au Musée Van Humbeek-Piron, Mechelsevest 108 : Exposition consacrée à l'œuvre religieuse de Pierre Van Humbeek et Marie Piron. Tous les jours, sauf le mardi, de 10 à 19 heures (jusqu'au 31 octobre).

**24 BOIS-SEIGNEUR-ISAAC** : Visites autorisées du château, de 14 à 19 h (également le 1<sup>er</sup> juillet, aux mêmes heures).

**MONT-SAINT-GUIBERT** : Rallye des ancêtres et lâcher d'une Montgolfière, dans le cadre des festivités du 850<sup>e</sup> anniversaire de la commune.

**NIVELLES** : Circuit automobile de Nivelles-Baulers : Coupes Benelux - Championnat du monde de Grand Tourisme.

**VILLERS-LA-VILLE** : Fête de la Saint-Jean et Fête du Feu. A 21 h : dans les ruines de l'abbaye : « Prométhée enchaîné » par le Théâtre Antique des Jeunes Européennes avec la participation de Charles Kleinberg. A 22 h 30 : feu et méchoui.

## JUILLET 1973

**1 AVERBODE** : A l'abbaye (salles du Quartier abbatial) : Exposition sur le thème « Beauté historique d'Averbode » présentant notamment les trésors d'art de l'abbaye. Visites en semaine, de 14 à 18 h; les dimanches, de 10 à 12 et de 14 à 18 h (jusqu'au 2 septembre). Pendant la même période, visites autorisées, les samedis et dimanches, de 14 à 17 h, du cloître, de la salle du chapitre, de la sacristie et du chœur de l'église abbatiale.

**DIEST** : Galerie d'Art Esschius (Porte du Béguinage) : Jeannine Coppens (tapisseries) et Mirko Orlandini (céramique) jusqu'au 31 juillet.

**GAASBEEK** : Exposition des œuvres de B. Van Den Broeck (Opwijk) et Dries Van Den Broeck (Buizingen) dans les salles du château (jusqu'au 15 juillet).

**GRIMBERGEN** : Visites autorisées de l'abbaye, tous les dimanches, de 14 à 17 h.

**HAL** : Basilique Notre-Dame, à 20 h : Concert de carillon par le Père Feyen, carillonneur à l'abbaye de Grimbergen.

**4 DIEST** : Marché des béguines.

**8 HOEGAARDEN** : Musée Julien Van Nerum : les anciens jeux populaires (de 16 à 19 h).

**11 HAL** : Basilique Notre-Dame, à 20 h 30 : Concert de carillon par J. D'hollander (Saint-Nicolas).

**12 BRUXELLES** : A la Grand-Place : Spectacle de l'Ommegang (à 20 h 30).

**21 HAL** : Basilique Notre-Dame, à 20 h 30 : Concert de carillon par G. Van den Bergh (Malines).

**22 BRUXELLES** : Visites du Palais Royal de Bruxelles, tous les jours, sauf les lundis, de 9 h 30 à 16 h (jusqu'au 16 septembre).

**GAASBEEK** : Exposition Staf Beerten (Paal) dans les salles du château (jusqu'au 5 août).

**23 MONT-SAINT-GUIBERT** : Bal populaire dans le cadre des festivités du 850<sup>e</sup> anniversaire de la commune.

## AOÛT 1973

**1 DIEST** : Galerie d'Art Esschius (Porte du Béguinage) : Les Métiers d'Art du Brabant (jusqu'au 6 septembre).

**9 BRUXELLES** : Plantation du Meiboom. Cortège folklorique. Réjouissances populaires (Quartier de la rue des Sables - rue du Marais).

**12 GAASBEEK** : Au château : Grande exposition consacrée aux « de Sockkaert - de Tirimont, seigneurs de Gaasbeek (1687-1796) ». Exposition ouverte jusqu'au 9 septembre.

**15 DIEST** : Centre Culturel (Béguinage) : les vitraux de Frans Van Immerseel (jusqu'au 30 septembre).

**HEKELGEM** : Abbaye d'Affligem, à 17 h : Pèlerinage annuel en l'honneur de Notre-Dame d'Affligem (survivance d'une tradition remontant à 1624).

**19 NIVELLES** : Circuit automobile de Nivelles-Baulers : 2nd International Buggy Meeting.

**21 LOUVAIN** : Eglise Saint-Pierre, à 20 h 30 : Requiem de Dvorak, par l'Orchestre Philharmonique de Budapest et le New Philharmonia Chorus.

**23 AVERBODE** : A l'Abbaye (réfectoire) à 20 h 30 : les Solistes de l'Orchestre de Chambre de Belgique sous la direction de Georges Maes.

**25 BRUXELLES** : En l'église Saint-Jean-Baptiste au Béguinage, à 20 h 30 : Jozef Sluys, la Scola Cantorum d'Izegem et l'ensemble de Théo Mertens dans des œuvres de maîtres espagnols et flamands.

**OVERIJSE** : Ouverture officielle des 22<sup>es</sup> Fêtes du Raisin et du Vin belges et de l'exposition de raisins et primeurs. Ces festivités durent neuf jours. Clôture des réjouissances : le 2 septembre.

**26 NIVELLES** : Circuit automobile de Nivelles-Baulers : Belgian Interserie (voitures sports biplaces de cylindres illimités).

**OVERIJSE** : Grand cortège folklorique dans le cadre des fêtes du raisin et du vin.

**27 DIEST** : Eglise du Béguinage, à 20 h 30 : la Musica Polyphonica sous la direction de Louis Devos.

**31 LOUVAIN** : Abbaye du Mont-César, à 20 h 30 : l'Ensemble Instrumental du Brabant et la Chorale Audite Nova.

## SEPTEMBRE 1973

**1 VILLERS-LA-VILLE** : Fête des Pèlerins dans les rues de Villers-la-Ville (également les 2 et 3 septembre).

**2 HEKELGEM** : Abbaye d'Affligem, à 16 h : l'Ensemble baroque Telemann, Jozef d'Hoer et la Schola Cantorum Cantate Domino d'Alost.

**VILLERS-LA-VILLE** : Cabaret artistique et brabançon (à 20 h) dans le cadre de la Fête des Pèlerins.

**3 LOUVAIN** : Grand Béguinage (Faculty Club) : à 20 h 30 : Joris Diels, le Consortium Antiquum et Wannes Van de Velde interprètent des airs de musique ancienne.

**4 HEVERLEE** : Abbaye de Parc, à 20 h 30 : l'Ensemble baroque A. Bauwens et le Quatuor vocal de Bruxelles dans de la musique de chambre vocale et instrumentale.

**5 LOUVAIN** : Eglise Sainte-Gertrude, à 20 h 30 : l'Orchestre de Chambre de la B.R.T. dans des œuvres de Bach, Haydn et Rameau.

**6 GRIMBERGEN** : Eglise abbatiale, à 20 h 30 : le Chœur de la B.R.T., Kamiel d'Hooghe et le Quatuor Rondo rendent hommage à William Byrd et Flor Peeters.

# Villers-la-Ville



## 1973 Année des Abbayes

Jusqu'au 15/9 :

Ruines - Exposition de sculptures d'aujourd'hui. En semaine, de 9 à 20 h; les samedis, dimanches et jours fériés, de 9 à 21 h. Illumination des ruines les samedis, dimanches et jours fériés, de 21 à 23 h. Pas de visites durant les illuminations.

Jusqu'au 8/7 :

« Salon d'aquarelles » - Maison des Arts du Goddiarch (Hôtel des Ruines).

Dimanche 24/6 :

« Fête du Feu ».

21 h. Ruines - « Prométhée enchaîné » avec Ch. KLEINBERG.

22 h. Ruines - Feu et Méchoui.

Du 28/7 au 20/8 :

Ateliers au travail de Métiers d'Art du Brabant Wallon avec exposition à l'Hôtel des Ruines.

Week-end 1-2-3/9 :

« Fête des Pèlerins ».

- Animation-liaison I.B.W.

- Cabaret R.T.B.

Du 8/9 au 7/10 :

« Salon d'automne » - Maison des Arts du Goddiarch.

Samedi 6/10 :

17 h. « Festival Musical du Brabant Wallon ». Eglise de Villers.

A. NAVARRA, violoncelliste.

Dimanche 4/11 :

« Fête de la Saint-Hubert ».

Messe dans les Ruines et rassemblement de cavaliers.

Samedi 10/11 :

Bal - au Jockey.